
VITT. EM. III





BIBLIOTHÈQUE PLON

LA

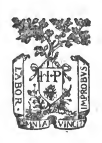
GRANDE FALAISE

ALBERT SOREL

LA

GRANDE FALAISE

1785-1799





PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

A

MON AMI

ALBERT EYNAUD

Ce roman d'Albert Sorel, que nous rééditons, avait paru en 1872. Il est dédié à son intime ami Albert Eynaud. C'est une œuvre de jeunesse, passionnée et de pure imagination. Conçue dès 1867, écrite une première fois en 1868, abandonnée pendant la guerre — encore que l'auteur ne cesse d'y penser — elle est reprise et terminée en juin 1871.

Les épisodes dramatiques de ce récit empruntent à la Hague son pittoresque, à la Révolution ses décors et ses costumes. Les personnages, toutefois, pour subir l'influence de ces jours troublés, qui expliquent leurs actes, sont inventés de toutes pièces : pour n'être point en contradiction avec l'époque, dans laquelle l'écrivain leur donne naissance, ils expriment des sentiments et se manifestent par des traits de caractère qui pourraient être ceux de tous les temps.

Dans ce premier livre, Albert Sorel ne songe qu'à être un narrateur. Il semble pourtant que, déjà, il prenne conscience de sa vocation, ainsi qu'en témoigne le fragment suivant de la lettre par laquelle il annonçait à Taine le volume qu'il lui adressait :

« *Cher Monsieur,*

« *Je vous envoie un petit livre que j'avais écrit avant la guerre et que j'ai entièrement revu cet été. J'y ai mis tout le soin que j'ai pu; je n'ose cependant le croire digne de votre attention, mais je vous prie de l'accepter comme l'hommage reconnaissant d'un lecteur qui s'était attaché à vous bien avant d'avoir le plaisir de connaître votre personne.*

« *Si je n'avais attendu cette occasion, qui a tardé bien plus que je ne voulais, je vous aurais déjà remercié de l'extrême*

bienveillance avec laquelle vous avez parlé de moi à M. Boutmy (directeur de l'École libre des sciences politiques). Je n'ai accepté cette lourde tâche qu'en tremblant : j'ai bien peu de temps pour m'y préparer. Mais je crois que le moment est venu de donner tout ce qu'on peut et je me jette dans la mêlée... »

La Grande Falaise *peut être considérée, tout ensemble, comme le début d'un romancier et comme le présage de l'historien.*

LA GRANDE FALAISE

(1785-1799)

I

UN DISCIPLE DE JEAN-JACQUES

La partie la plus pittoresque des côtes de France est peut-être celle qui s'étend au nord-ouest de Cherbourg et forme l'extrémité de la presqu'île du Cotentin. On l'appelle la Hague.

C'est un pays à part. Il semble qu'une convulsion profonde de la nature ait soulevé le sol, poussé le roc à fleur de terre et précipité ensuite toute cette région bouleversée dans l'Océan. A l'ouest, ce sont des effondrements énormes : les blocs projetés s'avancent dans la mer et s'entassent en croupes tortueuses où croît une herbe rase, plaquée de touffes de joncs marins ; les vagues battent le pied des roches couvertes de varechs, et tout autour émergent les pointes écumantes des brisants ; en arrière, les masses écroulées s'étagent, les falaises se dressent le long des anses découpées, et partout sur leurs flancs la terre tapisse d'une verdure sombre les bords des rocs schisteux qui la déchirent.

De l'autre côté de la presqu'île, les secousses ont été moins violentes, le pays s'affaisse en quelque sorte et descend vers la mer avec de longues ondulations. Le blé mûrit sur les pentes abritées du vent d'ouest, et de place en place surgissent des bouquets de châtaigniers ; dans les vallons sinueux, les ruisseaux courent parmi les ajoncs frais et l'herbe haute et fine ; un barrage les arrête parfois et les retient endormis sous les nénuphars ; le moulin n'est pas loin, et le hameau se montre avec ses maisonnettes, blotties au détour de la colline qui s'écarte, s'abaisse et laisse voir la grève bordée de sable et de galets.

Sur le plateau, toute cette verte humidité du nord s'est desséchée sous le vent salin de la mer qui rase incessamment

le sol. L'aspect devient plus imposant, mais plus sauvage aussi, morne et désolé. C'est une vaste lande couverte de genêts et de bruyères, divisée en tous sens par des clôtures de pierres plates ; quelques hêtres chétifs, rabougris, tordus par l'ouragan, des épines déchiquetées végètent péniblement sur les talus ; des moutons entravés paissent l'herbe jaunâtre qui pousse au bord des fossés et dans les enclos, un cheval amaigri cherche sa vie parmi les bruyères. Des calvaires de granit s'élèvent au tournant des chemins ; de temps à autre, on aperçoit une misérable chaumière avec son toit fait de morceaux d'ardoise grossièrement superposés ; puis au loin, la forme grisâtre d'une petite église, basse et resserrée, se dessine sur un mamelon.

Les habitants sont rares ; c'est une race renfermée, au parler dolent, résignée, laborieuse, et qui n'a pas de beauté.

Partout domine l'impression de la mer. On la sent dans le vent froid qui passe avec un bruit de clairons sur la terre aride, entraînant dans sa course les oiseaux effarés qui jettent des cris aigus, et balayant par le ciel les nuages lourds d'une tempête constamment menaçante. On découvre l'Océan de toutes parts, derrière la crête dentelée des falaises, au pied des collines étagées ; pâle, voilé de brumes, il se perd dans de vagues et blanches profondeurs ; on le confondrait avec le ciel, si l'on n'avait, pour arrêter la vue, l'île d'Aurigny, qui repose sur ses rochers noirs comme un monstre endormi au milieu des brouillards.

Cette désolation grandiose, ces poussées de verdure et ces échappées de fraîcheur dans ce pays écroulé, ces contrastes, ces oppositions de couleur que multiplient les jeux de la lumière sans cesse variée dans ce climat, cette majesté marine surtout qui imprègne en quelque sorte tout le paysage, telle est l'originalité de la Hague et son incomparable charme. De ces vallées qui fuient, de ces côtes qui s'engloutissent, de cette terre, fin du vieux monde, qui s'abîme dans les eaux, de cet Océan qui disparaît à son tour dans l'horizon noyé de vapeurs, il se dégage je ne sais quel mélancolique mouvement vers l'infini qui soulève l'âme et l'apaise en même temps.

C'est surtout au delà du village de Beaumont que la Hague prend ce caractère saisissant. Après qu'on a dépassé les belles avenues de hêtres du château de Maslaville et qu'on a débouché sur la lande, on aperçoit, dans un repli des terres, un toit énorme qu'entoure un bouquet d'arbres noirâtres et malingres, l'un des derniers qu'on rencontre. En approchant on découvre un bâtiment dont les proportions n'étonnent pas moins que l'état de délabrement où il est réduit.

C'est une grande maison à un seul étage, avec des combles mansardés; des cheminées se dressent aux deux bouts, et sur le faîte, une girouette rouillée tournoie en grinçant. La bâtisse, comme toutes celles du pays, est faite de granit, solide, massive et sans ornements. Au-dessus de l'entrée on peut lire, dans un reste de cartouche, des chiffres gravés : 1759. Les battants de la porte sont de chêne, et sous la rouille qui les recouvre on distingue encore d'assez belles ferrures; les gonds se descellent, la serrure est brisée; tout autour les murs se lézardent; on a remplacé par des planchettes les vitres brisées des fenêtres, et les mansardes béantes laissent entrer la pluie sous le toit crénelé par le vent. Les communs sont dégradés, les hangars s'effondrent, le pigeonnier tombe en ruines, le mur d'enceinte est à moitié détruit et une méchante barrière de bois ferme la haute porte charretière. Dans la cour règne le plus sale et le plus misérable désordre, et le sol détrempé ne forme plus qu'une sorte de mare bourbeuse où grouillent les animaux.

Il y a cent ans, l'aspect de cette habitation ne différait guère de ce qu'il est aujourd'hui. La Polleterie, c'est le nom qu'on lui donne, ne fut jamais entièrement terminée. Un sieur d'Estrets de Valogne, à qui le sol appartenait, crut y découvrir une source de fortune, vint s'y établir et commença de défricher les landes. Avant que le manoir fût achevé, d'Estrets mourut. Sa fille, son unique héritière, avait quitté le pays pour suivre son mari.

Celui-ci, qui se nommait Marnier, était fils d'un syndic des drapiers de Paris. Tourmenté de bonne heure d'ambitions excessives, tour à tour entrepreneur des travaux du port à Cherbourg et intendant des gabelles à Caen, il avait, en dernier lieu, fondé à Paris un comptoir financier pour les Indes orientales. Il s'était fait un nom, avait acquis de l'influence, et il se voyait sur le point d'obtenir une ferme générale, lorsque la fortune, qu'il avait fort surmenée, lui échappa tout à coup. Il tomba de haut et durement; ce fut une de ces chutes dont on ne se relève pas.

Des soupçons assez graves planaient depuis longtemps sur l'administration du comptoir des Indes. Le gouvernement, instruit par des scandales récents, ne voulut point se laisser surprendre, et l'un des plus distingués parmi les officiers de la marine royale, le comte de Traynières, envoyé en mission extraordinaire dans nos colonies, fut chargé de faire à ce sujet une enquête approfondie. Elle fut accablante pour Marnier. Toutefois, comme de gros personnages se trouvaient compro-

mis dans l'affaire, il n'y eut point de procès. Marnier quitta Paris, dont le séjour lui fut à jamais interdit. Il ne lui restait plus qu'une parcelle du bien de sa femme, constituée insaisissable : c'était la Polleterie.

Un soir du mois de mars 1771, le métayer vit s'arrêter devant la porte du manoir une litière accompagnée d'un cavalier. C'était Marnier qui arrivait avec sa femme ; celle-ci portait dans ses bras un enfant de trois ans. Elle était pâle, amaigrie, maladive ; elle parlait peu et pleurait souvent. Elle languit deux années, puis elle mourut. Elle n'avait point de proches parents, et ses regards se tournèrent avec anxiété vers le berceau du petit Robert.

Marnier avait une de ces natures gâtées que l'adversité écrase ; il ne gardait de son passé que des haines et des vices. Les modiques revenus de la Polleterie ne lui suffisaient pas. Il était incapable d'un travail régulier ; il fallait, pour réveiller son intelligence, des excitations violentes et la perspective de bénéfices rapides. La Hague a été de tout temps un repaire de contrebandiers ; Marnier se mit en relations avec eux ; il devint leur conseil et leur associé. Cet ancien intendant des gabelles se servit, pour dépister la ferme, de l'expérience qu'il avait acquise à ses propres dépens. Les gens du pays surent bientôt à quoi s'en tenir sur son compte et l'appelèrent par dérision « le gabelou ». Cette existence douteuse contribua, tout autant que son caractère, à l'isoler complètement. Il était né brutal, ses malheurs le rendirent intraitable. Il vivait avec une fille toute jeune encore, belle et nonchalante créature qu'on nommait la Granvillaise. Elle ne s'occupait de rien à la Polleterie : aussi on y passait sans transition de l'abondance au dénûment ; on vivait des semaines entières des restes d'une orgie ; c'étaient des rages jalouses, des ivresses exaspérées et toutes les abjections du désordre cyniquement étalé.

Relégué à la cuisine, abandonné à de grossiers valets de ferme, Robert s'étiolait dans la maladive mélancolie des enfances délaissées. Le plus souvent, il passait ses journées avec les bêtes, au milieu des landes désertes. Si le mauvais temps le retenait enfermé, il s'asseyait auprès du feu et, la tête appuyée sur ses mains, tapi dans un coin de la grande cheminée, il suivait silencieusement ces mystérieuses légendes que racontent aux enfants les charbons qui se consument. Il ne jouait pas : les enfants du village, qu'il rencontrait à la sortie du catéchisme, le regardaient de travers et l'appelaient en riant « le petit gabelou ». Cet éloignement qu'il ne s'expliquait

point, certaines allusions échappées au curé chez lequel il allait prendre des leçons, lui donnaient le sentiment confus d'une réprobation qui pesait sur lui et lui causaient de la honte.

Lorsqu'il grandit et que la hardiesse lui vint, ce tour d'humeur solitaire, presque farouche, se marqua davantage. Il demeurait des journées entières hors du logis. Il s'en allait aux falaises et s'arrêtait près d'un rocher suspendu aux flancs de l'abîme. Assis sur l'herbe, le dos appuyé à la pierre jaunâtre maculée de plaques de mousse, il ouvrait un Plutarque que son père lui avait donné dans un mouvement de belle humeur. Il lisait d'abord avec passion ; puis le livre tombait sur ses genoux, sa tête se penchait sur l'une de ses mains et, tandis que la brise soulevait doucement ses cheveux et traversait tout son être d'un frisson de vie, ses yeux suivaient les ombres mouvantes des nuages sur la mer glauque et scintillante, ou bien la forme noire d'un navire qui glissait sur les eaux et s'évanouissait insensiblement dans la blancheur lumineuse de l'horizon.

Il atteignit ainsi sa treizième année. Le curé de Beaumont le fit admettre au petit séminaire de Cherbourg. Il y resta quatre ans, puis comme il ne montrait point de goût pour l'état ecclésiastique, on le renvoya chez son père. Le seul de ses compagnons avec lequel il se fût lié était parti depuis un an pour le grand séminaire. Il se nommait Morand. C'était un garçon un peu plus âgé que Robert ; certaines analogies dans leur situation les avaient rapprochés bien plus qu'une sympathie de caractère. Morand était froid, compassé, très studieux de rhétorique, soumis, humble même avec ses maîtres. S'il avait des passions, elles étaient toutes en dedans. Son départ laissait à Robert plus de regrets que son commerce n'avait eu de charmes.

Robert avait alors près de dix-sept ans. Il était grand et fort bien fait. Son visage, un peu maigre, marquait une extrême vivacité d'impressions ; son front était élevé, ses yeux bruns et ardents, et des cheveux noirs, bouclés et fins, tombaient jusque sur ses épaules. Il y avait dans toute sa personne un mélange d'embarras et d'impétuosité, d'ardeur et de mélancolie, qui lui donnait un charme particulier, une grâce de plante sauvage.

Il reprit presque avec joie le chemin de la Hague. Il étouffait dans le collège ; il avait le mal du pays, de ses landes. Mais quand il revit les murs dégradés de la Polleterie et qu'il sentit l'âcre humidité de la triste demeure l'envelopper comme un linceul, le pressentiment secret d'une flétrissure imposée à sa jeunesse

vint lui glacer le cœur. Marnier était seul et malade. La Granvillaise l'avait abandonné pour suivre un sergent qui racolait des soldats dans le pays. Le « gabelou » tombait de plus en plus bas ; corps et âme, tout se dissolvait en lui.

— Tu vivras comme tu pourras, dit-il à Robert ; tu sais que tu n'as rien à attendre de moi ni des hommes. Le monde est rempli de coquins et d'hypocrites ; ils t'étoufferont comme ils m'ont étouffé. Je n'ai ni argent à te donner, ni protections à t'offrir ; ton nom te fermera toutes les portes. Voilà mon héritage.

Il céda à son fils une grande chambre carrelée, froide, nue, ouverte à tous les vents. Robert y réunit ce qu'il trouva de livres épars dans la maison ; d'Estrets avait autrefois transporté à la Polleterie sa bibliothèque, qui était assez bien fournie. En furetant ainsi, Robert découvrit un portrait de femme qui le frappa par l'expression triste et tendre de la physionomie. On lui dit que c'était le portrait de sa mère. Il le suspendit pieusement au-dessus de sa table de travail ; ce fut, avec quelques armes rouillées, tout l'ornement de son logis. Il y demeura peu, du reste. On était au printemps, il sortit. Des pêcheurs qui l'avaient connu enfant l'engagèrent à les accompagner. Ces courses en mer devinrent le principal attrait de sa vie. Il se trouvait à l'aise parmi ces braves gens ; les émotions et les fatigues occupaient son imagination.

⁂

Pour se rendre au rivage, il traversait souvent le bois de Maslaville et passait devant le château. Vers le milieu de juillet, il y remarqua un mouvement inaccoutumé : la vieille demeure se préparait à recevoir ses maîtres. La dernière héritière de Maslaville avait épousé un gentilhomme de basse Normandie. C'était ce comte de Traynières dont la mission aux Indes orientales avait été autrefois si funeste à Marnier. Mme de Traynières était morte ; elle n'avait eu qu'un enfant, une fille alors âgée de douze ans.

Robert s'était avancé sur la lisière du bois, et tandis qu'il considérait les allées et venues des domestiques, quelqu'un l'appela ; il reconnut Morand, son condisciple du séminaire.

— Eh oui ! c'est moi, dit celui-ci en affectant un ton d'assurance et des airs dégagés qui ne convenaient guère à sa tournure ; j'ai quitté l'Église, au moins provisoirement. Mon oncle, qui est tabellion à Mortain et qui gère depuis longtemps les affaires de la famille de Traynières, m'a donné au comte,

et je suis attaché à sa personne en qualité de secrétaire. Le comte envoie ici sa fille, à laquelle l'air de la mer est ordonné par les médecins ; elle arrive avec sa gouvernante ; un de ses cousins, M. le vicomte de Septmesnil, qui vient de recevoir son brevet de lieutenant au régiment d'Egmont, leur fait compagnie. Le comte les rejoindra bientôt, et je suis chargé de préparer les logements.

Morand se croyait appelé aux plus hautes destinées. Le cardinal Dubois était parti de plus bas et Rousseau avait tenu des emplois plus médiocres. Épris du privilège, comme tous ceux dont l'ambition n'est qu'une forme de l'envie, Morand trouvait du plaisir à humilier ses égaux, et, se guindant sur le crédit de son maître, il en venait à se croire un homme de qualité. Il marquait trop à son ancien camarade la différence de leur sort et sollicitait trop sa jalousie pour qu'elle ne s'éveillât point. Les notions qu'il lui donnait sur le monde attisaient les désirs de Robert sans encourager aucune de ses aspirations. Robert, du reste, s'aperçut que Morand était gêné avec lui et craignait d'être rencontré dans sa compagnie ; il l'évita, et leur ancienne intimité ne se rétablit pas.

Le dimanche qui suivit leur arrivée, les hôtes de Maslaville se rendirent à l'église de Beaumont. Ce fut là que Robert les vit pour la première fois. La gouvernante était une femme d'une quarantaine d'années, mise avec toute l'afféterie des modes du temps ; un peu grasse, le teint rosé, mais de roses perpétuelles, les yeux petits et doux, toujours en mouvement, distraite, affairée, Mlle Perraut s'efforçait d'imposer un air de dignité au visage le plus affable du monde. A ses côtés, la petite Charlotte priait avec ferveur. De temps à autre, le livre trop lourd pour ses mains délicates s'abaissait sur le prie-Dieu ; ses regards, voilés par de longs cils, se perdaient dans la poussière lumineuse des rayons tamisés par les vitraux. Elle avait cette transparence de peau qui laisse, pour ainsi dire, deviner les battements du cœur, et ces yeux profonds, marbrés de noir, qui semblent faits pour les larmes. Elle portait un costume de petit deuil, et ce vêtement contribuait à lui donner ce je ne sais quoi d'attendrissant que possèdent certaines enfances prédestinées à la douleur.

M. de Septmesnil se tenait auprès de sa cousine ; son brillant uniforme faisait ressortir l'élégance de sa tournure. Il était à peu près de l'âge de Robert, et celui-ci ne pouvait se garder, en le voyant, d'un retour pénible sur sa propre vie. Il se trouvait mal à l'aise dans l'accoutrement bizarre qu'il était réduit à porter et qui n'était ni le costume d'un marin ni l'habit

d'un gentilhomme de campagne. Ces rapprochements contribuèrent encore à développer en lui ce caractère sauvage auquel sa naissance et son éducation ne l'avaient que trop disposé.

Il était un jour assis aux falaises ; on touchait à la fin de septembre. Le temps était doux, de petit nuages, pareils à des flocons de ouate blanche, flottaient dans le ciel pâle ; une brise fraîche arrivait du large avec la marée ; les vagues commençaient à blanchir sur la pointe des brisants ; des festons d'écume se dessinaient à la base des rochers et soulevaient mollement la frange noire des algues ; la masse profonde des eaux se mettait en mouvement ; les tourbillons, d'un vert sombre, se tordaient sur la surface mobile et claire, et au milieu des flots miroitant sous les traînées de lumière, on voyait s'élargir les plaques mates des courants.

Tout à coup, Robert crut entendre un cri, puis un second. Il courut du côté d'où venait l'appel et reconnut Mlle Perraut, la gouvernante de Mlle de Traynières, qui allait et venait tout affolée au bord de la falaise, en agitant un mouchoir.

— Oh! monsieur, secourez-nous ! s'écria-t-elle. Je ne sais plus que devenir.

Elle lui raconta, entrecoupant le discours d'exclamations désespérées, que Charlotte avait voulu visiter la grotte de la Grande-Église. Elle était descendue avec un domestique de confiance, qui prétendait connaître le pays, et la marée montante les avait surpris dans la baie avant qu'ils eussent eu le temps de franchir la passe et de regagner le chemin.

— Ce malheureux Baptiste n'en fait jamais d'autres, poursuivit la gouvernante. Je lui disais bien. Je suis restée ici parce que la tête me tourne. Je n'ai plus maintenant qu'à me jeter dans ce gouffre pour périr avec eux.

— Où sont-ils? demanda Robert.

Mlle Perraut indiqua du doigt les crêtes de rochers qui bordaient la falaise, et se détourna ; elle n'osait pas regarder. Robert fit quelques pas en avant et découvrit le précipice. C'était une petite baie encaissée entre des escarpements gigantesques. Les vagues déferlaient bruyamment à l'entrée et fermaient les issues du côté de la mer. Des blocs amoncelés couvraient le sol, et çà et là, dans une conque de granit, entre les rocs moussus et tout luisants d'humidité, les eaux limpides dormaient avec des reflets d'émeraude. Des oiseaux planaient au milieu de l'abîme et tournoyaient dans le vide avec des cris stridents. De cette hauteur vertigineuse, les voyageurs apparaissaient comme deux points noirs mouvants sur la bande de galets qui longeait le pied de la falaise.

— Le danger n'est pas très grand, dit Robert. La mer ne viendra pas jusqu'au fond de la baie, et l'on peut y attendre la marée basse ; mais il fera nuit alors, il ne sera pas aisé de doubler la pointe et de regagner le passage. Il vaudrait mieux remonter tout de suite par la grande falaise.

— Par là? dit Mlle Perraut en frissonnant.

— Je connais le chemin, et si le domestique n'a pas peur, je me charge, en moins d'une heure, de ramener ici Mlle de Traynières.

— Baptiste ne doute de rien, reprit la gouvernante. Ah! faites cela, monsieur, et toute notre reconnaissance vous est acquise.

Robert s'était déjà élancé en avant. Mlle Perraut essaya de le suivre des yeux ; mais le vertige la saisit ; elle se recula et vint tomber toute haletante au pied d'une vieille tour à signaux. Robert ne prit pas même le temps de descendre par le sentier. Une longue crevasse déchirait le flanc de la falaise ; les éboulements y avaient formé une sorte de torrent de pierres ; il s'y jeta. Les fragments schisteux, aigus et plats, se précipitaient sous ses pieds et se déroulaient avec un fracas strident qui se répercutait, en s'assourdissant, sur les parois du gouffre. Il arriva les mains meurtries et tout en sang, précédé d'un nuage de poussière. Son air résolu décida Charlotte à accepter sa proposition. Baptiste n'ignorait pas l'existence du sentier ; mais il n'osait s'y aventurer avec sa maîtresse. Il assura qu'il se tirerait très bien d'affaire. Robert prit la main de Charlotte, qui tremblait un peu, et ils se mirent en route. Les falaises dressaient devant eux leurs flancs déchirés et leur masse écrasante.

L'enfant leva les regards, et quand elle vit en haut les rochers qui semblaient toucher le ciel, elle eut peur et s'arrêta.

— Confiez-vous à moi, dit Robert d'une voix douce et ferme. Vous ne pouvez apercevoir le chemin ; mais il se dessinera devant nous à mesure que nous monterons.

L'enfant fixait sur lui ses yeux purs et confiants ; le regard de Robert la rassura sans doute, car elle reprit sa main et se laissa conduire.

Les rochers qui affleurent à la surface des collines éboulées forment comme une série de gradins. Entraînant Charlotte, Robert s'éleva en rampant, pour ainsi dire, sur les flancs du précipice. Le sentier où ils venaient de passer s'engouffrait sous leurs pas. L'abîme se creusait au-dessous d'eux et s'emplissait des mugissements sinistres de la mer qui montait ; en même temps les blocs semblaient s'entasser plus pesam-

ment au-dessus de leurs têtes, et parfois, au détour d'un rocher, une rafale soudaine venait leur couper le souffle et rejetait en arrière Charlotte, qui chancelait avec un cri d'effroi.

Tout à coup elle s'affaissa ; elle avait perdu connaissance. Robert la souleva sans peine, l'embrassa de son bras gauche, puis, se cramponnant au seuil du roc, il continua de monter. Cependant ses nerfs trop tendus commençaient à vibrer ; l'horreur du péril le suffoquait par instant. Lorsqu'il sentit sous ses pieds l'herbe glissante du sommet et que le vent du plateau frappa son front en sueur, il s'arrêta presque étourdi. Charlotte n'avait pas tressailli ; il eut peur et courut comme un fou. Il déposa au pied de Mlle Perraut l'enfant évenouie ; quand il vit sa tête retomber lourdement en arrière, tandis que ses cheveux, dénoués en partie, s'étalaient autour d'elle, une angoisse étrange le saisit.

— Elle n'est pas morte, n'est-ce pas? s'écria-t-il.

Jetant à tort et à travers sur le gazon les mille brimborions qu'elle portait toujours avec elle, Mlle Perraut finit par trouver un flacon de sels. Charlotte reprit ses sens ; mais elle n'était pas encore en état de retourner au château. La gouvernante l'assit à ses côtés et parvint à calmer peu à peu l'agitation qui avait succédé à son évanouissement.

Troublé à la fois par la fatigue et par une émotion dont il ne se rendait pas compte, Robert demeurait appuyé à un talus de pierre et ne pouvait détacher ses yeux de l'enfant qui sommeillait à demi. Cependant le jour tombait. Le ciel s'était couvert de nuages et leurs ombres s'amoncelaient sur la lande qui s'allongeait démesurément. Le soleil descendait à l'horizon, ses derniers rayons, perçant l'opaque rideau des nuées, s'abattaient en nappes de feu et traçaient sur la mer obscurcie de longs sillons de lumière. Il se fit un silence profond ; puis une rafale plus froide rasa la lande en sifflant ; un voile sombre sembla s'étendre sur les choses, il y eut dans la nature comme un frisson de deuil : le soleil disparut. Charlotte se leva.

— Je me sens forte, dit-elle. Partons. Voici la nuit. Mon père serait inquiet.

Puis, se tournant vers Robert avec un sourire plein de grâce :

— Venez avec nous ; je veux que mon père vous voit.

Comme elle s'éloignait, Robert aperçut dans l'herbe un des nœuds de ruban qui s'était détaché de sa coiffure. Il le ramassa furtivement et le cacha dans son sein.

La nuit était tombée lorsqu'ils arrivèrent au château. M. de Traynières attendait sa fille avec une grande inquiétude ;

il entra avec elle dans le salon. Robert resta dans le vestibule ; il se sentait gêné, et il serait parti, si Baptiste ne l'avait retenu.

Les gens du château étaient accourus au bruit de l'aventure de leur jeune maîtresse.

— Tiens ! dit l'un des métayers en apercevant Robert, c'est le fils du gabelou.

Robert avait une notion confuse du passé de son père ; le nom du comte reparaissait souvent dans les déclamations de Marnier contre ses « persécuteurs ». Absorbé par d'autres objets, Robert n'y avait point songé jusqu'à ce moment ; ces impressions lui revinrent à l'esprit tout d'un coup, et son trouble fut tel qu'il voulut s'enfuir. Un mot du comte l'arrêta. M. de Traynières rentrait, suivi de Morand. En reconnaissant son ancien camarade, le secrétaire devint cramoisi et se dissimula dans l'ombre ; Robert vit qu'il évitait ses regards, et il en ressentit une sorte de confusion irritée qui acheva de lui faire perdre contenance.

— Vous vous êtes bravement conduit, mon garçon, dit M. de Traynières. Je veux vous récompenser. Dites-moi, comment vous nomme-t-on?

— Robert Marnier.

Ce nom parut surprendre désagréablement le comte. L'expression d'abord bienveillante de ses traits devint sévère, presque rude. Il toisa le jeune homme de la tête aux pieds avec un air de méfiance hautaine.

— N'y a-t-il pas, reprit-il, un homme de ce nom qui demeure ici près?

— C'est mon père.

— Ah ! ce Marnier est votre père. Et vous partagez sans doute ses occupations?

Robert sentit la rougeur monter à son front. Il balbutia quelques paroles embarrassées :

— Je ne voulais point venir... cela n'en valait pas la peine... c'est mademoiselle votre fille...

Le comte l'interrompit sur ce dernier mot.

— Il y a des rencontres singulières, si singulières en vérité que l'on a quelque peine à les attribuer au hasard. Il n'importe, ajouta-t-il, je demeure votre obligé, et vous m'avez mis à votre discrétion. Qu'entendez-vous obtenir de moi? Qu'ai-je à faire pour vous contenter?

Robert se rendait compte des préventions qui pesaient sur lui ; il comprit que M. de Traynières soupçonnait dans sa conduite un motif intéressé, un calcul, un piège peut-être. Il en fut profondément blessé. Ombrageux comme le sont

tous les esprits inquiets, il s'exagérait à la fois l'opprobre de sa naissance et l'injure qui lui était faite. Il eut d'abord un mouvement de faiblesse ; il songeait à se justifier. Il chercha Morand ; le secrétaire avait disparu. Robert ne vit autour de lui que les domestiques et les gens de la ferme qui le regardaient en chuchotant.

La colère commençait à l'étourdir ; il avait l'esprit bourré des préceptes de la philosophie du jour ; il se dit que le silence de sa part était une lâcheté, et, s'abandonnant à sa nature emportée, il releva les yeux, regarda le comte en face et se répandit en paroles véhémentes. Au lieu de dire tout simplement la vérité, il invoquait les droits de la nature et ne trouvait pour se défendre que des bribes de Rousseau sur l'injustice des grands. Le comte écoutait ces incohérences impertinentes avec un étonnement auquel se mêlait de la pitié. Il laissa le jeune homme continuer quelque temps, puis l'interrompant avec un ton d'autorité qui acheva d'exaspérer Robert :

— Vous auriez grand désir, monsieur le philosophe, de me faire oublier l'étrange aventure qui fait de moi votre débiteur. Je n'aime point les donneurs de leçons, surtout lorsqu'ils viennent du lieu dont vous sortez, et tenez pour assuré qu'en toute autre circonstance j'aurais chargé mes gens de vous répondre comme il faut. Mais je tiens à ne point rester en compte avec vous ; vous ne faites rien de bon dans ce pays ; voulez-vous que je vous procure les moyens de le quitter?

Sa voix s'était adoucie ; ces derniers mots étaient dits avec bonté.

Robert n'y voulut voir qu'une marque de mépris :

— Je ne vous demande rien, répondit-il, et se détournant brusquement, il s'enfuit. Il croisa sur le seuil M. de Septmesnil.

— Hé! l'ami, cria le vicomte, pourquoi courir si vite? On avait encore quelque chose à te dire.

Il lui présentait sa bourse ; Robert la repoussa et continua sa route. En arrivant à la Polleterie, il se jeta sur son lit et passa la nuit dans les larmes. Le jour le trouva dans une mélancolie farouche, traversée d'accès de langueur. Il suspendit au-dessus du portrait de sa mère le nœud de ruban de Charlotte ; à peine l'eut-il placé qu'il fut tenté de l'arracher pour le fouler aux pieds.

Marnier, qui avait eu vent de l'aventure, l'accueillit avec des railleries.

— Parbleu, dit-il, j'aime à te voir ces manières de chevalier errant, et tu me plais dans ces sentiments-là. Ils conviennent à ton état, et si tu continues de la sorte, tu feras vite fortune. Il

fallait, ajouta-t-il d'un ton cynique, laisser crever cette pécore ou tirer du service tout le prix qu'il méritait. Tu n'aurais fait au surplus que rentrer dans ton bien.

Robert garda de cette journée des falaises une impression singulière. Il y avait trouvé des émotions dont la douceur l'avait surpris ; mais elles ne pouvaient se réveiller dans son âme sans aviver une plaie ardente ouverte au plus profond de son cœur. Il songeait aux grâces délicates de l'enfant qu'il avait tenue évanouie dans ses bras ; il trouvait dans l'attendrissement qui le gagnait alors je ne sais quel doux attrait qui le sollicitait à vivre ; il se rappelait aussitôt les soupçons du comte, sa hauteur méprisante, et le sentiment de l'injustice des hommes soulevait dans sa conscience d'implacables révoltes. Il avait découvert une fleur enchanteresse ; mais il avait déchiré sa main pour la cueillir, et le suc qu'elle distillait était empoisonné.

***

L'été passa. Les châtelains partirent. Robert ne s'arrachait à ses méditations que pour courir les hasards à travers l'Océan. Il subissait de plus en plus l'influence des lieux où il vivait. Il avait de longs accablements pareils au silence sourd de la mer basse et au repos du vent sur les landes écrasées par un ciel de plomb. Puis c'étaient des inquiétudes soudaines, des ardeurs insensées, des tempêtes enfin qui se soulevaient dans son âme, comme ces ouragans d'avril, qui poussent sur les rochers les vagues déjà plus tièdes et chassent à l'infini les nues gonflées d'orages.

Il lisait avec fureur. Rousseau devint son Dieu. Cette misanthropie amère et cet idéalisme effréné ne répondaient que trop aux secrets mouvements de son cœur. Ces livres donnaient la vie à toutes les chimères dont son imagination était obsédée ; ils justifiaient tous ses emportements et l'enivraient enfin de l'énervante ivresse des désirs inassouvis. Il avait dévoré les *Confessions;* ces pages enflammées se coloraient à ses yeux du reflet des choses environnantes. Lorsque Rousseau parlait des splendeurs alpestres, Robert se figurait l'efflorescence des landes, les touffes dorées des joncs marins parmi les bruyères épanouies, les épines s'épaississant sur les talus au milieu des primevères, et, dans les sentiers abrités, les rosettes pâles des ronces qui commençaient à bourgeonner ; le long des falaises, sur les croupes abruptes, les mousses rafraîchies prenaient des tons bleuâtres et se parsemaient de fleurettes mignonnes. La rosée semait ses

perles sur toute cette verdure, et la brise l'agitait doucement, emportant sur ses ailes la senteur de la lande fleurie mêlée à l'âcre parfum de la mer. Des flocons de vapeurs flottaient çà et là sur la surface ridée des eaux et se fondaient sous le soleil du matin comme une écume neigeuse oubliée par l'hiver. Le ciel, baigné de brumes légères, luisait avec des transparences d'opale, et sous cette lumière tendre les rochers semblaient amollir leurs contours. C'était l'étrange parure des printemps de la Hague.

Il ne manquait qu'une femme pour peupler ces solitudes et régner en souveraine sur ces Charmettes imaginaires. La fatalité de sa vie voulut que Robert la trouvât. Elle se nommait Mme de Gerbes. Un scandale récent et de grands embarras financiers l'avaient forcée à s'exiler pour un temps dans une terre située près de Cherbourg. Elle avait les grâces voluptueuses d'une Diane de Boucher avec les sentiments d'une héroïne de Louvet. Elle touchait à l'âge où les femmes se souviennent et comptent avec la vie : elle s'ennuyait. Elle se prit pour ce garçon à demi sauvage d'un de ces caprices malsains où le dégoût des plaisirs pousse les raffinés. Robert s'abandonnait avec passion ; il crut être heureux, il n'était qu'enivré. Sa maîtresse lui parlait du monde et lui enseignait la vie, le monde comme elle l'avait pratiqué : une comédie d'intrigues frivoles ; la vie telle qu'elle l'avait connue : une nuit de fête sans lendemain.

Le caprice épuisé, elle partit. Robert ne put la suivre : son père se mourait. L'agonie de Marnier se prolongea jusqu'au commencement du mois de juillet 1789. Robert régla en toute hâte ses affaires, rassembla le peu d'argent qui lui restait et prit la voiture de Paris. Il courut chez sa maîtresse ; elle ne le reçut pas. Il l'attendit dans la rue ; elle passa sans le reconnaître. Il comprit, et s'éloigna l'âme ulcérée. Il erra longtemps à travers la ville ; un tumulte grossissant de pas, de voix et de ferraille traînée attira tout à coup son attention. Une troupe d'hommes armés, brandissant des piques et des drapeaux, et suivis de femmes et d'enfants qui hurlaient alentour, passa devant lui. La foule criait : A la Bastille ! Robert suivit la foule ; il se précipita au plus fort de la mêlée et fut un des héros du jour.

Il semblait que tout se réunît pour le pousser dans la révolution. Après une jeunesse comme la sienne et un tel apprentissage de la vie, comment n'être pas entraîné par ces voix proclamant que la société était mal réglée, l'humanité corrompue, et que la philosophie devait faire œuvre sainte en réformant

toutes choses? Comment résister à cette logique décevante, se garder de cette contagion d'enthousiasme et de cette fureur d'illusions? La révolution exaltait en Robert ce qu'il avait de meilleur et de pire ; il s'y donna corps et âme. Il rejeta ce nom de Marnier qui lui rappelait les misères de sa jeunesse ; il ne garda que son nom de Robert, et, rompant avec le passé, il rêva de prendre sa revanche, mais de haut et noblement.

Il n'aboutit qu'à de nouveaux mécomptes. Le premier éblouissement dissipé, il se trouva comme noyé dans ce chaos d'idées et d'événements. Il rentra bientôt dans son isolement, se plongea dans l'étude et resta près d'une année sans presque sortir de sa chambre.

L'impuissance de parvenir, le manque d'amis, la difficulté de vivre, la défiance de soi-même, le vide de l'imagination déçue et les retours poignants des regrets, les ardeurs sans aliment, les étouffements de l'inaction et de la gêne, le travail excessif et le désordre qu'engendre dans une cervelle jeune la fermentation des désirs enchaînés et des notions incomplètes, tout se réunit pour attaquer son âme et y décomposer lentement ce qu'elle possédait de véritable grandeur. Ce fut alors que, moins combattues chaque jour, les rancunes personnelles, les désirs de vengeance et les convoitises de la vie commencèrent à se lever sourdement en lui. Tout dans Robert s'ébranla et s'aigrit. Il ne crut plus à rien. Ses jours s'écoulaient dans une fièvre intermittente qui l'énervait ; et il en était à cet état pitoyable où les principes n'ayant plus d'appui, où tous les nobles instincts du cœur s'étant endurcis, la raison se perd dans les brouillards d'un scepticisme amer et se livre sans recours au hasard des passions.

Il languit de la sorte jusqu'au jour où, réveillé par le bruit de l'invasion étrangère, il s'arracha à cet accablement et, cédant à une impulsion de son cœur, poussé à bout par tant de souffrances, il s'enrôla et partit pour la frontière.

II

UN GÉNÉRAL DE LA RÉPUBLIQUE

Une nuit du mois d'avril 1794, une patrouille composée d'hommes déguenillés, armés de piques et de mauvais fusils, s'arrêtait à l'entrée d'une des rues les plus étroites et les plus sombres d'Avranches ; on l'appelait la rue du Vieux-Bastion. Il était plus de onze heures ; on avait aperçu de la lumière à une fenêtre, et les règlements de police ordonnaient d'éteindre tous les feux passé neuf heures. La bande se dirigeait vers la maison suspecte quand la lumière disparut. Un garde national envoyé en reconnaissance rapporta que la fenêtre éclairée était celle de la citoyenne Dillon et les patriotes décidèrent qu'il n'y avait pas lieu de procéder à de plus amples informations.

Bien que veuve d'un ancien lieutenant de la maréchaussée, Mme Dillon jouissait dans son quartier d'une réputation de civisme inattaquable. Elle devait cette belle renommée au dévouement avec lequel, malgré son âge avancé, elle se consacrait à secourir les pauvres gens du voisinage. Il se trouva bien quelques ingrats pour la dénoncer comme suspecte de fanatisme ; la simple menace d'une perquisition dans son domicile faillit soulever une émeute. Les femmes s'en mêlèrent ; les patriotes prirent peur ; depuis lors, Mme Dillon ne fut plus inquiétée.

Quand la patrouille eut disparu et que le bruit des armes cessa de se faire entendre, un homme sortit avec précaution d'une allée obscure ; il s'assura que la rue était déserte, et s'avança, non sans se retourner souvent, vers la demeure de Mme Dillon. Arrivé là. il frappa légèrement sur l'un des contrevents deux coups, puis trois, puis un. La porte s'ouvrit ; l'homme se glissa dans la maison. Il se trouva dans un couloir vaguement éclairé par un œil de bœuf percé en face de l'entrée.

— Nous vous croyions perdu, dit une voix de femme claire

et nette, bien qu'un peu chevrotante. Que vous est-il donc arrivé?

— A moi, rien. C'est vous qui avez été sérieusement compromise. Comment avez-vous conservé de la lumière? La patrouille voulait faire une perquisition.

— Seigneur! reprit la femme, je les ai bien entendus.

Elle ajouta avec précipitation :

— Quelles nouvelles apportez-vous?

— Mauvaises...

— M. de Traynières serait-il arrêté?

— Je ne sais pas, mais je le crains beaucoup.

On s'est battu toute la journée. Il y a eu quelque surprise sans doute, car ce matin encore on croyait les bleus à Granville...

Cet entretien avait lieu au bas de l'escalier. Une voix qui venait du premier étage appela Mme Dillon, doucement d'abord, puis avec une certaine angoisse.

— La pauvre petite a peur, dit la vieille femme ; la fièvre l'agite, il ne faut rien lui dire.

— A quoi bon? reprit l'homme. Qu'elle tâche de reprendre des forces, elle en aura besoin... Je vais dormir, s'il est possible toutefois, en pensant que demain peut-être...

— Dieu aura pitié de nous, monsieur Morand, dit Mme Dillon en lui serrant la main.

— Je souhaite qu'il vous entende. Moi, je n'espère plus rien.

Il ouvrit une porte et se retira. La vieille femme poussa un soupir et se mit à monter les degrés lentement et sans bruit. Elle pénétra dans une pièce entièrement obscure :

— Me voici, chère demoiselle ; souffrez-vous davantage? dit-elle en s'avançant.

Elle souleva une draperie qu'elle laissa aussitôt retomber derrière elle. Elle était dans une alcôve profonde, à peine éclairée par les lueurs vacillantes d'une veilleuse.

Il y avait un grand lit à baldaquin ; Charlotte y reposait, soulevée à demi, et la tête appuyée sur l'un de ses bras qui s'enfonçait dans l'oreiller. Ses yeux étaient battus par la fièvre ; ses regards, fixes et vagues, se perdaient dans l'ombre. La souffrance avait contracté ses traits délicats, et sur la pâleur mate de son visage se détachait le noirâtre sillon qu'avait creusé les larmes. Le cou tendu, ses beaux cheveux châtains rejetés en arrière et tombant autour d'elle, sa main blanche et nerveuse étendue sur le drap, elle attendait.

Elle était si absorbée qu'elle ne s'aperçut point de l'entrée de Mme Dillon et ne lui répondit pas.

Lorsqu'elle la vit près d'elle, elle poussa un cri léger et éclata en sanglots.

La vieille femme parvint à la calmer ; alors, d'une voix éteinte, elle demanda ce qu'avait rapporté Morand.

— Rien, absolument rien, dit Mme Dillon.

— Mais ce combat, cette canonnade que nous avons entendue...

— On ignore d'où elle venait.

— Il doit circuler des bruits dans la ville, on a au moins des soupçons...

La vieille dame se tut, La jeune fille lui prit la main et la regardant en face :

— Je vous en supplie, madame, ne me cachez pas la vérité. Je serai forte... Mon père était là, n'est-ce pas?... Parlez... cette anxiété me fait mourir.

— Hélas ! ma pauvre demoiselle, je vous assure que je ne sais rien.

— Jurez-le-moi...

— Jurer est défendu, répondit Mme Dillon ; mais vous pouvez me croire, je ne vous ai pas trompée.

La jeune fille parut soulagée ; elle ferma les yeux et croisa ses mains sur sa poitrine, tandis que ses lèvres murmuraient une prière. Puis, se redressant tout à coup, elle saisit un livre qui était près d'elle, l'ouvrit, en tira un papier, et, se tournant vers la veilleuse, le relut à plusieurs reprises.

— Venez à Avranches. J'y serai dans huit jours. Le porteur vous dira comment faire la route.

— Voilà tout, dit-elle en laissant retomber son bras avec découragement ; ce sont toutes les nouvelles que j'ai reçues depuis trois mois. C'est un mendiant qui m'a apporté ce billet. « Votre père est en bonne santé, m'a-t-il dit ; il désire que vous partiez avec M. Morand et que vous l'attendiez tous deux chez Mme Dillon. »

Je n'ai pu obtenir aucun détail. Cet homme n'avait pas même vu mon père. Je suis partie. Ma pauvre Perraut a bien pleuré. Elle voulait m'accompagner ; mais nous n'avions pas de passeport pour elle... Pourquoi me faire venir ici? poursuivit-elle. Il craignait sans doute d'être reconnu à Traynières. Veut-il encore recommencer la guerre? Se déciderait-il à s'embarquer pour les îles? Voilà six jours que je l'attends. On se bat maintenant autour de la ville. Il est là sans doute... Je vous ai dit tout cela mille fois, madame. Comme je dois vous fatiguer ! Si l'on me découvrait chez vous, vous seriez perdue. Je ne le veux pas, ce serait horrible...

Mme Dillon la rassura par de douces paroles.

— Que vous êtes bonne, madame, dit Charlotte. Perraut avait raison de me dire que vous étiez une créature du ciel... Vous l'avez connue? Votre mari était son cousin. Comme elle doit se tourmenter à cette heure !

Elle s'arrêta un instant et reprit d'une voix plus vibrante :

— Si vous saviez combien je suis malheureuse, madame, et comme j'ai eu peu de beaux jours dans ma vie ! On m'a si peu aimée. Perraut m'est bien dévouée ; mais ce n'est pas tout, dans le monde. Ma mère est morte il y a longtemps. Je ne l'ai pas connue. Mon père est noble et bon ; mais il est si froid, si sévère même parfois, je l'ai vu si rarement et j'ai toujours tremblé devant lui. Je n'ai jamais osé lui dire, il ne saura jamais à quel point je l'aime. Hélas ! que pourrais-je pour lui? Attendre, prier, prier toujours et pleurer. Y a-t-il eu un temps où je ne pleurais pas? Je ne sais plus. Voilà quatre ans que dure cette révolution. Il a fallu d'abord quitter Paris et venir à Traynières, puis le château a été pillé, nous nous sommes cachés chez des fermiers et mon père est parti pour l'armée. Je le suppliais de m'emmener avec lui ; il souriait :

— Tu mourrais au bruit du canon, disait-il ; le temps des romans est passé ; fais de la charpie et prie Dieu pour nous. Il ne me connaît pas. J'aurais de si grand cœur partagé ses dangers ! Si je le perdais, que me resterait-il? Ma vie ; elle est si peu de chose, et je la donnerais si volontiers !

Elle se tut ; son exaltation tomba, ses regards s'alanguirent et d'un ton plaintif :

— Qui pense à moi? dit-elle, qui se soucie de ma personne? Je suis condamnée, je le sais bien. Ils ont tué la reine, ils me tueront aussi. Je n'ai pas d'amis pour me défendre, et il y a des moments où je me défie de tout le monde. Il me semble que Morand lui-même me trompe, qu'il me cache les choses... Hélas ! je crois bien aussi parfois que mon père m'a abandonnée. C'est mal, n'est-ce pas? Mais je sens tant de malheurs planer sur moi, je vois tant de périls autour de nous ; tout mon courage s'en va et j'ai peur... J'ai peur, répéta-t-elle en serrant convulsivement la main de Mme Dillon.

La pauvre enfant était épuisée ; elle pleura et se tut. Mme Dillon s'agenouilla au bord du lit et se mit à réciter des prières. Charlotte répétait mentalement les paroles sacrées ; son esprit lassé se soumit peu à peu. Ses yeux se fermèrent, ses bras amaigris s'étendirent auprès d'elle, et le sommeil la prit.

Le lendemain, elle ne conservait de la crise de la nuit qu'un

souvenir confus. Elle remercia Mme Dillon des soins dont elle l'entourait et l'assura qu'elle ne souffrait plus.

Elle revêtit un costume très simple : une robe noire avec une ceinture pareille, un fichu croisé sur la poitrine et un bonnet blanc attaché sur le sommet de la tête par un nœud également noir ; c'était un vêtement de deuil. Mlle de Traynières s'était fait passer pour la fille d'un allié de Mme Dillon, tué au Mans par les Vendéens. Quant à Morand, il s'était procuré une carte de civisme au nom du citoyen Lecesne, du Mans, et se disait venu pour amener sa cousine chez une parente qui devait la recueillir. Lorsqu'on l'interrogeait sur sa profession, il répondait que, pour le moment, il n'en avait point d'autre que celle de patriote ; il exerçait autrefois à Paris l'état de clerc de procureur ; il l'avait quitté pour venir dans son pays natal propager les principes de la Révolution et combattre le fanatisme. Comme il parlait avec une remarquable aisance le jargon emphatique des jacobins et paraissait au fait des menées du parti, on ne lui en demanda point davantage ; on ne conçut ni sur lui, ni sur sa prétendue cousine, aucune espèce de soupçon.

Il était sorti dès le matin. Mlle de Traynières venait d'achever sa toilette lorsqu'il rentra. Il était vêtu d'une carmagnole et portait sur la tête un bonnet phrygien. On s'expliquait aisément que personne ne le prît pour un aristocrate déguisé. De taille médiocre, un peu gras, Morand avait le teint marbré des hommes bilieux, des cheveux roux, plats, qui se collaient sur le cou, le front proéminent avec un crâne étroit, les lèvres fortes, le nez long, sec, effilé, les yeux enfin très perçants, mais fauves, douteux et sans cesse en mouvement ; ses mains étaient courtes, épaisses, molles, sa démarche incertaine, et il y avait je ne sais quoi de servile dans l'attitude de ces épaules tombantes et de cette tête toujours mobile. L'ensemble de la physionomie n'était dépourvu ni de finesse, ni d'intelligence ; mais la décision manquait, et surtout ce rayon de franchise qui éclaire la confiance. Morand semblait en avoir le sentiment, et dès qu'il abordait Mlle de Traynières, il se répandait en protestations de dévouement ; mais, ce jour-là, contrairement à son habitude, il s'arrêta sur le seuil et attendit que Charlotte lui adressât la parole.

— Vous avez de mauvaises nouvelles, dit la jeune fille en s'avançant vers lui.

— Eh bien ! oui, mademoiselle, je suis inquiet, je ne puis vous le dissimuler. J'ai trouvé ce matin toute la ville sur pied. Un peloton de bleus était arrivé sur la place du Marché ;

c'est leur avant-garde ; il vient toute une colonne avec un général. On s'est battu hier, et nous avons encore été trahis ; les bleus ont surpris et écrasé les nôtres... Les soldats annonçaient de nombreux prisonniers...

Charlotte lui coupa le parole :

— Quand doivent arriver ces troupes?

— D'un instant à l'autre.

— Amèneront-elles les prisonniers?

— On l'assure ; mais on ne dit pas qu'ils y seront tous.

— Il n'importe. J'irai ; vous m'accompagnerez.

— Vous êtes trop faible, ma pauvre demoiselle, dit Mme Dillon. Vous ne pourriez répondre de vous-même. Laissez M. Morand aller seul aux informations.

— Non, dit Charlotte. C'est l'attente qui me tue. Je réponds de moi. Morand me connaît bien. Partons, ajouta-t-elle avec fermeté.

Tandis qu'elle achevait rapidement de s'apprêter, Mme Dillon s'approcha de Morand et lui fit à voix basse quelques observations.

— C'est inutile, répondit Morand ; elle le veut, il faut se rendre. Du reste, pour ma part, je crois qu'elle a raison.

Charlotte présenta son front à la vieille femme qui l'embrassa, puis elle s'élança sur l'escalier. Arrivée dans la rue, elle prit le bras de Morand et l'entraîna d'un pas nerveux et précipité.

***

Ils se dirigeaient vers la route de Fougères. C'était de ce côté que se portait la foule. Comme il était interdit de sortir de la ville, on se pressait auprès du poste qui gardait la barrière. Un groupe nombreux s'était formé autour de deux soldats qui faisaient partie de l'avant-garde. L'un de ces hommes, grand, fluet, pâle, avec des cheveux blonds tressés qui tombaient sur sa nuque, de longues moustaches pendantes, le visage à demi caché par un bandeau noir qui couvrait son œil droit, se tenait adossé à la muraille et fumait avec un flegme imperturbable une grosse pipe de porcelaine enluminée aux trois couleurs. A toutes les questions qui lui étaient adressées, il répondait d'une voix douce, avec un accent alsacien très prononcé, en désignant du doigt son camarade : « Interrogez Thémistocle. »

Thémistocle, petit homme trapu, à la figure narquoise, à la voix glapissante, ne demandait qu'à éblouir les bas-Normands par l'éclat de son éloquence. On l'écoutait volontiers ;

les Normands aiment les gens diserts et les orateurs rassurants. Thémistocle était l'un et l'autre, il pouvait pérorer à l'aise.

Morand s'approcha ; c'était une contenance. Charlotte n'écoutait que d'une oreille distraite ; elle frissonnait aux bruissements lointains que le vent apportait et aux murmures confus qui sortaient de la foule.

— Oui, citoyens, disait Thémistocle, sans peur et sans reproches, comme le ci-devant chevalier Bayard, qui, pour avoir servi les tyrans, n'en a pas moins bravement combattu l'étranger. Rendons hommage à sa vaillance. Toutes les vertus sont égales devant la République, disait Robespierre le jeune aux patriotes strasbourgeois. Le citoyen Coclès est là pour l'attester.

On se tourna vers l'Alsacien ; il consentit du geste, et, tirant une longue bouffée de sa pipe, il fit à son camarade signe de continuer.

— Donc, reprit Thémistocle, votre pays étant infesté par les brigands, chouans, Vendéens, les ci-devant nobles, la prêtraille, toute la séquelle enfin de Pitt et de Cobourg, comme on ne pouvait pas en venir à bout, on s'est dit : Il faut envoyer là le général Robert et la légion de l'Argonne.

— Ah ! oui, les Mayençais, dit une voix.

— J'ai dit la légion de l'Argonne, poursuivit Thémistocle avec autorité. Du reste, l'obscurantisme empoisonnant encore ces régions, je ne me formalise pas de ton interruption, citoyen. Il est permis de confondre les héros. Je ne médis pas des Mayençais, des hommes qui ont mangé pendant des semaines entières des rats morts lardés avec des cuirs de bottes ; mais enfin, ce n'est pas la légion de l'Argonne, autrement dit les braves dont vous aurez l'honneur de voir bientôt l'élite défiler devant vous. Vous discernez bien ce grand efflanqué qui a un bandeau sur l'œil et qui n'en finit jamais de fumer sa pipe ; il ne dit qu'un mot tous les quarts d'heure et il n'a pas l'air d'un malin, n'est-ce pas?

L'Alsacien se détourna modestement et sa joue gauche devint toute cramoisie.

— Eh bien ! poursuivit l'imperturbable Thémistocle, il a défendu un pont sur la Sambre, tout seul avec dix hommes, contre un escadron prussien. Il a perdu un œil dans la chaleur de l'action, et nous l'avons en conséquence proclamé Coclès, en souvenir d'un fameux sans-culotte romain qui s'était illustré parmi les pontonniers de son temps. Voilà ce que c'est que la légion de l'Argonne. C'est un corps comme la Répu-

blique n'en possède pas un autre : infanterie, cavalerie, artillerie, il y a là cinq mille hommes qui ont contracté ensemble l'habitude de la victoire ; ce qui fait, citoyens, que nous sommes une légion. Le citoyen Coclès pourrait vous l'expliquer, car il a étudié l'histoire, étant docteur *utriusque* à Strasbourg, sa patrie. Il n'en a pas moins toutes les apparences d'un simple fantassin. Honorons en passant l'égalité, mère des vertus républicaines.

Il reprit haleine et poursuivit :

— La chose a commencé en 92 avec Dumouriez, qui n'était pas encore vendu à l'étranger. Le citoyen Robert, parti de Paris comme volontaire, commandait alors l'ex-16e régiment de ligne, ci-devant agénois, qui devint, après l'amalgame, la 31e demi-brigade. Il passa bientôt général. Ce fut lui qui forma la légion. C'est un homme, celui-là, citoyens ; il trouvait moyen de nous donner des souliers et du pain quand les autres allaient pieds nus et faisaient la soupe avec des racines sèches.

— Il m'a arraché des mains des Prussiens, dit Coclès, entre deux bouffées.

— Bref, reprit Thémistocle, un vrai républicain : toujours seul à ruminer des plans, jamais de fêtes ni de banquets ; il dit que c'est bon pour les civils. On prétend qu'il est triste par suite de peines de cœur. A cause de tout cela, nous l'aimons, et il fallait voir la vie que nous avons faite quand on l'a mandé à la barre : c'est une manière polie de vous avertir que le gouvernement, satisfait de vos services, va vous envoyer tout droit à la postérité... Nous criions : « Le général ou la mort. » Je vous demande un peu, on l'accusait d'être buzotin parce qu'il avait battu les Prussiens malgré les avis d'un commissaire de la Convention, une manière d'avocat qu'on a guillotiné depuis pour cause de modérantisme... Bref, citoyens, vous allez le voir...

— Il est beau, interrompit l'Alsacien.

— Et vertueux, reprit Thémistocle, comme Scipion, que les Romains surnommèrent l'Africain à cause de ses bonnes mœurs.

Un roulement de tambours lui coupa la parole ; tous les regards se tournèrent du côté de la route qui monte vers la ville. Les troupes arrivaient.

Un détachement de cavaliers parut d'abord ; la foule s'était écartée pour leur livrer passage. Elle se resserra derrière eux ; on entendit des huées et des vociférations : c'étaient les prisonniers qui approchaient.

Entraînant son compagnon, qui s'efforçait en vain de la retenir, Charlotte se glissait péniblement à travers les groupes. La grenadier Coclès, qui vit son embarras, lui fit galamment faire place. Une aussi aimable citoyenne ne devait pas être privée d'un spectacle aussi doux pour des regards civiques. Elle se trouva au premier rang.

Les prisonniers s'avançaient entre deux files de cavaliers ; hâves, déguenillés, le visage caché sous leurs grands chapeaux bretons tout blancs de poussière, les mains liées, ils marchaient quatre par quatre, le dos courbé, d'un pas pesant. Sous les injures que leur lançait la foule, quelques-uns se redressaient ; leurs visages aux traits durs, maculés par la poudre, la sueur et la poussière, s'éclairaient d'un rayon de colère et de haine.

Charlotte les avait tous dévisagés au passage : aucune de ces figures ne lui était connue. Les blessés terminaient ce triste cortège ; on leur avait laissé les mains libres. Parmi eux se trouvait un homme de grande taille, fortement cambré, et qui, malgré la souffrance peinte sur son visage, marchait droit et le front haut. La noblesse de ses traits marquait une condition supérieure, et l'on ne pouvait se méprendre au misérable costume de paysan dont il était revêtu. Il portait en écharpe un de ses bras entouré d'un bandage grossier. Ses yeux parcouraient la foule ; ils brillèrent tout à coup d'un éclat étrange : ils avaient rencontré les regards de Charlotte. La jeune fille étendit ses bras vers lui, poussa un léger cri et s'affaissa. L'homme ne tressaillit pas ; il ne se détourna point, et aucune émotion apparente ne troubla l'immobilité douloureuse de son visage.

Les prisonniers étaient passés. On s'empressait autour de Charlotte. Morand, devenu livide, la soutenait sur son bras. Elle se releva d'elle-même, et se tournant avec un sourire contraint vers Coclès qui s'approchait pour la secourir :

— Ce n'est qu'un saisissement, dit-elle, la chaleur, la vue de ces hommes...

— Oui, s'empressa d'ajouter Morand, son père a été massacré par ces brigands.

— Pauvre petite, dit l'Alsacien, avec un accent de compassion sincère. Tu seras vengée, citoyenne, reprit-il d'un ton grave et convaincu.

— On les fusillera? dit Charlotte en suffoquant presque.

— On les juge demain, répondit Coclès, et leur affaire est claire.

Morand la vit blémir encore ; elle s'accrocha à son bras. Une main se posa légèrement sur son épaule ; elle se retourna :

— Voici le général, dit Coclès, dont la figure rayonnait sous son bandeau noir.

— Attention, citoyens, criait à quelques pas la voix glapissante de Thémistocle, c'est la 31e demi-brigade qui s'avance !

Au milieu de la foule pressée et bourdonnante, les soldats parurent. Avec leurs uniformes râpés, leurs panaches rouges ternis qui ondulaient au vent, leurs lourdes sacoches défoncées qui pendaient sur leurs dos, leurs barbes incultes, leurs visages hâlés portant souvent la trace de récentes blessures, ils avaient haute mine et marchaient fièrement en ordre. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient ; les armes scintillaient sous le ciel du matin ; il y eut comme un frisson qui parcourut la foule, et les cris de : Vive la République ! éclatèrent de toutes parts.

Coclès fit le salut militaire : le général passait. Son costume dégageait sa taille svelte et souple ; son teint bruni, ses cheveux noirs et bouclés accusaient singulièrement les traits de son visage ; ils frappaient moins par leur beauté que par une expression d'ardeur sombre et une extrême mobilité. Indifférent aux regards qui se fixaient sur lui, il semblait absorbé dans ses pensées et s'abandonnait à son cheval. Puis, tout à coup, ses mains se crispaient sur la bride, le cheval écumait et bondissait sous lui ; il le contenait aussitôt et retombait dans sa rêverie. Il paraissait tout jeune encore, avec un air de maturité précoce et un caractère d'autorité qui surprenait et imposait à la fois.

Charlotte pensait : « La vie de mon père dépend de cet homme. » Elle le regarda :

— J'ai vu cette figure quelque part, dit-elle tout bas à Morand.

— C'est Marnier, répondit-il ; je le reconnais parfaitement.

— Marnier, répéta Charlotte en cherchant dans ses souvenirs.

— Marnier de la Polleterie, là-bas dans la Hague.

— Oh ! dit-elle, c'est celui qui m'a sauvée...

Si vague qu'elle fût, c'était une espérance. Elle regarda de nouveau le général, et ce qu'elle lut dans ses traits lui rendit sans doute quelque confiance, car ses joues se colorèrent d'une rougeur légère et une flamme rapide traversa ses beaux yeux.

— Vive la République ! cria Morand en agitant son bonnet phrygien.

Au son de cette voix, le général tressaillit et jeta un coup d'œil autour de lui. Quelques pas plus loin, il se détourna de nouveau ; Morand avait disparu.

Coclès suivait des yeux la jeune fille qui s'éloignait au bras de son compagnon.

— Tu vois, lui dit Thémistocle, elle n'y a pas résisté. Elles sont toutes de même quand elles le voient paraître, et cela ne les avance à rien. Trop de sensibilité, Coclès, voilà ce qui perd les femmes.

— C'est l'infériorité de leur sexe, répliqua sentencieusement l'Alsacien.

Charlotte et Morand gagnèrent une rue déserte.

— Vous êtes bien sûr que c'était lui? demanda la jeune fille.

— Je n'en doute pas! Il se fait appeler Robert, c'est son nom de baptême ; du reste, il a reconnu ma voix.

— Cet homme est notre seul espoir. Vous avez été, je crois, en relation avec lui?...

— Oui, sans doute ; nous sommes camarades d'école.

— Il faut l'aller trouver, et sans perdre de temps.

— C'est qu'il y a des années que je ne l'ai vu ; les temps sont bien changés... Robert avait un orgueil indomptable. Sa fortune doit l'enivrer...

— Parlez franchement : vous n'avez rien à craindre de sa part?

— Moi? rien absolument.

— Pourquoi balancer, alors? Il s'agit de la vie de mon père. Vous avez entendu ces soldats : les prisonniers seront fusillés demain.

L'hésitation de Morand irritait la jeune fille ; elle le pressa davantage.

— Si vous avez peur d'aborder ce général, dit-elle, j'irai, moi.

Morand parut soulagé d'abord ; puis il se recueillit, et au bout d'un instant :

— Non, reprit-il, j'essayerai à tout hasard, et je ferai mon possible pour que vous ne soyez point réduite à cette extrémité. Vous me connaissez, mademoiselle, ajouta-t-il, je ne suis pas l'homme des résolutions rapides ; mais lorsque j'ai pris mon parti, je sais agir ; reposez-vous sur moi.

— Allez donc, dit-elle, et que Dieu vous aide.

Elle lui serra la main. Il détourna la tête et s'éloigna. Charlotte continua son chemin.

Elle marchait vite, la tête inclinée vers la terre ; elle s'égara plusieurs fois. Elle n'avait qu'une médiocre confiance dans la démarche de Morand ; mais si résolue qu'elle fût à tout tenter pour le salut de son père, elle ne songeait pas sans une angoisse

secrète à affronter le général républicain. Elle se défiait de ses forces ; elle craignait de manquer d'habileté ; elle se rappelait tous les traits de barbarie attribués aux révolutionnaires et pensait au verre de sang de Mlle de Sombreuil. Elle tâchait alors de se rassurer ; les yeux de Robert ne semblaient point méchants, les soldats vantaient son humanité. Elle reprenait un peu d'espérance. Les pensées qui se succédaient ainsi exaltaient tour à tour et accablaient son âme ébranlée à la fois par l'héroïsme et par la terreur.



L'état-major et une partie des troupes s'établirent dans un ancien couvent. On enferma les prisonniers dans la chapelle, et le général choisit pour s'y installer une petite maison isolée qui se trouvait à côté de cette chapelle ; elle servait autrefois de demeure à l'aumônier et possédait une porte particulière sur la rue.

Il sortit vers sept heures du soir. La foule qui avait accompagné les soldats s'était retirée. Le quartier était solitaire, la rue presque déserte. Le général marchait rapidement. S'il s'était retourné, il aurait vu qu'un homme, caché auparavant entre les contreforts du mur de la chapelle, emboîtait le pas derrière lui et le suivait avec toutes sortes de précautions. C'était Morand : il avait tenté vainement de pénétrer jusqu'à son ancien camarade, et découragé, plus hésitant que jamais, il attendait là depuis trois heures une occasion qui venait enfin de se présenter.

Robert se dirigea vers les remparts ; ils étaient démantelés depuis longtemps et la verdure poussait entre les ruines. On domine de là les collines boisées qui s'abaissent vers la grève tout autour de la ville, et le mont Saint-Michel, dressant au milieu de la mer saumâtre ses bizarres étagements de rochers et de flèches gothiques.

Dans les teintes molles du soir, ce beau paysage prenait plus de charme et de grandeur encore ; Robert contemplait la contrée qui s'étendait à ses pieds. Les contours des côtes normandes qui fuyaient vers la Hague attiraient irrésistiblement ses regards. Il s'assit sur un pan de muraille et se mit à rêver.

— Robert ! dit une voix basse, étranglée par l'émotion.

Il se retourna et vit Morand qui se tenait à quelques pas de lui, son bonnet rouge à la main, dans la posture d'un solliciteur.

— Qui es-tu? citoyen, dit Robert, d'un ton bref et sec.

— As-tu donc oublié le séminaire de Cherbourg? Je suis Morand.

Le général s'avança comme pour lui tendre la main ; il se retint.

— Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il ; et il ajouta plus haut :

— Eh bien! Morand, que désires-tu de moi?

Cet accueil acheva de décontenancer Morand.

— Je voulais te voir, balbutia-t-il ; il y a si longtemps que nous nous sommes quittés... Excuse-moi, poursuivit-il, ta fortune éclatante, le hasard qui nous rapproche ainsi, tout cela me trouble à un point que je ne puis dire. Les événements nous ont séparés, Robert ; mais, je te le jure, mes sentiments pour toi sont toujours restés les mêmes.

— Les miens ont changé, dit Robert, Tu t'es fait le serviteur de gens qui m'ont outragé. Lorsque j'étais abandonné de tous, tu ne m'as point secouru. Qu'y a-t-il de commun entre nous deux maintenant?

— Je n'ai plus d'asile, répondit Morand ; je suis proscrit, ma vie est entre tes mains... Écoute, Robert, ajouta-t-il en apercevant sur les traits de son ancien camarade un mouvement d'intérêt, tu serais moins sévère si tu connaissais mieux mon existence. La cause que j'ai servie était mauvaise, je l'ai reconnu ; mais j'étais engagé, compromis, j'ai été victime de ma fidélité...

— Ne perdons pas de temps, interrompit Robert. Tu as été mon ami, tu es malheureux, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Que veux-tu? un sauf-conduit? Tu l'auras demain.

Morand le remerciait avec effusion. Robert coupa court à ses protestations et fit mine de s'éloigner. Morand l'arrêta, puis, avec un embarras très marqué :

— J'ai encore une grâce à te demander, dit-il.

— Hâte-toi donc ; la nuit tombe et je suis attendu.

— Il s'agit d'un de tes prisonniers...

— Ces gens ne sont pas mes prisonniers. Ils appartiennent à la loi. Je n'ai pas à m'occuper de leur sort.

— Il dépend de toi pourtant... Il y a parmi eux un homme qui n'est pas, qui n'a jamais été un ami pour moi, mais envers lequel j'ai contracté jadis de grandes obligations.

— Son nom? dit Robert.

Évidemment il ignorait la présence du comte parmi les prisonniers. Morand hésita.

— Garde ton secret si tu te défies de moi, reprit le général

avec vivacité. Je ne suis ni juge ni bourreau. Finissons-en : qu'entends-tu me demander pour cet homme?

— Robert, dit Morand d'une voix qu'il s'efforça de rendre suppliante, cet homme est presque un vieillard, il est blessé, il a une fille jeune et charmante qui mourra s'il périt ; le hasard seul l'a fait tomber entre les mains de tes soldats ; il est inconnu, personne ne s'apercevrait de sa disparition ; laisse-le partir pour l'exil...

— C'est le comte de Traynières, interrompit le général. Ne le nie pas. J'en suis sûr.

Morand baissa la tête avec un geste de découragement.

— Sois clément ! murmura-t-il.

— La clémence ! C'est une belle parole et que les vaincus prononcent aisément. Sais-tu bien ce que tu me demandes là? Traynières est un ennemi de la République.

— Il promettrait de ne plus prendre les armes.

Robert l'interrompit d'un mouvement impérieux. Il fit quelques pas avec agitation, et revenant à son ancien camarade :

— N'insiste pas ; ce serait inutile. La loi suivra son cours. J'ignorais que Traynières fût ici ; j'oublierai que tu me l'as appris.

Ces paroles semblaient faites pour rompre l'entretien. Robert demeurait pourtant. Il y eut un intervalle de silence après lequel Morand reprit, d'un ton plus assuré, avec un accent presque convaincu :

— Je comprends ta conduite ; tu dois t'expliquer la mienne. Tu me mépriserais si j'avais agi autrement. Je l'ai fait par pure conscience ; je ne dois plus rien à Traynières : mes malheurs ont payé ma dette depuis longtemps. Je sais maintenant où est la vérité, et j'appartiens de cœur à la cause de la nation. Tu connais l'attachement que j'ai toujours eu pour ta personne, et si tu voulais mettre mon zèle à l'épreuve, je serais peut-être à même...

— Si ta conversion est sincère, je t'en félicite, dit froidement le général. Mais si tu m'en crois, tu quitteras ce pays. Ton sauf-conduit sera prêt demain matin. Tu pourras le réclamer à l'officier de service. Adieu.

Il s'éloigna sans se retourner. Il était allé aux remparts pour y chercher un peu de fraîcheur et de calme ; il en revenait avec la fièvre. Cette rencontre avait ravivé toutes les plaies anciennes ; il était impatient de la vie, il ressentait contre lui-même un mécontentement sourd, et son orgueil s'en irritait.

La nuit était close quand il rentra. Il traversa le vaste préau et se dirigea vers le bâtiment principal du couvent. Après avoir franchi un étage, il s'engagea dans la pièce où devait le lendemain siéger la cour martiale ; un rayon de lumière et un bruit de voix qui sortaient d'une porte entr'ouverte au fond de la salle servaient à le diriger. Il s'arrêta devant cette porte et, avant d'entrer, jeta un coup d'œil dans l'appartement.

Autour d'une vieille table sur laquelle on avait posé quelques chandelles fichées dans des bouteilles, une dizaine d'officiers étaient assis. La plupart fumaient. Un bol de punch brûlait devant eux. Ils n'y touchaient pas ; ils écoutaient, avec un air d'émotion profonde, une poésie que débitait l'un d'eux. C'était un tout jeune homme, maigre, nerveux, au teint olivâtre avec des yeux ardents. Sa voix chaude vibrait sous les voûtes sonores des grandes salles. Robert entendit ces vers :

Quoi ! nul ne restera pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
. . . .
Pour consoler leurs fils, leurs veuves et leurs mères,
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance ;
Pour descendre jusqu'aux enfers
Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,
Déjà levé sur ces pervers ;
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !...
...Allons, étouffe tes clameurs,
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs !

Des bravos enthousiastes éclatèrent. Robert poussa la porte, et allant droit au déclamateur :

— Es-tu fou, Saint-Renaud? lui dit-il. Et vous tous, citoyens, avez-vous perdu l'esprit? Que signifient ces transports?

L'agitation se calma subitement ; il se fit un silence complet. Saint-Renaud saisit un journal déposé sur la table et le présentant à Robert :

— Tu ignores donc ce qui se passe à Paris? Eh bien ! lis.

— Je sais tout, dit le général.

— Tu sais que Danton, Camille et Westermann sont morts, reprit le jeune homme, et tu peux garder ton calme? tu t'étonnes de notre indignation?

— Les portes sont ouvertes, répliqua froidement Robert. Je vous ai entendus, d'autres peuvent nous entendre.

— Tu as raison, dit Saint-Renaud avec amertume ; nous avions oublié qui nous sommes.

Un officier se leva pour s'assurer que les pièces voisines étaient désertes ; puis il les ferma soigneusement. Robert s'assit, se versa un verre de punch et le but sans dire un mot. Les officiers se regardaient les uns les autres ; leurs réflexions étaient les mêmes, les mêmes paroles se pressaient sur leurs lèvres.

— Quelle honte ! dit l'un d'eux. En sommes-nous donc venus à ce point d'abaissement que des officiers de la République doivent craindre de parler tout haut de liberté?

— C'est conspirer que de haïr les tyrans ! s'écria Saint-Renaud.

— Quel fut le crime de Camille, sinon d'avoir dit la vérité? ajouta un autre.

Robert se leva avec un geste d'impatience. Son voisin le contint. C'était le plus âgé des assistants ; il se nommait Delort et avait le grade d'adjudant général ; sa modération et sa fermeté lui assuraient le respect de ses compagnons d'armes.

— Réglons avant tout les affaires présentes, dit-il. Es-tu prévenu de ce qui s'est passé durant ton absence?

— Je rentre à l'instant, et je n'ai vu personne.

— La société des Amis de la constitution d'Avranches a envoyé une députation ; elle t'invite à venir lui donner des explications...

— Des explications ! interrompit Robert, sur lequel tous les regards s'étaient fixés.

— Des explications, reprit l'adjudant général, aussi bien sur tes opérations militaires que sur tes projets ultérieurs, mais principalement sur les motifs qui t'ont déterminé à mettre la ville en état de siège sans avoir pris l'avis de la municipalité. On ne doute point, ont ajouté ces patriotes, que tu ne rassures promptement la population inquiète pour sa sécurité et pour son indépendance.

— Qui a reçu ces gens-là?

— Moi.

— Et que leur as-tu répondu?

— Je les ai invités à se retirer, en leur affirmant que si l'ordre était troublé on exécuterait la loi. Ils sont partis en murmurant, et nous attendions tes ordres. Qu'entends-tu faire?

— Laisser brailler cette canaille. Je ne dois aucun compte à leur société.

— Ainsi, tu ne t'y rendras point?

— Il serait plaisant de m'y voir.

— Prends garde. Ils sont affiliés aux jacobins. Ils enverront certainement des rapports à ton sujet. Tu sais que Thibaut de l'Eure vient d'être nommé commissaire aux armées de l'Ouest. Il rôde dans le pays. Tu seras dénoncé...

— Une fois de plus, que m'importe? Et si de pareilles sottises trouvent du crédit...

— Elles en trouvent, et tu en as eu la preuve, interrompit le chef de la 31e brigade.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, fort, à la voix mordante, au sourire sardonique ; il s'appelait Mercier.

— Je te dis comme Delort, prends garde ! ajouta-t-il.

— J'irais m'agenouiller dans cette boue? C'est assez de subir les jacobins de Paris. Non, certes, je n'irai pas, et s'ils m'interpellent encore, je saurai leur répondre. N'est-ce pas votre avis? poursuivit-il en s'adressant à tous les officiers ; pensez-vous qu'un général de la République doive subir les injonctions de la première populace venue?

— Non, dit l'adjudant général, et nous t'approuvons tous.

Il y eut alors un assez long silence. Saint-Renaud se leva, son verre à la main.

— A nos maîtres ! s'écria-t-il avec exaltation. Puisque les proconsuls font de nous des gladiateurs, saluons César avant d'aller mourir !

— Il est ivre, dit Robert.

— Non pas, reprit le jeune homme, et ce que je dis ici, je ne crains pas qu'on l'entende. Le couperet de la guillotine ou bien les balles des chouans, cela ne m'importe guère. Je suis las de trembler à toute heure, de me demander chaque matin à quel nouveau tyran je dois obéir, à quel bourreau je dois chercher des victimes. Je suis las de me battre pour que Carrier ait un sérail et que Robespierre soit dictateur. Puisque c'est un crime de prononcer seulement le nom de la liberté et de croire à la vertu, puisque la République ne règne que sur une terre asservie, puisqu'elle ne veut pour citoyens que des esclaves courbés dans le sang, je la renie ! Oui, je la renie, poursuivit-il. Et que faisons-nous ici? pour qui travaillons-nous? Me répondras-tu encore que je suis ivre, Robert, si je te demande où tu nous mènes et combien de nous devrons subir les caprices d'un Rossignol ou d'un Turreau?

— Eh ! le sais-je moi-même? dit Robert. Tes dégoûts, crois-tu que je ne les partage pas? S'il y a une tête menacée

ici, n'est-ce pas la mienne? J'obéis cependant et je marche; il le faut.

Des murmures bruyants éclatèrent; il y eut un moment de tumulte : tous les officiers parlaient à la fois. Les uns s'étaient levés et s'avançaient vers le général, les autres criaient en frappant la table du poing. A toutes les interpellations, Robert opposait obstinément la même réponse :

— Il le faut.

— Faut-il aussi la dictature et la terreur? disait Saint-Renaud.

— Les commissaires omnipotents, Jourdan révoqué deux fois, Saint-Just dictant des plans de bataille, les soldats ameutés et l'échafaud aux portes du camp! s'écriait un autre.

— Houchard et Westermann immolés!

— Notre légion désorganisée, disséminée, gaspillée par les sicaires de Léchelle et de Ronsin!

— La 31e devenue une colonne infernale!

— Pour moi, dit Delort, je le déclare hautement, je ne veux plus servir ici. C'est une guerre de brigands qu'on nous fait faire. L'armée de l'Ouest a été fatale à tous ceux qui l'ont commandée, Kléber et Marceau sont partis. Je demande à retourner au Rhin.

— Nous aussi, nous aussi! s'écrièrent plusieurs officiers.

Le front en sueur, les regards animés d'un feu sombre, Robert les écoutait; de temps à autre, il remplissait son verre pour le vider d'un trait; il le repoussait sur la table d'un geste saccadé; ses lèvres frémissaient comme s'il allait parler; il se contenait, reprenait son verre et puisait encore dans le liquide brûlant.

— Mais toi, Robert, le rôle que tu remplis ne te révolte donc pas? dit Saint-Renaud en l'apostrophant de nouveau. Tu trouves bon d'obéir aux avocats, d'être espionné à tout moment, d'avoir pour supérieurs les gardes nationaux imbéciles ou ivrognes auxquels le comité confie le sort de nos armées, de te soumettre à ces scélérats que tu méprises ou de risquer ta tête en violant leurs instructions...

— Si je les viole, j'ai tort, repartit Robert.

— Alors, si tu découvrais un seul royaliste dans cette ville, tu exécuterais le décret de brumaire?

— Oui.

— Tu ne songes pas que tu te renies toi-même?

— Je vois clair, reprit le général; je me demande où je suis et quel aveuglement vous frappe. Que viendrait faire ici ma vanité, et depuis quand choisit-on son champ de bataille?

Le péril n'est-il pas partout le même? Que sommes-nous? que sont les hommes et les moyens quand la patrie est en danger et qu'il s'agit d'une pareille cause? Oui ou non, l'étranger est-il à nos portes? Y a-t-il encore des traîtres? A-t-on cessé de conspirer? Les nobles sont-ils soumis et la révolution peut-elle se croire décidément victorieuse? Comprenez donc que notre œuvre est sans exemple : un édifice de quinze siècles s'écroule sur vos têtes, et vous vous étonnez que le fracas vous étourdisse! Qu'il nous écrase, qu'importe? mais qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, ou rien n'est fait, entendez-vous? Au point où nous en sommes, s'arrêter, c'est se déclarer vaincu. Il faut marcher toujours, il le faut, vous dis-je, il le faut! répéta-t-il avec une sorte de fureur.

Quelques-uns des officiers pensaient comme lui ; aucun ne s'étonnait de son exaltation : elle répondait trop bien à leur propre pensée, et ils se laissaient entraîner à sa suite, transportés qu'ils étaient eux-mêmes par les émotions désordonnées au milieu desquelles s'écoulait leur existence.

Saint-Renaud avait été plusieurs fois sur le point d'interrompre le général. Delort l'avait contenu.

— Ne vois-tu pas, lui dit-il, qu'il est dans ses heures de fièvre et qu'il délire? Voilà trois jours qu'il n'a desserré les dents, et lui qui ne boit jamais, il a vidé ce soir tout ce bol de punch.

Le chef de la 31e, Mercier, se tourna vers Robert, et, du ton tranchant et sarcastique qui lui était propre :

— Bref, dit-il, tu condamnes Danton et tu absous ses juges. Je ne te savais pas à ce point dévoué à Robespierre.

— Qui t'a dit que je l'étais?

— Toi-même, puisque tu le défends. Et si tu n'es pas son ami, tu es sa dupe alors ; oui, sa dupe, poursuivit-il avec un éclat de voix mordant qui imposa silence au fougueux jeune homme. Être pur comme Delort ou poète comme Saint-Renaud, je l'admets à la rigueur ; mais déclarer que l'on ne croit à rien, que l'on est un instrument aveugle de la fatalité, approuver les forcenés Couthon, Tallien, Barrère et tous les autres, pour ensuite se laisser, comme un niais, couper le cou par ces gens-là ; montrer des scrupules d'enfant et vivre en cénobite quand les hommes qui te mènent se gorgent sous tes yeux, c'est de la duperie au premier chef. Méprise-les si tu veux ; mais si tu les admires, aie le courage de les imiter ; ne viens pas t'affubler d'oripeaux stoïciens et ne perds pas ton temps à jouer au Scipion devant les faisceaux de Sylla.

— Tu crois que tu railles, Mercier, s'écria Robert. Tu te

trompes et tu ne me connais pas. Je ne suis pas un enfant, sache-le bien. Si j'ai eu des principes, ils sont loin à cette heure. C'est une existence prodigieuse que la nôtre, je m'en rends compte, sois-en sûr. Ce serait folie, pardieu ! de n'en pas jouir, et je vous réponds que je le ferai.

— Silence, dit un officier, quelqu'un vient ici.

— Les patriotes sans doute ! ajouta Mercier ; ils veulent s'assurer que nous ne conspirons pas.

On vit apparaître tout simplement le grenadier Coclès, roide, majestueux, et au demeurant fort embarrassé de sa personne. Il chercha des yeux le général ; il le vit debout, les mains crispées, et en proie à la plus violente agitation.

— Citoyen général ! dit-il d'une voix mal assurée, c'est une lettre...

— Donne !

Robert saisit brusquement le billet que lui présentait le soldat, l'ouvrit et le parcourut d'un regard distrait et irrité, puis il le froissa entre ses doigts, et se retournant vers Coclès :

— Tu peux te retirer, dit-il.

Le soldat obéit, mais à pas lents et comme à regret.

Robert cependant s'était rapproché de la table ; il attira une des lumières, et passant sa main sur son front brûlant comme pour dégager sa pensée, il déplia de nouveau la lettre.

Elle ne contenait que ces mots :

« Vous avez autrefois sauvé ma vie au péril de la vôtre. Refuserez-vous aujourd'hui de m'entendre quand je demande comme une grâce de vous parler un instant?

« Charlotte DE TRAYNIÈRES. »

La main de Robert tremblait ; il y avait un brouillard devant ses yeux ; il demeura plusieurs minutes les regards fixés sur ce billet, puis il releva la tête et sortit sans dire un seul mot.

— Le message est venu à point pour clore le discours, dit Delort. Robert me fait peine à entendre.

— Les nouvelles n'ont point semblé lui plaire, ajouta un officier.

— Pourquoi nous quitter de la sorte? demanda Saint-Renaud.

— Parbleu, répondit Mercier, la question est naïve. Il est allé dormir, et il a bien fait. Du diable s'il était en état de comprendre un mot à ce qu'il lisait.

— Ces accès d'humeur noire deviennent plus fréquents chez

lui, reprit Saint-Renaud ; son état m'inquiète sérieusement, je t'assure.

— C'est un mélancolique et une cervelle faible. Il se peut qu'il soit sincère au fond sans bien le savoir.

— Tant pis, dit Delort.

— Bah ! répliqua le chef de la 31e, pourvu qu'il se batte bien ! Il est trop jeune encore pour mépriser la vie. Il serait de son temps, voilà tout.

En réalité, rien, dans cet incident, n'avait de quoi préoccuper les officiers. Ils étaient fatigués ; ils se retirèrent bientôt et n'y pensèrent plus.

Robert descendit rapidement les degrés, il trouva au bas de l'escalier Coclès, une lanterne à la main. Le soldat paraissait l'attendre.

— Qui t'a remis cette lettre? demanda-t-il.

— Une femme, citoyen général.

— Où est-elle?

— Là-bas, dit Coclès en levant la main.

De l'autre côté du préau, un mince filet de lumière s'échappait entre les volets mal clos d'une des fenêtres du premier étage de la maison de l'aumônier.

— C'est bien, dit Robert, d'une voix sourde. J'y vais.



Coclès était chargé de la haute surveillance des prisonniers. En dépit de ses allures de héros de tragédie, ce patriote était le meilleur enfant du monde. Il voyait, en général, les choses de travers et jugeait selon sa vue ; mais il avait le cœur excellent, et lorsqu'il se trouvait seul, la nature reprenait ses droits. Il semblait que chaque soir le tréteau sur lequel il se guindait durant le jour avec tant d'efforts s'abaissât sous ses pieds, et il redevenait le bon et déraisonnable Alsacien qu'il était en réalité. Sa vie s'écoulait entre ces métamorphoses qu'il subissait à son insu ; il en était arrivé à ne plus distinguer sa personne du rôle qu'il lui faisait jouer.

Il errait dans les grandes cours solitaires, et tandis que sa lanterne se balançait au bout de son bras, son ombre démesurée dessinait sur les murs des silhouettes fantastiques. Il songeait au temps passé, à l'œil qu'il avait perdu, à la cicatrice qui traversait son visage. « L'amour maintenant ne me tentera plus ; je serai tout à la patrie ! » s'était-il écrié lorsque la plaie saignait encore ; et ses camarades d'applaudir, et le chirurgien de le nommer : Coclès. Mais le soir, dans le hangar

effondré qui servait d'ambulance, comme il avait pleuré et comme les chansons de sa jeunesse lui avaient semblé loin !

La porte de la maison du général lui parut mal fermée ; il s'approcha et crut entendre des gémissements tout auprès, dans la rue. Ce ne sont point mes affaires, pensa-t-il ; il voulut s'éloigner. Mais tandis que son esprit lui ordonnait de pousser les verrous, sa main les tira ; la porte s'ouvrit et il se trouva sur le seuil. Il leva sa lanterne et vit une femme appuyée contre le mur, qui grelottait et qui pleurait. Ses bras pendaient le long de son corps, le capuchon de sa mante s'était rabattu sur son cou ; Coclès reconnut la jeune femme qu'il avait remarquée le matin au moment de l'entrée des troupes. Il s'efforça de rendre sa voix dure et lui demanda ce qu'elle faisait en ce lieu.

— Je veux parler au général, répondit-elle d'un air égaré. J'ai une lettre pour lui. Les soldats m'ont repoussée là-bas, à la grand'porte. Je sais qu'il demeure ici. Je l'attendrai jusqu'au matin. Remettez-lui cette lettre, monsieur ; soyez sûr qu'il ne vous blâmera point.

Une audience à pareille heure, c'était le renversement de tous les usages. Coclès tenta de le faire comprendre à la jeune femme, mais elle n'entendait point et répondait toujours :

— Faites cela, monsieur, ce sera une bonne action ; ayez pitié de moi, il ne vous arrivera pas de mal.

Elle murmurait ces mots avec une douceur si attendrissante, il y avait quelque chose de si touchant dans toute sa personne, que l'Alsacien n'y put résister.

— Je vais te mener chez le général, dit-il ; mais tu verras, citoyenne, qu'il ne te recevra point.

Il rentra, suivi de Charlotte qui se glissait derrière lui comme une ombre tremblante, et il l'introduisit dans l'ancienne bibliothèque de l'aumônier. Lors du sac du couvent, la populace y avait marqué son passage. Les livres s'entassaient sur les rayons disloqués, d'autres volumes avaient été balayés pêle-mêle dans un coin. Des tableaux défoncés à coups de pique pendaient le long des lambris, et dans un cadre, au-dessus de sa cheminée, une grande peinture du Christ en croix étalait sur la boiserie découverte ses lambeaux lacérés. Quelques chaises, un lit de camp, une table avec des cartes et des papiers, composaient tout le mobilier du général. Une chandelle fumeuse jetait sa lueur livide et mouvante sur ce logis dévasté. Charlotte se laissa tomber sur une chaise ; elle ne voyait rien ; son cœur, par moments, semblait cesser de battre ; elle était absorbée par une pensée unique : sauver son père.

Robert entra ; son exaltation était tombée, il s'était fait en lui une sorte d'apaisement subit. Il y avait dans ce calme apparent comme un effort de passion trouble et comprimée qui donnait à ses traits une beauté sinistre.

Charlotte se leva d'un mouvement machinal, puis ses genoux fléchirent ; elle se jeta aux pieds du général, et, tendant vers lui ses mains jointes, elle murmura sa prière au milieu des sanglots. Robert s'avança vers elle et la releva.

Pareille à une sensitive sous un souffle d'orage, la jeune fille tremblait. Ses gémissements s'affaiblissaient peu à peu, comme les murmures mourants des feuilles qui vont se flétrir. Robert la considérait, et sous le charme irrésistible de la faiblesse suppliante, ses regards s'adoucirent. Charlotte reprit un peu de courage.

— J'ai osé venir à vous, dit-elle ; je me suis rappelé ce que vous aviez fait pour moi...

Robert changea de visage. Elle sentit qu'elle l'avait blessé sans le vouloir et, terrifiée, se soutenant à peine, ne trouvant plus d'idées ni de paroles, elle se tut.

— C'est un singulier orgueil, dit Robert d'une voix altérée. Je vous reconnais là. Pensez-vous que je veuille jouer ma tête pour un soupir de vous?

— Je ne sais que vous dire, balbutia-t-elle ; je suis seule au monde, et je n'ai point de quoi vous toucher...

— Vous comptez-vous pour rien, reprit-il? Vous pouvez tout obtenir de moi ; il suffit d'un mot, d'un seul, m'entendez-vous?

Elle demeura un instant comme pétrifiée, puis, s'approchant de lui avec un accent de candeur et d'abandon sublime :

— Si vous le voulez, dit-elle, voici ma main.

Robert la saisit avec un ricanement atroce, puis il étendit les bras autour de la taille de la jeune fille. La malheureuse sentit son cœur se glacer sous les regards troubles qui la menaçaient. Elle eut une conscience obscure du danger, elle voulut fuir. Robert l'étreignait ; elle promena autour d'elle un regard éperdu. Au-dessus de sa tête, les lambeaux déchirés du Christ pendaient sur les débris de la croix. La maison était silencieuse, la peur saisit la pauvre créature, ses yeux se fermèrent et elle s'évanouit.

Robert la tenait dans ses bras, légère comme un oiseau blessé, blanche comme une martyre. Ses cheveux se détachaient autour de sa tête qui se penchait vers la terre ; son fichu s'était écarté, et c'était à peine si un souffle inégal soulevait par instant sa gorge délicate. Elle prenait ainsi une

ressemblance étrange avec une image autrefois chérie, que Robert cachait au plus profond de son âme ; cette image se représenta devant lui, environnée du reflet le plus tendre de sa jeunesse. Il lui sembla qu'alors une lame glacée pénétrait dans son cœur ; son sang s'arrêta, il eut peur de lui-même. Mais ce ne fut qu'un éblouissement, la morsure des outrages anciens se réveilla brûlante, le flot tumultueux des passions comprimées se rua de nouveau sur lui, et dans le frissonnement des désirs sauvages, il sentit toutes les frénésies de l'orgueil en révolte soulever irrésistiblement son être.

Il céda. Quand il revint à lui, l'ivresse avait disparu, mais sa tête était vide et il avait le vertige. Il voulut s'enfuir. Le frôlement léger d'une main qui s'appuyait sur son bras l'arrêta. Il se retourna : Charlotte était devant lui.

Les yeux sans larmes, les lèvres muettes et agitées seulement de frémissements convulsifs, immobile et pareille à un marbre de la candeur outragée, elle le regardait. Il y avait dans ce regard une anxiété horrible et impérieuse ; Robert courba la tête.

— Suivez-moi, dit-il. Je tiendrai ma promesse, je vais vous rendre votre père.

Il descendit l'escalier en se soutenant à la rampe, comme un criminel ployant sous le fardeau. Puis il s'avança dans le préau et appela Coclès.

Adossé à un pan de mur, l'Alsacien contemplait les étoiles qui perçaient çà et là le rideau déchiré des nuages.

Il s'avança.

— Tu vas sortir, dit Robert ; tu trouveras dans la rue un individu qui répond au nom de Lecesne ; tu le conduiras dans la chapelle et tu m'amèneras l'homme qu'il te désignera. Tout cela, ajouta-t-il, rapidement et sans bruit.

Coclès n'eut pas de peine à découvrir le soi-disant Lecesne ; il était blotti dans un angle obscur, et, à la première injonction du soldat, il le suivit. Ils se dirigèrent ensemble vers la chapelle ; Coclès fit jouer la serrure rouillée qui grinça, et, poussant le lourd battant de chêne :

— Entre, citoyen, dit-il à son compagnon.

Celui-ci avait relevé le collet de sa carmagnole et rabattu son bonnet rouge sur ses yeux ; il n'était pas aisé de démêler ses traits. La chapelle semblait être d'une profondeur immense ; de vagues lueurs nocturnes pénétraient entre les vitraux brisés et se perdaient sous les voûtes ; en bas, la nef était plongée dans une obscurité profonde : il en sortait des murmures plaintifs et des bruissements indistincts. Coclès et Morand se trou-

vaient devant une grille ; deux soldats la gardaient, à demi assoupis sur leurs armes.

Coclès l'ouvrit ; il se produisit alors parmi les prisonniers toutes sortes de mouvements confus. Dans les traînées de lumière tremblotante que projetait la lanterne on apercevait ces malheureux étendus, les mains liées, écrasés par l'épuisement et la souffrance ; ils se soulevaient à demi, lançaient sur les arrivants un coup d'œil hagard, puis ils se laissaient retomber en gémissant et disparaissaient dans la nuit. Parfois Coclès heurtait du pied un corps endormi ; l'homme se réveillait avec une plainte sourde et s'écartait en jurant.

Ils avançaient avec lenteur. Le soldat regardait de temps à autre son compagnon ; celui-ci faisait un signe négatif, et ils continuaient. Comme ils passaient devant la chaire, Morand désigna un homme accroupi sur les marches :

— C'est lui, dit-il.

Cet homme était blessé au bras ; on ne l'avait point attaché. La tête appuyée sur sa main restée libre, il veillait, enseveli dans ses pensées. Il ne s'aperçut pas que l'on venait à lui.

— Allons, dit Coclès en le frappant légèrement à l'épaule, debout, et suis-nous.

Le prisonnier le regarda avec étonnement, puis, sans dire un mot, il obéit.

Robert l'attendait devant la porte ; ils entrèrent ensemble dans la maison. Coclès les suivit à quelques pas de distance ; il se trouva bientôt dans le couloir qui menait à la porte de la rue. A gauche, il y avait une salle basse ; c'était là que le général et le prisonnier étaient entrés. L'Alsacien s'arrêta sur le seuil.

Les cheveux en désordre et toute secouée par les sanglots, il vit la jeune femme qu'il avait conduite chez le général se jeter dans les bras du prisonnier. Celui-ci la tint étroitement embrassée. Il semblait que l'émotion l'empêchât de parler ; mais se retournant vers Robert avec un geste plein de noblesse, il lui tendit la main. Charlotte se cacha la tête dans le sein de son père en se serrant contre lui. Robert écarta la main que le comte lui offrait :

— Vous ne devez rien qu'à votre fille, dit-il, et je ne puis accepter de vous aucune reconnaissance. Vous êtes libre. Voici vos sauf-conduits. Il est temps de partir.

En disant ces mots, il se dirigea lui-même vers la porte ; il aperçut Coclès.

— Que fais-tu là? s'écria-t-il avec un accent de surprise irritée.

L'Alsacien était en train d'essuyer les larmes qui coulaient

de son œil. Au saisissement qui se peignit sur les traits du prisonnier et de sa fille, il comprit que sa présence les effrayait.

— N'ayez pas peur, balbutia-t-il, je ne dirai rien ; je ne suis pas méchant.

Robert ouvrit la porte avec précaution ; il indiqua d'un geste que l'on pouvait sortir. La jeune femme passa la première ; elle avait ramené son mantelet sur son visage et s'éloigna rapidement.

Morand suivait avec le comte, qui s'appuyait sur son bras.

Lorsque le bruit de leurs pas se fut perdu dans la nuit, Robert referma lentement la porte.

— C'est bien, ce que tu as fait là, dit Coclès.

Robert se retourna avec un sourire amer ; il lui jeta un regard étrange, presque farouche, puis, le laissant tout bouleversé, il franchit lourdement les degrés de l'escalier qui craquaient sous ses pieds.

***

Robert dormit jusqu'au matin, terrassé par un sommeil de plomb. Quand il se réveilla, le soleil pénétrait par les fenêtres sans rideaux et se jouait gaiement sur la poussière des vieux livres. Robert ouvrit les croisées et respira l'air frais du matin ; tout à coup, une pensée importune s'éleva dans son esprit. Il tâcha de la chasser, mais en vain. Peu à peu, une sorte de malaise s'empara de lui, vague d'abord, mais qui paralysait lentement son esprit et ses forces.

Il sortit à cheval pour reconnaître la ville et les environs, puis, les affaires réglées, il se renferma dans son appartement. Pendant des heures entières, il se promena de long en large dans la chambre, s'arrêtant machinalement aux fenêtres, écoutant les bruits de la rue, saisissant un livre qu'il rejetait aussitôt, se courbant sur les cartes pour se relever un instant après et reprendre sa marche distraite et agitée comme celle d'un prisonnier que ses révoltes impuissantes achèvent d'épuiser.

Il était assis sur le bord de son lit, le corps affaissé, les traits abattus. Près de lui, sur une console, on avait servi son repas ; il n'y avait pas touché. Les volets à demi poussés ne laissaient pénétrer qu'une lumière terne et douteuse. Le jour baissait, six heures venaient de sonner.

Il fallait bien qu'enfin l'âme de Robert se mît à nu devant sa conscience. Comme un essaim de fantômes, les souvenirs longtemps écartés s'élevaient autour de lui et les scènes de la nuit repassaient devant ses yeux.

Un rêve d'ivresse qui transporte et épuise, auquel on ne

croit pas, dont on redoute de sortir, voilà sa vie depuis deux années. Une brutalité de soldat en fureur, une lâcheté de proconsul, voilà l'éclat de sa gloire et le noble prix de tant d'efforts !

Il ne trouvait plus de rancunes pour l'excuser ni de sophismes pour l'absoudre. Tout se taisait en lui, excepté le remords. Il n'avait pas la foi, il ne reconnaissait plus de principes ; l'expérience l'avait jeté dans un scepticisme radical ; il croyait avoir décidément bâillonné sa conscience ; tout cela ne lui servait de rien, et il se débattait vainement sous l'étreinte du mal mystérieux qui l'oppressait.

L'accablement vint, la fièvre l'engourdit, ses nerfs se détendirent ; il tomba dans une torpeur mélancolique et son âme s'amollit. Les rêves de sa jeunesse, ses rêves les plus étranges, s'étaient réalisés ; nobles ou viles, toutes ses passions avaient eu de quoi s'assouvir pleinement ; il n'y avait plus en lui que lassitude et dégoût.

Il se dit qu'il était seul au monde et que la vie n'avait plus rien à lui donner. Les illusions s'étaient succédé pour aboutir à ce néant. Il les retrouvait toutes avec leur cortège de larmes, toutes retrouvaient leur sillon dans son cœur.

Et, parmi les images qui flottaient dans sa mémoire fatiguée, il revoyait sans cesse les scènes de la Hague, les traits de Charlotte enfant quand elle priait à l'église ou bien lorsque, aux falaises, évanouie dans ses bras, un voile de mort semblait s'étendre sur son visage. La pitié le saisit, et avec elle un immense mépris de lui-même.

Il se leva, furieux de sa faiblesse, et voulut encore une fois tenter de s'étourdir. En ce moment la porte s'ouvrit ; il tourna la tête.

Une femme était debout sur le seuil ; d'une main, elle s'appuyait au loquet, de l'autre, elle rejeta sur ses épaules le mantelet qui couvrait sa tête. Robert reconnut Mlle de Traynières.

— Que me voulez-vous encore? dit-il d'une voix brève et irritée. Entrez, ajouta-t-il ; puis il saisit la porte qu'il repoussa derrière elle.

Elle s'était avancée de quelques pas et, comme rivée au sol, elle attendait.

— Que me voulez-vous? répéta-t-il.

Je ne sais quoi lui défendait d'user avec elle du tutoiement révolutionnaire.

— Mon père est en sûreté, je l'espère, murmura-t-elle.

— Qui vous amène alors?

Elle releva la tête, et l'éclair de ses yeux fit frissonner Robert.

— Avez-vous oublié déjà? dit-elle ; ne m'attendiez-vous pas?

Elle poursuivit d'une voix glacée, étrange, monotone, qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

— J'avais promis à mon père d'aller le rejoindre ; mais j'ai senti, en le quittant, que ma place n'était plus auprès de lui. Mon devoir est ici. Je suis venue. Vous m'avez prise pour votre femme ; je dois l'être devant Dieu... Et maintenant, ajouta-t-elle après un instant de silence, je remets ma vie entre vos mains ; je n'appartiens plus qu'à vous, et c'est pour toujours.

Elle prononça ces dernières paroles d'une voix plus basse, presque suffoquée. C'était la lourde angoisse de la pudeur blessée, du cœur qui ne peut se résigner encore. Robert la contemplait ; une idée enivrante, inouïe, traversa comme un éclair cette âme si naïve au fond, malgré ses égarements. Il lui prit la main :

— Vous?... balbutia-t-il.

Les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres. Comme sous la morsure froide d'un reptile, Charlotte s'était redressée avec un cri étouffé, et repoussant la main de Robert, elle recula de quelques pas. Elle ne dit rien ; mais il y avait tant d'horreur peinte sur son visage, tant de mépris dans ses yeux, que Robert comprit quelle illusion insensée venait de l'abuser. Rejeté violemment sur lui-même, son orgueil l'emporta :

— Si vous ne m'aimez pas, dit-il, qu'attendez-vous de moi? Qu'y a-t-il de commun entre votre vie et la mienne? Pourquoi m'importuner de vos larmes? Est-ce que je vous ai cherchée? Je vous ai rendu la vie de votre père. Les récriminations seraient folles de votre part. Je ne les supporterais pas.

— Qu'avez-vous donc fait de moi? s'écria Charlotte en cachant sa tête dans ses mains.

Puis, la relevant aussitôt :

— Je vous attribuais une âme haute et grande ; je me suis trompée. Je vous ai livré l'honneur de ma famille, et je croyais vous faire un présent assez riche en vous offrant ma vie.

Elle s'arrêta un instant, et poursuivit avec précipitation :

— Vous n'êtes pas libre peut-être? Je n'y avais pas songé. Si cela est, dites-le-moi. Je saurai trouver un lieu pour me cacher ou mourir.

— Je suis libre, dit Robert ; mais qu'importe? Je sais que

vous me haïssez. Vous ne verriez en moi qu'un tyran dont l'amour avilit et qu'on trompe tôt ou tard.

— Mon Dieu ! dit-elle, quel homme êtes-vous donc? Je ne sais où vous avez vécu ni quelles femmes vous avez pu connaître...

— J'ai connu vos pareilles ; elles m'ont appris comment elles savent mentir. Vous parlez bien, sans doute ; vous êtes sincère peut-être ; vos préjugés d'enfance vous gouvernent encore ; vous changerez avec le temps et vous deviendrez comme les autres. Croyez-vous que pour apaiser les scrupules de votre conscience, je vais enchaîner ma vie à la vôtre? Le devoir seul vous unirait à moi, et ce lien débile se briserait au premier caprice de votre cœur. Vous croyez me faire un grand honneur en m'épousant ; vous vous trompez, les choses ont changé.

— C'est juste, dit-elle ; il y a trois ans seulement, si...

Elle n'acheva pas sa pensée, et reprit avec une résolution douloureuse :

— Tout mon orgueil est mort, ne le raillez pas, ce serait inutile. Je ne prétends vous faire aucun honneur ; je vous demande une grâce. Si vous voulez que je m'abaisse devant vous et m'agenouille à vos pieds, je le ferai sans effort et vous implorerai. Je vous jure que mon âme est sincère, et qu'en me donnant à vous je me donne sans réserve. Laissez-vous toucher. Ne me regardez pas maintenant. J'ai trop pleuré depuis deux jours. Mais songez que je suis jeune ; mon visage naguère avait de la fraîcheur et l'on me disait que je pouvais plaire. On m'a enseigné dès mon enfance les devoirs d'une épouse chrétienne. Je vous obéirai sans murmure, et si jamais je vous donnais un sujet de plainte, vous pourriez être impitoyable et me rejeter loin de vous comme une créature vile... Vous voyez bien que mon cœur n'est pas frivole et que j'ignore comment on peut tromper... Si une de mes paroles vous a blessé, oubliez-la, songez combien j'ai souffert, soyez bon, et, je vous le promets, j'en suis sûre, je vous aimerai.

Elle était à ses pieds, elle levait vers lui ses deux mains suppliantes. Fasciné encore une fois, il l'écoutait tout palpitant. Mais quand elle prononça le dernier mot, un sanglot étouffé couvrit sa voix. La pauvre enfant disait vrai : elle ne pouvait pas mentir. Robert le sentit, et la relevant d'un brusque mouvement :

— Vous ne m'aimerez jamais, s'écria-t-il, vous le savez bien. Vos paroles sont perdues. Je ne vous crois pas. Vous pouvez partir.

Les mains tremblantes, les regards fixes, elle se roidissait pour ne pas défaillir.

— Ainsi, vous me chassez, balbutia-t-elle.

— Demeurer est inutile. Je vous le répète : partez !

Elle ne bougea pas.

— Mais partez donc ! s'écria-t-il exaspéré de cette exaspération.

Elle recula de plusieurs pas, puis elle s'arrêta, et il l'entendit murmurer d'une voix sourde ces mots :

— Non, non, je dois rester.

Alors, perdant toute mesure, son aveugle colère s'excitant d'elle-même, il la toisa d'un regard insolent :

— Eh bien! soit ! dit-il, demeurez s'il vous convient.

Et il se détourna.

Elle sentit comme une secousse violente, et, ramenant hâtivement sa mante sur sa tête, sans ajouter une parole, sans regarder en arrière, elle sortit.

Robert entendit le grincement de la porte qui se fermait sur elle, puis les pas rapides et le frôlement de sa robe dans l'escalier. Ces bruits légers s'éteignirent, et il se trouva seul dans la chambre silencieuse.

Tant que Charlotte avait été devant ses yeux, il n'avait eu qu'une pensée : la voir partir. Elle était là comme un remords vivant, une insulte sanglante à son orgueil. Dans le paroxysme de colère où l'avaient poussé tant de passions opposées qui déchiraient son âme, il s'en prenait de son mal à la pauvre enfant que le hasard jetait sur son chemin. Sa présence était devenue une torture pour lui.

Charlotte partie, le délire tomba tout d'un coup.

Robert éprouva d'abord une sorte de soulagement et respira à pleins poumons. Puis il lui sembla que quelqu'un montait, il courut à la porte ; il n'y avait personne. Il revint dans l'appartement ; il étouffait maintenant ; il ouvrit la fenêtre ; son cœur battait violemment. Il jeta un coup d'œil au dehors : la nuit tombait, la rue était déserte. L'air humide du soir frappait son front en sueur ; tout à coup, il sentit un frisson secret : une forme humaine se détachait dans l'ombre et s'avançait. Il la suivit des yeux avec une anxiété singulière. C'était une femme. Elle marchait d'un pas saccadé, presque automatique, en s'appuyant de temps à autre le long des murailles. Quand elle passa devant la fenêtre, il recula malgré lui ; puis, comme elle allait disparaître au tournant de la rue, il saisit son chapeau et ses armes, jeta un manteau sur ses épaules et s'élança sur l'escalier.

C'était Charlotte, il n'en doutait pas. Il la suivit sans autre pensée que de ne la point perdre de vue. Elle ne se détourna pas une seule fois et ne s'arrêta que devant la demeure de Mme Dillon. Robert se cacha derrière un pan de mur, puis, lorsqu'elle fut entrée, il observa la maison et s'éloigna. Il erra près de deux heures dans ce quartier solitaire ; ses pas le ramenaient toujours devant cette porte. Il se décida enfin à soulever le marteau et frappa un coup sec. Personne ne vint. Il frappa encore ; alors un guichet grillé s'ouvrit et la voix d'une femme âgée demanda avec un accent d'émotion vive :

— Qui est là et que veut-on?

— Je veux savoir si la jeune femme qui est entrée ici il y a deux heures s'y trouve encore.

La question parut embarrasser, car on ne répondit point.

— Je suis le général Robert, et je désire lui parler, ajouta-t-il en voyant l'hésitation de la vieille dame.

A peine eut-il prononcé son nom qu'il entendit tirer les verrous. Il entra dans un couloir obscur.

— Pardonnez-moi, monsieur le général, disait Mme Dillon tout en refermant la porte. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, et par le temps où nous vivons, on n'ouvre point à tout venant surtout à pareille heure... Nous ne sommes que deux femmes dans la maison.

— Mlle de Traynières est ici?

— Oui, monsieur, et bien souffrante, bien faible... Si même, excusez la liberté que je prends, vous aviez à lui dire quelque chose de grave, je craindrais...

— Non, non, je n'ai rien de tel à lui apprendre.

— Venez alors, monsieur. Je vais vous mener près d'elle. Votre visite lui fera du bien. Depuis hier on vous bénit chez nous...

— Conduisez-moi, interrompit Robert ; car je n'y vois point à me diriger.

— Donnez-moi la main, monsieur. Il faut que vous pardonniez : il est défendu d'avoir de la lumière passé le couvre-feu... nous ne gardons là-haut qu'une veilleuse ; c'est à cause de Mlle Charlotte : elle ne peut pas dormir et l'obscurité l'effraye ; encore faut-il prendre soin de clore les volets et de calfeutrer les fenêtres... Là, monsieur, voici les marches ; elles ne sont pas hautes et elles branlent un peu, tenez-vous à la rampe... Pauvre mademoiselle ! je ne sais où elle est allée aujourd'hui, elle m'a fait peur quand elle est rentrée. C'est vraiment trop souffrir à cet âge. Ah ! si vous saviez comme elle aimait son père. Leurs adieux étaient déchirants. Vous avez

fait là une belle action, et qui vous sera comptée, monsieur le général... Nous sommes arrivés.

Elle ouvrit une porte avec précaution ; aucun bruit ne se fit entendre.

— Elle s'est assoupie peut-être, dit Mme Dillon ; marchez avec précaution, monsieur ; elle est si délicate. Je vais la prévenir. Elle sera heureuse de vous voir, je n'en doute pas.

Ils traversèrent la chambre, Mme Dillon souleva la draperie de l'alcôve.

— Elle repose, dit-elle tout bas en se tournant du côté de Robert, tandis qu'elle maintenait de la main les plis de l'épaisse étoffe.

— Ne la réveillez pas, dit-il ; puis il s'approcha doucement.

Les lueurs de la veilleuse se perdaient dans les plis des rideaux aux tons rougeâtres et s'étalaient en teintes blafardes sur les draps blancs. Charlotte était au pied du lit, affaissée sur ses genoux ; le sommeil l'avait surprise au milieu d'une prière. L'un de ses bras pendait vers la terre et l'autre bras s'étendait sur les couvertures, et tout près de la main, il y avait un livre ouvert. Sa tête s'appuyait sur le bord du lit ; la lumière pâle et mouvante passait sur ses traits douloureux et sur ses joues décolorées avec des reflets de mort ; un souffle saccadé qui s'échappait des lèvres entr'ouvertes marquait seul la vie, tandis que sous les longs cils des yeux une grosse larme immobile étincelait par instants.

Robert se pencha vers elle ; ses regards s'arrêtèrent sur le livre ; c'était l'*Imitation*, et voici ce qu'il lut :

« Pourquoi ces paroles, mon fils? Cessez de vous plaindre et considérez ce que j'ai souffert et ce que mes amis ont souffert en mon nom. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. Ne dites pas : « Je ne puis supporter cela » d'un tel homme, ce sont des offenses qu'on n'endure point, car il m'a fait un grand tort et il me reproche des choses auxquelles je n'ai pas songé... »

Robert demeura quelque temps plongé dans une méditation profonde. Mme Dillon n'osait lui adresser la parole. Un léger mouvement de la jeune femme vint l'arracher à ses pensées ; il passa la main sur ses yeux, puis il s'inclina, déposa sur la main de Charlotte un baiser rapide et sortit de l'alcôve.

Mme Dillon le suivit.

— Il est inutile que je reste, dit-il, je ne veux pas troubler le repos de Mlle de Traynières. Dites-lui que demain, à la même heure, je reviendrai, et que je suis prêt à faire ce qu'elle

désire... tout ce qu'elle désire. Vous m'entendez, n'est-ce pas?

— Je répéterai vos paroles mêmes, monsieur, répondit Mme Dillon, et, tandis qu'elle le reconduisait, il ajouta :

— Si l'on vous inquiétait en aucune façon, réclamez-vous de mon nom. Je donnerai des ordres pour qu'à toute heure vous soyez introduite près de moi.

Elle le remercia du mieux qu'elle put.

— Les prières d'une vieille femme sont peu de chose, dit-elle, laissez-moi vous offrir les miennes... Vous ne savez pas tout le bien que vous faites, monsieur. Cette enfant est une sainte, je vous le dis en vérité.

Ils avaient atteint la porte.

— Vous habitez seules? demanda précipitamment Robert.

— Oui, monsieur.

— Il me semble pourtant que Mlle de Traynières était accompagnée d'un nommé...

— Morand, dit la vieille dame ; on l'appelle ici Lecesne.

— C'est cela même.

— Il est parti la nuit dernière avec M. le comte ; il ne doit revenir que dans plusieurs jours.

— C'est bien, repartit Robert.

Et, comme elle tirait les verrous, il ajouta :

— Connaissez-vous ici un prêtre catholique?

Sa voix était naturellement impérieuse ; l'émotion qui l'altérait en ce moment lui donnait quelque chose de rude. La vieille dame hésitait à lui répondre ; il la rassura sur ses intentions ; alors elle lui confessa qu'un ecclésiastique de ses amis se trouvait caché dans le voisinage.

— Mlle de Traynières le connaît-elle? demanda Robert.

— Oui, monsieur, elle a reçu ses consolations.

— Ah ! dit-il avec un léger mouvement d'impatience.

Il le réprima aussitôt et reprit :

— Eh bien ! madame, faites, je vous prie, savoir à ce prêtre qu'il ait à se trouver ici demain à l'heure où j'y viendrai. J'aurai besoin de le rencontrer, et Mlle de Traynières lui dira re que j'attends de lui.

En achevant ces mots, il sortit.

***

Le lendemain, à dix heures du soir, Robert frappait à la porte de Mme Dillon.

— Soyez le bienvenu, monsieur, lui dit-elle. J'ai rapporté

vos paroles à Mlle Charlotte, et je puis dire qu'elles lui ont rendu la vie. Je vais vous conduire auprès d'elle.

— Elle est seule? demanda Robert d'une voix mal assurée.

— Oui, monsieur.

— Et le prêtre?

— Il est prévenu, nous l'attendons.

Ils montèrent comme ils avaient fait la veille et s'arrêtèrent dans la salle du premier étage.

Les fenêtres étaient hermétiquement fermées : un candélabre éclairait la pièce.

— Mlle Charlotte va venir, dit Mme Dillon, puis elle salua silencieusement et se leva.

Un instant après, Charlotte parut.

Robert s'avança vers elle :

— On vous a dit que j'étais résolu à faire ce que vous désirez. Me voici.

Il n'avait pu trouver que ces paroles glaciales.

Ce fut du même ton qu'elle répondit :

— Je vous remercie d'avoir cru à ma sincérité. Je ferai tout ce qui sera en moi pour que vous ne regrettiez pas votre résolution.

— J'ai demandé un prêtre, reprit Robert, et je m'engagerai à faire consacrer notre mariage par la loi aussitôt que je le pourrai sans péril. Si cette promesse ne vous suffit pas, je suis prêt à vous donner publiquement mon nom.

— Je ne vous le demande point, répondit-elle avec noblesse. Je ne connais pas la loi dont vous parlez, et il me suffit que devant Dieu vous me reconnaissiez pour votre femme. Je crois que vous agissez sans détour. Vous êtes le maître, et si votre engagement n'était pas sincère comme le mien, vous ne le prendriez pas.

Robert se sentit touché au fond de l'âme ; ses genoux s'inclinèrent, le mot de pardon vint à ses lèvres ; il n'osa pas le prononcer, Charlotte lui imposait.

— Quelqu'un vient, dit-elle. M. Quertier, sans doute. C'est un vieillard timide. Soyez indulgent pour lui.

Mme Dillon entrait suivie d'un homme de petite taille, un peu courbé par l'âge, et qui semblait tout gêné dans son vêtement laïque. La vue de l'uniforme républicain parut l'impressionner. Robert s'en aperçut.

— Monsieur l'abbé, dit-il en dépouillant naturellement les formes du langage d'alors, tant il se trouvait loin du monde où on le parlait, tous ceux qui portent cet habit ne sont pas des bourreaux ou des dénonciateurs.

— Excusez-moi, monsieur le général, répondit le prêtre ; ces mouvements sont plus forts que ma volonté. J'ai vu de si tristes scènes... ce vieux corps est craintif, il tremble ; faites comme moi, monsieur, n'y prenez pas garde.

— Vous savez sans doute, reprit Robert, pour quel motif nous vous avons prié de venir?

— Je le sais, monsieur, et je n'ai pas hésité à répondre à l'appel de Mlle de Traynières. Sans doute, le consentement de son père est exigé par les lois de l'Église, mais mademoiselle est assurée de l'obtenir. S'il fut jamais excusable de s'écarter des règles établies, n'est-ce pas à l'époque où nous vivons? Qui de nous peut savoir s'il ne paraîtra demain devant son juge? Ma conscience de prêtre est calme de ce côté, et je crois remplir un devoir en bénissant votre union.

Mme Dillon avait encore quelques dispositions à prendre ; elle sortit avec Charlotte. Robert et M. Quertier restèrent seuls. Il y eut un instant de silence, puis le prêtre dit :

— Il est nécessaire, monsieur le général, que vous m'accordiez quelques moments d'entretien.

— Qu'avez-vous à me demander? dit Robert avec un peu de hauteur.

Le prêtre répondit avec dignité :

— Rien comme homme ; quelque chose peut-être comme ministre de Dieu.

— Je sais tout ce que vous pouvez me dire, repartit vivement Robert. Vous êtes le directeur de Mlle de Traynières, je n'ai donc rien à vous apprendre. Ma résolution vous marque assez mes sentiments. Que souhaitez-vous de plus?

— Votre conscience est-elle calme? repartit M. Quertier.

Robert rencontra son regard pur et pénétrant. Il détourna les yeux.

— Que vous importe? dit-il.

— Si vous souffrez, monsieur, je voudrais vous consoler. Je suis un vieillard ; j'ai vu beaucoup d'hommes et je connais les afflictions. Les pires sont les plus secrètes. Il y a des mots qui calment les cœurs. Ne craignez pas de vous confier à moi.

— Les apprêts doivent être terminés, dit Robert. Allons.

— Allons, puisqu'il en est ainsi. Je ne vous ferai plus qu'une question, monsieur, mais elle est nécessaire. Vous êtes chrétien?

— J'ai été élevé au petit séminaire de Cherbourg. J'y suis resté jusqu'à dix-sept ans. Cela vous suffit-il?

— Excusez-moi. Vous êtes habitué à commander aux

hommes... mais ce que je vais faire est grave; je puis être appelé à témoigner de ma foi... il se passe autour de nous des événements effroyables. Le sang de beaucoup de justes a coulé sur les autels...

— J'ai fait mon métier de soldat, répondit fièrement Robert; je n'ai à ce sujet aucun reproche à m'adresser.

Ils attendirent quelque temps en silence. Robert marchait avec agitation. Le prêtre se recueillait. Mme Dillon vint les quérir et les conduisit dans une petite pièce qui lui servait d'oratoire. Là, sur une table couverte de linges blancs, elle avait disposé les livres et les vases sacrés. Charlotte priait au pied de l'autel improvisé. Ses cheveux seuls paraient sa tête; ses yeux se tenaient baissés et son visage avait cette expression mystérieuse qui n'est pas l'apaisement, qui n'est plus la douleur, et que donnent les pensées d'au delà du monde.

Robert était resté debout près de la porte, et, sous l'empire d'émotions toutes nouvelles, il se sentait peu à peu transporté vers ces régions supérieures où s'éteignent les passions vulgaires, où la noblesse native de l'âme se dégage et règne sans entrave.

Le prêtre lui fit signe d'approcher. Charlotte se leva; Robert vint se placer à son côté; il effleurait ses vêtements; il n'osa pas lever les yeux vers elle.

Alors le prêtre, d'une voix lente et qui tremblait un peu:

— Nous accomplissons tous trois un devoir triste et grave. Vous le connaissez l'un et l'autre, et la vie vous a donné des enseignements plus austères que ceux qui pourraient sortir de ma bouche. Je vous rappelle seulement une chose : vous êtes ici comme sur un navire au milieu de la tempête. Si le calme se rétablit et si vous arrivez au port, vous devez avant tout obtenir la sanction parfaite de votre mariage; mais, quoi qu'il advienne, le lien que vous allez contracter ne peut être réduit que par la mort.

« En vous bénissant, j'appellerai sur vous, ma fille, la main de Dieu qui rend aux cœurs affligés la force et l'espérance; Il fait tourner à notre bien les épreuves les plus amères, et sa providence a des desseins cachés; priez-le avec constance, Il ne vous abandonnera point. Et vous, monsieur, n'oubliez pas quel trésor est une épouse vraiment chrétienne. Celle qui s'unit à vous n'a pour elle que sa faiblesse et ses vertus; vous devez être son soutien et sa protection. Beaucoup de choses maintenant ont été bouleversées; mais nous avons en nous-mêmes un lieu où ne peuvent atteindre la démence et la fureur

des hommes. Les âmes sont l'œuvre de Dieu et n'appartiennent qu'à Lui. Descendez en la vôtre, monsieur, vous y trouverez un guide qui ne vous trompera point et une récompense pour tout le bien que vous ferez. Ainsi soit-il. »

Quand il eut achevé, il prit sur la table un petit anneau d'or que Charlotte portait habituellement; il le bénit, puis, après avoir demandé à Robert ses nom et prénoms, il l'invita à donner sa main droite à Charlotte, Robert obéit. Sa main était brûlante, celle de Charlotte ferme et froide.

— Vous, Robert Marnier, dit le prêtre, déclarez, reconnaissez, jurez devant Dieu et en face de la sainte Église, que vous prenez maintenant pour femme et légitime épouse Charlotte-Anne-Marie de Traynières ici présente?

Robert tourna vers elle ses regards troublés; la jeune femme ne tressaillit pas; l'expression de son visage était impénétrable. Il hésita un instant et d'une voix sombre il répondit : Oui.

Le prêtre reprit :

— Et vous, Charlotte-Anne-Marie de Traynières, déclarez, reconnaissez, jurez devant Dieu et en face de la sainte Église que vous prenez maintenant pour votre légitime époux Robert Marnier ici présent?

Charlotte prononça distinctement la parole sacramentelle; elle semblait obéir à une voix intérieure. Il fallut donc alors que Robert passât à son doigt l'anneau consacré. Il y eut peine, tant il tremblait. Tout à coup, une larme lourde et glacée tomba sur sa main. Il eut un moment d'angoisse et fut tout près de s'enfuir; il avait horreur de lui-même. Il retira sa main. Le bras de Charlotte s'abaissa lentement. Cependant la bénédiction s'achevait. La messe commença. Les dernières paroles étaient dites, le prêtre avait déjà dépouillé ses insignes, que tous deux étaient encore à genoux : Charlotte, les mains jointes et les yeux au ciel; Robert, le front courbé, ne priant pas, ne pensant plus.

Ce fut le vieillard qui les tira de cette extase. Il fallait dresser du mariage un acte qui fît foi. Le prêtre l'avait préparé; après que Robert lui eut fourni les indications nécessaires, il lut à haute voix ce qui suit :

« Le vingt-septième jour du mois d'avril 1794, je, soussigné, Martial-Léonce Quertier, prêtre, ancien vicaire dans l'île de la Réunion, ancien professeur de philosophie au collège de Saint-Malo, actuellement proscrit pour refus de serment à la prétendue constitution civile du clergé de France, résidant à

Avranches et forcé d'exercer en secret le ministère sacré, — sur la déclaration qui m'a été faite par Marnier Robert, général des armées de la République française, majeur et orphelin de père et de mère, d'une part, — et demoiselle de Traynières Charlotte-Anne-Marie, fille mineure de Charles-Philippe comte de Traynières, et de Marie-Anne Elliot de Maslaville, décédée, d'autre part, — de leur intention réciproque de s'unir en légitime mariage et du danger qu'il y aurait pour eux à différer cette union, vu l'incertitude des temps d'affliction où nous vivons, dont le terme est aux mains de Dieu, mais qui menacent de se prolonger longtemps encore, — ai reçu leur mutuel consentement de mariage et leur promesse solennelle, dont cet acte fera foi, de faire réhabiliter ledit mariage en face de l'Église aussitôt que les circonstances le permettront, ne doutant point d'ailleurs que cette réhabilitation leur soit assurée, notamment en ce qui concerne le consentement de Charles de Traynières ; — leur ai donné la bénédiction nuptiale avec les cérémonies prescrites par la sainte Église, en présence de dame Françoise-Euphémie Lefèvre, veuve de Pierre Dillon, lieutenant de la maréchaussée à Avranches ; et en vertu... »

Le reste de l'acte portait sur les dispenses relatives à la célébration de la messe en lieu non consacré.

La lecture terminée, M. Quertier ajouta qu'il ne pouvait faire davantage et qu'il donnait en cela une marque toute particulière de dévouement à Charlotte et à son mari, car il n'était pas moins engagé qu'eux-mêmes à la réhabilitation du mariage. Il promit d'écrire au comte de Traynières, puis il invita Robert et Charlotte à signer l'acte qui avait été disposé en double et dont chacun des époux devait garder une copie.

Les dernières paroles du vieillard furent austères et tristes, comme tout l'était en ce lieu. Il bénit les deux jeunes gens, puis il se retira. Robert le suivit et lui prit les mains :

— Vous êtes proscrit, monsieur, dit-il, vous vous exposez, en demeurant ici, à de nombreux dangers ; tout ce qui est possible, vous pouvez l'attendre de moi.

— Ma vie n'a plus de prix, répondit M. Quertier. Ne vous en souciez pas, monsieur. Dieu y pourvoira. Pensez plutôt à vous-même. Vous êtes jeune, et il vous reste beaucoup de bien à faire.

Il le quitta et rejoignit Mme Dillon, qui l'attendait au bas de l'escalier.

Robert entra dans la chambre. Charlotte était restée debout

près de la table où elle venait de signer l'acte qui engageait sa vie. Il s'agenouilla devant elle :

— Me pardonnerez-vous jamais? murmura-t-il.

Le front de Charlotte s'inclina, et, tout bas, elle répondit :

— Je suis à vous, je vous obéirai.

Il se releva brusquement, la considéra un instant, puis s'élança au dehors. Arrivé au milieu de la rue, il s'arrêta comme pour revenir sur ses pas. Les forces lui manquèrent ; il s'assit sur une borne et pleura. Une pluie fine qui tombait le glaça bientôt et le rappela au sentiment de la vie. Il reprit à grands pas le chemin du couvent.

En arrivant, il trouva tout l'état-major sur pied. Il était venu des dépêches, les opérations recommençaient, il fallait agir au plus vite. Le lendemain, au petit jour, Robert sortait de la ville à la tête de la colonne.



Quelques heures après sa délivrance, le comte de Traynières quittait Avranches en compagnie de Morand. Ils s'arrêtèrent dans une ferme aux environs de Granville. Le comte y resta caché, tandis que Morand s'occupait de préparer l'embarquement. Un soir, en revenant à la ferme, le secrétaire fut tout surpris d'y rencontrer son oncle, le tabellion de Mortain. C'était un petit homme de soixante-cinq ans, sec, alerte, aux regards fuyants, qui parlait vite et s'exprimait facilement. On le nommait Constant Millerai. Il prit son neveu à part et lui dit :

— Il ne s'agit pas de jouer la comédie ; entre nous, il faut parler franc. Es-tu sincèrement attaché à M. le comte?

Morand répondit que l'on pouvait tout attendre de son dévouement, et Millerai reprit :

— Je dois te faire connaître ce dont nous sommes convenus et ce que j'attends de toi. Tu comprends bien que si j'ai acclamé la République et accepté les fonctions de procureur syndic de la commune, ce n'est pas pour le plaisir de célébrer ce qu'ils appellent la mort du tyran et par amour d'une révolution qui nous assure peut-être l'égalité dans l'avenir, mais qui nous ruine en attendant. J'avais prévu ce qui arrive. La famille de Traynières a fait vivre la nôtre depuis deux cents ans. Voici le moment de montrer ce que l'on vaut. Dès que les biens du comte ont été frappés de séquestre, je me suis fait délivrer par lui des créances en bonne forme. Puis j'ai crié misère, j'ai dit que les Traynières nous devaient de père

en fils des sommes considérables ; comme je n'aime pas les prêtres et que je vais au club, on m'a cru. J'ai obtenu un décret de confiscation ; la mise aux enchères a eu lieu la semaine passée, et je me suis porté adjudicataire. Me voilà avec d'immenses domaines sur les bras, je n'ai plus un sou, toutes mes économies y ont passé ; mais la fortune des Traynières sera sauvée. Le comte s'est engagé par écrit à rembourser soit à ma personne, soit à mes ayants cause, le prix de la vente. Je suis vieux, la révolution peut se prolonger, tu es mon unique héritier, il faut être prêt à tout événement : tu vas donc me signer une reconnaissance de notre contrat.

Le tabellion avait exposé cette affaire de l'air le plus naturel du monde. Les traits de ce genre étaient fréquents alors, et c'est un fait curieux que l'ancien régime inspira de tels dévouements à ceux-là même qui devaient le détester davantage, puisqu'ils le connaissaient de plus près.

Le comte entra. Morand parvint à cacher son trouble ; le tabellion avait préparé le fidéicommis ; il n'y manquait que la signature de son neveu ; celui-ci la donna, après avoir toutefois pris connaissance du traité.

— Ces actes, dit M. de Traynières, seront déposés entre les mains de ma fille. Je puis périr en exil, je puis être arrêté ; cependant, il est inutile de l'informer de nos conventions, qui ne seraient pour elle qu'un sujet nouveau d'inquiétude. Elle saura que ce pli contient mes dernières volontés, qu'elle doit le garder précieusement et ne l'ouvrir qu'au jour où elle apprendrait ma mort ; elle y trouverait toutes les instructions nécessaires. Vous le lui remettrez à votre retour, Morand, et vous aurez soin de lui répéter ces dernières paroles.

— Je préfère porter moi-même les papiers à Mlle Charlotte, dit Millerai ; Morand peut être retardé, compromis ; je suis sûr d'arriver sans encombre à Avranches, et je m'y rendrai demain dès le matin.

Le comte approuva cet avis et Morand ne put qu'y souscrire.

Il passa la nuit dans la plus grande agitation. Les révélations de Millerai avaient jeté son esprit subtil et confus dans un désordre inexprimable. Il en avait été de même chaque fois qu'il s'était posé le problème de sa vie ; le problème n'était pas clair, et les contradictions s'enchevêtraient davantage à mesure qu'il en voulait presser la solution.

Épave corrompue de l'ancien régime, Morand partageait tous les entraînements des révolutionnaires ; mais le jacobin était doublé en lui d'un bas-Normand avide, astucieux, méfiant

et qui n'avait pas oublié le séminaire. Un peu plus d'effronterie, de rhétorique et de passion, il aurait été un des puissants du jour. Mais il manquait de conviction ; ses vices étaient bornés ; ce n'était au fond qu'un intrigant médiocre et un fanatique incomplet. Il en avait la conscience et ne le supportait pas. Il ne pardonnait à ses anciens maîtres ni la faiblesse qui le retenait dans leurs rangs, ni les dangers auxquels il s'exposait sans cesse pour leur service.

Mêlé à toutes les affaires des royalistes, chargé d'organiser à Paris un bureau de renseignements, il se trouvait, par la nature même de son emploi, en rapport avec les hommes de la Révolution. Il vivait de la sorte entre les deux camps, et son inconsistance de caractère devenait une force pour lui. Il jouait au naturel le double rôle qui lui était imposé ; cependant, s'il trompait les autres, il ne pouvait s'abuser lui-même sur la valeur de son personnage. La diplomatie tortueuse des complots était son élément ; il y excellait. Mais il avait rêvé davantage ; et pour cet esprit, dont la dictature de Robespierre aurait à peine satisfait l'ambition ombrageuse, c'était une humiliation de toutes les heures, un ferment qui aigrissait sans cesse et échauffait sa bile, que de croupir dans les bas-fonds politiques et de gaspiller son génie à manœuvrer dans l'ombre autour de la police. Il se serait vendu volontiers aux jacobins ; mais ils ne paraissaient pas disposés à payer ses services au prix où il les estimait ; ils ne voyaient en lui qu'un espion habile avec lequel on compte, dont on se sert et dont on se méfie ; ce dédain l'exaspérait. Rongé par la fièvre de la vanité blessée, sa convoitise s'envenimant à toutes les épines du chemin, il en voulait aux révolutionnaires de méconnaître sa valeur, aux royalistes de le traiter en agent infime, et trouvait une sorte de satisfaction malsaine à duper les uns et les autres.

Il avait oublié depuis longtemps les folles espérances que lui faisait concevoir autrefois la faveur du comte. Il reprochait à son oncle de l'avoir engagé à la suite de M. de Traynières, à celui-ci de l'avoir compromis pour une cause perdue, et lorsqu'ils lui proposèrent, simplement et comme une conséquence naturelle de son emploi, de jouer son héritage pour sauvegarder les biens de ses maîtres, ils ne pouvaient se douter des rancunes qu'ils soulevaient en lui.

Une déconvenue plus cruelle encore l'attendait à Avranches, lorsqu'il y revint après avoir embarqué le comte pour Jersey. Il avait déjà quelque soupçon de ce qui s'était passé entre Charlotte et le général. Il n'eut point grand'peine à arracher

à la crédule Mme Dillon le secret du mariage. Ainsi toute la fortune des Traynières, qui lui revenait en définitive légalement à cette heure, passerait à ce parvenu ! Ce serait pour Robert qu'il s'imposerait un pareil sacrifice ! La jalousie qu'il ressentait contre son ancien camarade s'irrita jusqu'à la rage ; mais ce fut une rage sourde, patiente et réfléchie.

Une trahison brutale lui répugnait encore. Il voulait réserver l'avenir, sauver les apparences, se préparer un rôle à sa taille et ménager la fortune qui se décidait enfin à lui tendre la main. Pour le moment, son intérêt lui ordonnait de s'abstenir de toute manœuvre apparente contre la famille de Traynières.

Il était clair qu'au moindre soupçon, Millerai pouvait le déshériter, anéantir le contrat et bouleverser d'un trait de plume toutes ses combinaisons. Il résolut d'attendre et de fourbir ses armes. L'expectative convenait à sa nature indécise. Toutefois, il pouvait déjà disposer le terrain et tendre quelques fils. C'est dans ce dessein qu'il intercepta la lettre écrite par M. Quertier au comte de Traynières. Il n'envoya qu'un billet court et embarrassé où Charlotte sollicitait en termes vagues l'approbation de son père.

Les événements d'ailleurs le poussèrent dans une direction différente. Malgré les amitiés qu'il s'était faites au club des patriotes et la confiance que lui témoignait le conventionnel Thibaut de l'Eure, alors en mission près des armées de l'Ouest, il se trouva compromis et fut forcé de quitter Avranches. Il en avertit le comte, ajoutant qu'il avait formé des relations nouvelles qui pourraient devenir très utiles. Il ne mentait qu'à demi. Thibaut lui avait donné une lettre d'introduction auprès de l'un de ses meilleurs amis, le citoyen Fouché, représentant du peuple.

***

La campagne durait depuis un mois. L'activité convenait à Robert ; il s'oubliait au milieu des hautes pensées de la guerre ; il y trouvait un refuge contre les agitations mal comprimées de sa conscience et les anxiétés de son cœur. Il se soutenait par effort d'enthousiasme ; mais quoi qu'il fît, le souvenir de l'infortunée qu'il avait laissée à Avranches, après avoir brisé sa vie, le poursuivait partout et rien ne pouvait le soustraire à l'inquiétude qu'il ressentait du sort de Charlotte.

Il n'ignorait pas que des intrigues se tramaient contre lui. Il savait que Thibaut de l'Eure l'avait dénoncé au comité

pour avoir méconnu les instructions de Turreau et blâmé publiquement le système des colonnes infernales. Il ne s'en préoccupait que médiocrement : il avait envisagé toutes les conséquences de sa conduite et il vivait depuis deux ans sous le coup de menaces pareilles.

Les troupes ayant besoin de repos, il décida de s'arrêter quelques jours dans un camp retranché dont il avait ordonné la construction entre Ernée et Louvigné.

Un matin, vers onze heures, comme il était occupé à écrire sur la table où était servi son repas du matin, Saint-Renaud entra brusquement dans la baraque.

— Voici Thibaut qui arrive, dit-il, Duriez l'accompagne.

— Duriez, cet imbécile ! s'écria Robert qui se leva tout pâle ; puis recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il rassembla les papiers épars devant lui, les déchira et en jeta les morceaux au dehors. Il achevait à peine quand Thibaut entra.

Ce conventionnel, qui n'est guère connu que par sa fin tragique, était un de ces hommes inférieurs que les élections de 1792 avaient envoyés en si grand nombre à l'Assemblée. Ami de Tallien, intime avec Fouché, terroriste par terreur, sans scrupules, guindé sur sa cravate blanche, bridé dans son écharpe, toujours prêt à se retrancher derrière ses sentences, c'était une de ces médiocrités impénétrables qui en imposent au vulgaire comme elles s'en imposent à elles-mêmes.

A ses côtés, se tenait un homme d'une soixantaine d'années, à la démarche commune, aux traits durs, au front bas ; il portait l'uniforme de général. C'était Duriez, ancien garde national de Paris, complice d'Henriot, âme damnée du Comité, septembriseur convaincu que l'on avait nommé général et que Kléber avait fait rappeler naguère après d'impardonnables fautes dans la campagne de la Loire.

Tout l'état-major les suivait. Ni l'un ni l'autre ne se découvrirent. Robert les reçut avec une dignité sous laquelle perçait son mépris ; il se sentait parfaitement maître de lui.

Thibaut déplia un papier qu'il tenait à la main et, d'une voix emphatique, il lut ce qui suit :

— Le Comité de salut public arrête que le commandement des troupes placées sous les ordres du citoyen Robert sera confié désormais au citoyen Duriez, général à l'armée de l'Ouest, auquel il a donné des ordres à cet effet. Les représentants du peuple près l'armée de l'Ouest feront mettre sans délai le citoyen Robert en état d'arrestation et l'enverront à Paris sous bonne et sûre garde.

Les signatures suivaient ; Thibaut n'en omit pas une ; puis se tournant vers Duriez, il ajouta :

— Citoyen général, fais exécuter les ordres du comité.

Duriez s'avança vers Robert et lui demanda son épée ; des gendarmes placés près de la porte reçurent l'ordre de veiller sur sa personne.

— C'est une infamie, s'écria Saint-Renaud en s'approchant de Robert. Tu n'as qu'un mot à dire, ajouta-t-il tout bas ; je soulève le camp et tu t'échappes. On te mène à la mort.

— Merci, dit Robert ; c'est assez de moi seul.

Les officiers cependant ne cachaient pas leur indignation. Thibaut se hâta d'en finir et donna lecture de plusieurs arrêtés dont il était porteur. Le citoyen Delort était appelé, sur sa demande, à remplir les fonctions de son grade à l'armée du Rhin ; Mercier devait rejoindre l'armée d'Italie ; les autres officiers avaient également leur changement, à l'exception de Saint-Renaud, maintenu à l'armée de l'Ouest.

Il allait protester ; Robert le contint par un mot à l'oreille, et s'adressant à Thibaut :

— Puis-je savoir au moins de quoi l'on m'accuse?...

— On te le dira à Paris, répondit le commissaire de la Convention. Tu vas partir dans une demi-heure. Vous pouvez demeurer ensemble jusque-là, ajouta-t-il en répondant aux officiers qui demandaient à faire leurs adieux au général.

Il sortit majestueusement, suivi par Duriez et son cortège.

Lorsque les officiers furent seuls, leurs sentiments éclatèrent avec violence.

— Il est inutile de récriminer, dit Robert. Le temps presse. J'ai des instructions à laisser à Saint-Renaud. Il faut nous dire adieu.

Il s'approcha d'eux et leur serra les mains ; ils ne pouvaient dissimuler leur émotion ni les tristes pressentiments qui les assiégeaient. Ils se retirèrent l'un après l'autre. Il ne resta plus bientôt que Delort, Mercier et Saint-Renaud.

Le vieil adjudant général vint à Robert et l'embrassa.

— Je t'aimais comme un fils, lui dit-il. Tu avais fait avec moi tes premières armes, j'étais fier de tes succès et heureux de t'obéir.

Puis, l'étreignant plus étroitement, il ajouta :

— C'est pour la vie peut-être ; je ne suis plus jeune...

— Et je vais à Paris, dit Robert.

Mercier n'avait plus son sourire sarcastique. En pressant la main de son jeune général, cet homme, si rigide d'habitude, perdit contenance et balbutia ; ses yeux se mouillèrent, il se

détourna brusquement, et entraînant Delort à sa suite, il sortit de la baraque.

Robert demeura seul avec Saint-Renaud ; il l'entraîna à l'écart, de manière à n'être point entendu des gendarmes.

— Saint-Renaud, lui dit-il, j'attends un grand service de ton amitié. On revient rarement du lieu où je vais. Je laisse dans ce pays une femme, une jeune fille... que j'aime... Elle est seule, exposée à des dangers de toute sorte... Autant que tu le pourras, promets-moi de la défendre. Elle se nomme Charlotte de Traynières. Son père est émigré. Elle habitait à Avranches chez une Mme Dillon. Elle doit s'y trouver encore.

Il lui donna ensuite quelques indications, la plupart relatives à Morand, et lui enseigna l'adresse à laquelle il devrait, à tout hasard, lui écrire à Paris.

— Je ferai tout ce que je pourrai, dit Saint-Renaud, mais ce sera peu de chose. Qui sait où ils m'enverront?

— Si peu que ce soit, je t'en aurai une reconnaissance profonde. Tu peux compter sur Coclès ; il m'est très attaché, et Mlle de Traynières le connaît déjà...

Sa voix devint plus hésitante lorsqu'il reprit :

— La mission que je te confie est bien singulière, mon ami ; accomplis-la pourtant aveuglément, si tu as quelque affection pour moi... je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage... cela est vrai, je l'aime passionnément. Mais elle... hélas !... il faudra mettre ici toute ta délicatesse. Comprends-moi bien : tu veilleras sur elle ; mais tu ne lui parleras pas de moi, je l'exige, que pour lui annoncer ma mort.

Les sanglots le suffoquaient. Il s'arrêta.

On vint le prévenir que l'escorte l'attendait. Il embrassa tendrement Saint-Renaud, qui, les larmes aux yeux, lui renouvela ses promesses.

— Tu te défendras au moins, dit-il.

— Il faudrait des juges pour cela, répondit Robert avec amertume. Au surplus, je fais mon devoir et je puis attendre.

Quand il parut sur la porte de la baraque, il avait la tête haute, le front calme, et dans les regards ce feu superbe qui tant de fois avait enflammé ses soldats. Ils se pressaient alentour. Beaucoup de ces braves gens pleuraient ; la plupart murmuraient. Saint-Renaud avait raison : Robert n'aurait eu qu'un signe à faire, et ils le délivraient. Plusieurs des officiers l'en suppliaient en le voyant si résolu, il sentit un instant sa raison se troubler ; mais l'incertitude ne dura pas. Son cheval était prêt, il sauta en selle, et s'adressant aux soldats :

— Je vous donne l'exemple de la soumission à la loi, leur

dit-il. Je suis innocent ; je me dois de paraître devant mes accusateurs. Refuser d'obéir serait excuser les séditieux et absoudre les traîtres. J'espère qu'il me sera fait bonne justice et que nous nous retrouverons. Nous avons partagé les dangers, les fatigues et la gloire ; je ne vous oublierai pas. Vous, mes amis, ne songez qu'à la patrie.

Des cris éclatèrent de toutes parts. Les soldats se pressaient autour de son cheval. Les gendarmes ne pouvaient plus les contenir. Robert les rappela à l'ordre d'un geste de la main, et pour la première fois, il les trouva rebelles. Alors, piquant des deux son cheval qui se cabra, il écarta la foule et partit au galop, escorté par les gendarmes.

Au moment où il franchissait la barrière du camp, il vit un grenadier debout qui lui présentait les armes ; une voix bien connue lui jeta un dernier adieu ; le général se retourna, c'était le bon Coclès. Robert fut écroué à la Conciergerie. Il y arriva assez tard dans la soirée. Les employés du greffe étaient à souper ; ils se bornèrent à écrire son nom sur leurs registres et remirent au lendemain l'interrogatoire d'usage. La journée se passa sans qu'on appelât Robert ; il en fut de même le jour suivant : on l'avait oublié.

Sa présence fut bientôt connue dans la prison ; il y rencontra plusieurs et des plus dignes d'entre ses compagnons d'armes. Ils l'amenèrent à fréquenter ceux des détenus dont l'état d'esprit se rapprochait le plus du sien. C'étaient, pour la plupart, des hommes de l'ancien régime ou des modérés des premiers jours de 89. Robert fut touché de leur accueil et de l'estime qu'il voyait attachée à son nom. Le spectacle qu'il avait sous les yeux fut pour lui d'une instruction profonde. Il s'était absorbé jusque-là dans son rôle de soldat ; il courait à l'ennemi sans regarder à l'arrière. Cependant les amers déboires de sa vie militaire l'avaient averti déjà, et les nouvelles de Paris le jetèrent dans des anxiétés cruelles ; en voyant frapper, sous le prétexte des mêmes crimes, les hommes qu'il traitait en adversaires et ceux qu'il s'était donnés pour modèles, il se demandait si les premiers n'étaient point innocents comme les seconds, et si les vrais coupables n'étaient pas les juges et les accusateurs. Ce qu'il observa dans la prison acheva de l'éclairer. Il n'avait voulu considérer dans la Révolution que les principes ; quant au régime ancien, il le voyait à travers les déclamations de ses maîtres, sous le reflet de ses propres misères. Il découvrit du même coup l'envers des choses contemporaines et les traits véritables de la société passée dont il n'avait connu que les vices.

Mais cette expérience des choses ne faisait qu'accroître son découragement. S'il apprenait à mieux juger la vie, il se jugeait plus sévèrement lui-même et désespérait davantage de l'avenir.

Il y avait là des familles entières, des femmes, des jeunes filles, les vertus les plus exquises, le sang le plus sûr de l'ancienne France. Robert pénétra le secret intime de quelques-unes de ces nobles existences ; il comprit tout ce que cache de grandeur les âmes vraiment simples. Il fut comme transporté dans un monde nouveau ; c'était le monde de Charlotte, et chaque regard qu'il y jetait éclairait davantage ses remords. A mesure qu'il comprenait mieux ce qui le séparait d'elle, le malheureux l'admirait davantage ; la pensée de perdre ce trésor le déchirait, et pourtant le sacrifice lui semblait presque inévitable. C'est qu'il aimait, et que l'amour sincère ne se paye point de conventions. La sécheresse du devoir le révolte. Renoncer à Charlotte ou gagner son cœur, Robert n'admettait point de milieu entre ces deux partis.

L'estime qui l'entourait, les amitiés qu'il s'était acquises soutenaient ses espérances et lui permettaient de vivre. Il se trouvait si différent de lui-même, son repentir était si profond ; il se disait que Charlotte elle-même ne lui opposerait point toujours une âme inaccessible. Il n'en avait pas fini avec les déceptions, et pour flotter plus haut et dans un ciel plus pur, ses illusions nouvelles n'en devaient pas moins s'évanouir au premier rayon de la lumière crue qui les frapperait.

La mort d'ailleurs ne pouvait-elle pas d'un jour à l'autre trancher le nœud? A quoi bon s'inquiéter de l'avenir, quand la vie est incertaine et que chaque jour n'est qu'un répit?

Deux mois passèrent ainsi. On était au plus fort de l'été ; les chaleurs devenaient accablantes ; l'air était rare et fétide ; les énergies s'affaissaient. La nuit, lorsqu'un peu d'air frais, qui venait de la rivière, lui apportait les émanations lointaines de la vie, Robert se ranimait un instant, mais c'était pour retomber aussitôt dans une torpeur plus énervante. Il ne songeait qu'à se préparer à mourir, et il languit de la sorte jusqu'au jour où il entendit le tocsin qui sonnait dans Paris et les canons qui roulaient sur le pavé. Le soir, on apporta dans la prison Robespierre blessé ; le lendemain, le dictateur montait sur l'échafaud. Les élargissements commencèrent ; Robert fut délivré le 25 thermidor.

***

Il sortait d'une atmosphère étouffée, sans autre horizon que les voûtes de pierre ; les privations avaient usé ses forces.

L'air libre le suffoqua, la lumière éblouit ses yeux ; il chancelait comme un convalescent, et il fut obligé de s'appuyer au parapet du quai. Il avait besoin de reprendre l'habitude de la vie : le mouvement de Paris l'étourdissait. Il s'attendait à retrouver la grande ville en deuil, désolée et recueillie. Rien en apparence n'y semblait changé. Les cabarets étaient pleins de buveurs qui riaient en causant, et, sur les murs, les affiches des théâtres se déployaient à côté des proclamations du gouvernement.

Les fiacres couraient sur le pavé bruyant ; les marchands ambulants poussaient leurs mélopées stridentes ; les oiseaux exposés devant les boutiques piaillaient dans leur cage ; les échoppes des libraires présentaient au soleil les bouquins poussiéreux ; des femmes traversaient la rue, relevant sur leur fine chaussure leur robe d'étoffe légère, étalant sous le ciel d'été leur gorge à peine voilée ; des muscadins parés de costumes bizarres les croisaient en riant, et sur l'eau verte de la rivière les trains de bois glissaient silencieusement entre les arches noircies des ponts. Il semblait qu'au sortir de cet épouvantable cauchemar de la Terreur, Paris se réveillait plus fou, plus turbulent, plus engoué de plaisir, plus étourdi que jamais. La vie reprenait partout son cours indifférent, comme l'herbe perce les terres effritées d'un bastion démantelé.

La première pensée de Robert fut de se rendre à l'adresse qu'il avait indiquée à Saint-Renaud ; c'était celle de son hôte au temps où il habitait Paris. Il suivit le quai, puis, arrivé à la hauteur de l'église de Saint-Germain-des-Prés, il gagna les rues tortueuses qui entourent l'abbaye. Là, au fond d'un passage entre deux jardins, l'enseigne du serrurier Dieusy se balançait sur la façade décrépite d'une vieille maison à tourelle. Le serrurier travaillait ; il reconnut Robert, et, sans prendre le temps de s'informer de lui, il appela sa femme et ses enfants.

— Que c'est bien, dit la femme, de vous être souvenu de nous !

— C'est vous, mes amis, que je dois remercier, repartit Robert. Je suis libre à la vérité, mais vous me voyez aussi misérable qu'il y a trois ans, quand j'habitais là-haut.

— Votre chambre est toujours là, dit le serrurier.

Les enfants étaient survenus : il y en avait deux, un garçon de onze ans, une fille de treize. Ils regardaient Robert avec une curiostié mêlée d'embarras.

— Je vous faisais jouer autrefois, dit-il. Vous voilà bien grandis. Vous ne me reconnaissez plus.

— Ah ! si fait, monsieur le général, répondit le garçon. Nous parlions bien souvent de vous. On lisait votre nom dans les bulletins.

— Et puis, ajouta la fillette, il nous est venu des lettres et des visites pour vous.

— Des lettres, s'écria Robert, ah ! donnez vite ; vous ne savez pas à quel point cela m'intéresse...

— Peut-être, dit en riant l'ouvrier.

Cependant la femme les avait été quérir dans le bahut où elles étaient soigneusement déposées. Il y en avait cinq. Trois étaient de la main de Saint-Renaud, les deux autres d'une écriture de femme. Robert en ouvrit une, la parcourut rapidement... et se retournant vers Dieusy :

— Cette petite parlait tout à l'heure de visites ; qui vous a remis cette lettre?

— Une jeune dame.

— Elle était seule?

— Non. Elle avait avec elle une vieille qui, entre nous, m'avait tout l'air d'une ci-devant.

— Sont-elles revenues?

— Deux fois.

— Que vous ont-elles demandé?

— C'est la jeune seulement qui nous a parlé. La première fois, il y a de cela cinq semaines, elle s'est présentée de la part du citoyen Saint-Renaud, un de vos aides de camp... Elle a laissé une lettre. Elle est revenue encore, il y a une quinzaine de jours ; mais je n'étais pas ici ; c'est Jeanne qui l'a reçue.

Robert interrogea la fillette ; elle répondit :

— Cette dame a demandé si nous avions de vos nouvelles ; je lui ai dit que non ; alors elle est partie en annonçant qu'elle reviendrait.

— C'est tout?

— Non pas précisément, monsieur le général, reprit la petite. Cette dame était si pâle et semblait si fatiguée que je l'ai priée de s'asseoir un instant... Alors elle m'a fait des questions sur nous, sur ce que nous faisions, comment nous vous connaissions... Je lui ai raconté des choses d'autrefois, du temps que vous étiez ici. Je croyais que cela l'intéressait, ajouta la fillette en rougissant.

— Que lui disais-tu? interrompit Robert avec une vivacité qu'il réprima aussitôt, en s'apercevant qu'il troublait la petite.

— Je ne sais pas, monsieur, reprit-elle. Je lui racontais que vous nous faisiez jouer, comme vous étiez malheureux et

pauvre, comme vous travailliez... Elle m'a écoutée sans rien répondre. Alors la vieille, qui était sortie pour faire une commission, est revenue ; elle m'a fait taire avec un air dédaigneux, en disant à la jeune dame qu'il fallait partir. Cette dame m'a remerciée bien doucement et elle s'est en allée.

— Vous ne nous quitterez pas ainsi, dit le serrurier. Puisque vous n'avez pas de logis, il faut reprendre votre chambre. Ce ne sera pas brillant pour un général. Mais au moins vous serez en sécurité.

Ils se retirèrent pour vaquer à son installation. Robert se hâta de lire ses lettres. Il commença par celle de Charlotte. La première, du commencement de juin, était écrite à Avranches et ainsi conçue :

« J'ai appris votre arrestation par votre ami M. Saint-Renaud qui s'est mis avec obligeance à notre service. Il m'a procuré un passeport pour ma gouvernante, qui est venue me rejoindre. Il m'a recommandé de me défier de M..., je serai sur mes gardes. Du reste, cet homme est parti d'Avranches peu de temps après vous, et je n'ai aucune nouvelle de lui. Je prie Dieu qu'il écarte de vous le danger qui vous menace. Quoi qu'il puisse arriver, soyez assurée que je n'oublierai jamais mes devoirs envers vous.

« CHARLOTTE. »

L'autre lettre était datée de Paris le 24 juin :

« Nous avons été forcées de quitter Avranches. On commençait à nous menacer et l'on inquiétait notre hôtesse. M. Saint-Renaud, que j'ai revu, m'a conseillé de partir. J'ai appris que vous aviez été épargné jusqu'ici, et j'en remercie Dieu. Je sais que vous êtes innocent des choses qu'on vous reproche, et j'espère que justice vous sera rendue. Je me suis décidée à venir à Paris, puisque vous y êtes, et qu'aucun lieu du monde ne m'offre maintenant une sécurité plus grande. Grâce à votre ami, nous avons pu sans danger gagner Paris. Je suis ici avec ma gouvernante, Mlle Perraut, et j'ai pris le nom d'Elliot, qui était celui de ma mère. Nous demeurons sur le quai de la Liberté, au numéro 7, chez M. Lenoir, commis au ministère des Relations extérieures, ami dévoué de ma famille, sur lequel nous pouvons compter. J'attendrai, dans les sentiments que vous connaissez et dont je ne m'écarterai point, le sort que la Providence nous réservera.

« CHARLOTTE. »

Les lettres de Saint-Renaud ne faisaient que confirmer les précédentes. Toutes courtes qu'elles fussent, l'inquiétude que lui donnait la situation de son ami, l'admiration et la sympathie que lui inspiraient Charlotte y paraissaient partout. Il annonçait, dans la dernière, qu'il retournait à l'armée du Rhin et que Morand avait disparu. La nouvelle que Charlotte était si près de lui avait jeté Robert dans un trouble profond, et la cordiale réception de ses hôtes ne parvint point à l'en distraire. Il était épuisé, du reste, et ne pouvait songer pour ce jour-là à aucune démarche ; il se retira dans sa chambre.

— Connais-tu le quai de la Liberté? demanda-t-il au garçon qui l'avait accompagné.

Le garçon réfléchit un instant et répondit sans broncher :

— Le quai de la Liberté, ci-devant de Béthune, c'est dans l'ex-île Saint-Louis.

Ce fut d'une main mal assurée que Robert frappa à la porte du citoyen Lenoir. Une servante âgée lui ouvrit : il demanda Mlle Elliot et se nomma. Un instant après, il fut introduit dans un salon assez vaste et meublé très simplement. Charlotte était debout, la main appuyée sur une table ; près d'elle se tenait une femme d'une cinquantaine d'années, un peu grasse et mise avec une certaine recherche dans le goût du moment.

— Laisse-nous, ma bonne Perraut, dit Charlotte lorsque Robert entra.

La gouvernante obéit à regret et sortit lentement en jetant au général un regard effaré.

Robert restait auprès de la porte et n'osait point s'approcher.

— Je suis heureuse de vous savoir délivré, dit Charlotte d'une voix lente, contrainte, et sans lever les yeux.

Depuis quand êtes-vous libre? ajouta-t-elle après une pause d'un instant.

— Depuis hier soir. J'ai trouvé vos lettres et je suis venu.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi.

Il y eut un nouveau silence.

— Et vous, reprit Robert, comment avez-vous pu échapper à tant de périls?

— Dieu m'a protégée.

— Venir seule à Paris, c'était braver la mort.

— Je vous savais captif, je ne pouvais faire que cela pour vous ; je l'ai fait.

— Quoi ! s'écria-t-il, ce serait une telle pensée?...

— N'était-ce pas mon devoir? dit-elle en levant sur lui ses grands yeux fixes et sans éclat.

Il s'était avancé de quelques pas vers elle. Ce regard l'arrêta. Il reprit avec effort :

— Je ne puis en ce moment vous servir en aucune façon. Ma présence vous trouble et vous blesse, je le sais.

Pardonnez-moi, je ne vous importunerai pas longtemps.

Sur ces mots, il se retira. En proie aux réflexions les plus pénibles, il descendit les quais. La curiosité le conduisit au Palais-Royal. Il n'avait pas fait un tour dans le jardin qu'il était reconnu et entouré. Il retrouvait là d'anciens détenus, élargis comme lui, qui l'eurent bientôt mis au courant de la situation politique. L'un d'eux lui dit même que le ministre de la Guerre le recherchait déjà et qu'il le recevrait immédiatement.

Le lendemain matin, Robert se rendit au ministère. L'accueil qu'on lui fit ne laissa pas de le surprendre. On le traita en homme de qui on a besoin et envers qui on a des torts à réparer. Il sortit avec un commandement dans l'armée des Alpes et l'ordre d'aller rejoindre son corps.

L'heure du sacrifice lui semblait venue ; il était décidé à renoncer à Charlotte : tout rapprochement lui paraissait décidément impossible. La fortune même lui forçait la main. Il entrevit de grandes choses à accomplir ; l'ancien enthousiasme n'était pas mort en lui ; la guerre pouvait seule étourdir ses regrets. Il ressentit une sorte de soulagement. Mais en présence de Charlotte, toutes ses résolutions chancelèrent. Il n'avait point encore éprouvé à ce point la force de son amour pour elle.

— Je vous ai promis hier de ne point vous importuner longtemps, dit-il. Je partirai demain. Peut-être ne vous réverrai-je plus. J'ai beaucoup réfléchi, poursuivit-il après une pause d'un instant. Je ne vous connaissais pas, j'ignorais en vérité tout le mal que je vous ai fait. Je ne vous demande point de me pardonner ; ce serait impossible. Laissez-moi donc courir les hasards de ma vie, et tâchez de m'oublier. Reprenez votre liberté, je vous en supplie. Vous n'êtes pas coupable, pourquoi seriez-vous punie? J'étais fou quand j'ai pensé que je pourrais unir votre vie à la mienne. Vous êtes jeune, vous êtes belle, on vous aimera, vous pourrez être encore heureuse. Je suis seul à connaître ce qui s'est passé entre nous, et jamais, je vous le jure, ce secret ne sortira de mes lèvres.

— Si vous pouvez oublier, dit Charlotte, moi je n'oublierai pas. Je ne saurais me tromper moi-même. Nous sommes liés pour la vie. C'est moi qui l'ai voulu.

— Mais la douleur vous égarait ; j'ai abusé du trouble de

votre conscience. Je suis le seul coupable, vous dis-je. Et tenez, ajouta-t-il en la regardant en face, si je mourais là-bas, c'est possible, n'est-ce pas? si, malgré vous, ainsi vous redeveniez libre...

Il s'arrêta ; sa voix était haletante. Charlotte baissa les yeux et il s'aperçut qu'elle tremblait.

— Vous voyez bien, continua-t-il, que je lis au fond de votre âme. Vous vous immolez à un devoir que vous détestez. Je ne suis pas assez lâche pour permettre un pareil sacrifice, et s'il faut que je meure pour briser la chaîne qui vous lie à moi, je mourrai.

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle avec un accent d'angoisse qui fit frémir Robert. Ce que vous dites est horrible, je ne veux pas l'entendre.

— Si cela est vrai pourtant?

— Et qui vous dit que ce soit la vérité? Est-ce à vous que nos engagements pèsent? Mes sentiments, à moi, n'ont pas changé. Je ne vous fatiguerai pas de mes plaintes, et quant à souhaiter les choses dont vous parlez, c'est une pensée qui n'est pas entrée, qui ne saurait entrer un instant dans mon esprit.

Il la regarda et vit qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle était résignée, rien de plus. A force d'amour, peut-être obtiendrait-il sa pitié. Il n'en voulait à aucun prix. Il se leva, cherchant à surmonter l'agitation qui le gagnait. Les sentiments profonds donnent rarement de l'adresse.

— Si j'avais eu jadis le même rang qu'aujourd'hui, dit-il, une femme comme vous aurait-elle pu jamais aimer un homme tel que moi?

Un éclair de rougeur passa sur les joues pâles de Charlotte.

— Que me demandez-vous là? dit-elle. Je ne sais ; que vous importe?

Robert ne put contenir davantage le secret qui l'oppressait. Il avoua son amour et découvrit tout son repentir. Mais l'ardente conviction qui était dans son cœur ne passa point dans son langage. Sa gorge se serrait, chaque phrase lui coûtait un nouvel effort. Il parlait comme un coupable devant son juge, et il se sentait condamné. Lorsqu'il se tut, Charlotte lui dit simplement :

— Ne suis-je pas votre femme? Je prendrai votre nom le jour où vous le voudrez. Que désirez-vous de plus?

— Vous le demandez, et je viens de vous dire que je vous aime? C'est votre cœur, Charlotte...

— Mon cœur ! dit-elle en se levant toute tremblante. Vous ne m'aviez laissé que cela. Je l'ai tué, reprit-elle avec une énergie étrange.

Elle se détourna brusquement, et Robert entendit un sanglot étouffé.

Il s'enfuit plein de désespoir. Le lendemain, Charlotte reçut la lettre suivante :

« Je n'ai pas voulu vous affliger une fois de plus. Je quitte Paris ce soir. Une dernière entrevue eût été pour moi l'occasion de regrets plus vifs, pour vous un nouveau sujet de fatigue. Aurais-je même gardé cette mesure où je voudrais me renfermer toujours à votre égard? Je n'en puis répondre. Auprès de vous, je ne me connais plus. Vous auriez tort d'être irritée contre moi, je vous assure. Ma folie ne mérite pas même le dédain. Oubliez-la, tâchez de m'oublier moi-même. Cette expérience a dû vous instruire. Nos caractères ne se pénètrent pas. Si peu que je vaille, vous ne me connaissez point. Je vous admire et je vous vénère, pourtant toutes mes paroles vous blessent. Je sais quelle félicité ce serait que d'être aimé de vous, et je n'y puis aspirer sans folie. Ainsi, nous souffrons tous les deux, et aucun de nous ne saurait adoucir les peines de l'autre. C'est un état où nous ne saurions demeurer. Vous y réfléchirez. Vous connaissez mon dessein, vous savez que je suis résolu au dernier sacrifice. Attendons encore, le temps nous éclairera peut-être. Il y a quelque chose de plus fort que nous, la vie. Qui sait si la main fatale qui m'a poussé sur votre chemin ne saura pas m'en écarter?

« ROBERT. »

***

L'état d'esprit où se trouvait Charlotte ne saurait être aisément décrit. Elle obéissait, en agissant, à une sorte d'impulsion intérieure qu'elle ne cherchait pas à analyser. Elle avait trop de peine à subir la vie pour avoir du goût à y réfléchir. Sa fierté timide répugnait aux confidences. Sa gouvernante lui montrait un dévouement absolu ; mais cette excellente fille ne pouvait donner plus qu'elle ne possédait ; il y avait une partie retirée du cœur de Charlotte où ses regards furtifs et légers ne pénétrèrent jamais. Charlotte le savait, et elle se serait reproché d'attrister par des plaintes inutiles l'amie qui se consacrait à elle. Lorsque les inquiétudes la pressaient par trop ou qu'un accident nouveau survenait dans sa vie, elle avait recours à son journal. Il n'avait rien de régulier. Char-

lotte ne cherchait point à y fixer son image pour s'admirer en détail ; elle ne voulait que se tenir en règle avec sa conscience.

Le jour du départ de Robert, elle écrivit :

« Il est reparti pour la guerre. Le reverrai-je? S'il mourait? Cette pensée me fait horreur. Quelle misérable créature je suis! Il y a du malheur partout autour de moi. Je ne puis rien espérer, rien désirer, rien faire. Attendre ; quoi? Ah! comme mon esprit est troublé et comme mon cœur est lourd! La vie est une horrible chose ; je ne savais pas à quel prix je payais la liberté de mon père. Les livres ont raison : il faut se tuer à soi-même. Ceux qui écrivaient ces choses ont-ils vraiment souffert? Ont-ils désespéré jamais et vu se détacher autour d'eux tous les attraits de la vie? Dieu est bon ; je crois en lui ; mais la vie est longue ; pourquoi la mienne est-elle si rude? Je me révolte maintenant ; mais qui suis-je dans le monde pour que Dieu abaisse ses yeux sur moi? Combien de misères pires que la mienne! On me disait autrefois, à l'église, que nous étions nés pour souffrir. Ceux qui parlaient ainsi semblaient heureux, Je l'étais moi-même, j'écoutais sans comprendre et je m'endormais dans mon repos. Ce qu'ils disaient était donc vrai! »

Quelques jours après, revenant sur un sujet qui la préoccupait souvent :

« Où est mon père? Je n'ai de lui que des nouvelles indirectes. Je sais qu'il est en sûreté ; c'est beaucoup ; mais que pense-t-il de moi? M'a-t-il approuvée? Son orgueil peut-être s'est révolté! J'ignore jusqu'au lieu où il demeure maintenant. Morand n'a point reparu. La lettre de M. Quertier est-elle parvenue? Si mon père ne l'a pas reçue, il faudra donc renouveler cet effrayant aveu. Qu'aura-t-il alors jugé de ma conduite? S'il a reçu cette lettre, comment n'a-t-il point essayé d'y répondre? Pourquoi m'abandonner ainsi? Sans doute, il ne pouvait pas m'écrire ; mais les occasions deviennent chaque jour plus faciles et plus nombreuses, et plus j'y pense, plus mon inquiétude augmente. »

Quelquefois, à de rares intervalles, elle se livrait un peu davantage et entr'ouvrait un instant son cœur.

« Quand je me suis réveillée ce matin, j'éprouvais un grand repos. Les oiseaux chantaient dans les arbres du quai et le soleil entrait joyeusement dans l'alcôve. Je me suis crue à

Traynières... Tout à coup je me suis souvenue, et j'ai vu clair dans ma vie. J'ai voulu me lever, fuir ; à quoi bon? Je suis restée, j'ai pleuré longtemps et je me suis mise à rêver. Les pensées qui me venaient me faisaient mal ; mais je ne pouvais les écarter. Je me rappelais ma jeunesse et mes projets lointains ; comme je me sentais troublée quand on me parlait de mariage ; de quelles vertus, de quel éclat Perraut entourait celui qui devait me donner son nom ! Je l'écoutais en souriant, mon esprit s'en allait ailleurs, et je ne demandais point tant de choses. J'avais aussi mon image chérie que je contemplais en secret. Je ne voyais pas distinctement les traits, mais je sentais tout au fond de mon cœur une émotion ravissante, une sorte d'admiration avec une crainte si douce, une confiance si reposée ; puis il y avait des aventures, je courais des dangers et il me sauvait ; je pleurais, il essuyait mes larmes ; sa gloire devenait la mienne ; j'entrais dans sa vie, et parfois nous nous retirions à Maslaville, au milieu des grands bois, à l'entrée de l'hiver ; le vent sifflait dans les corridors, et tout à côté de nous, auprès du feu... Si j'ai des enfants un jour, quel nom porteront-ils? Je les aimerais, et pourtant je préfère rester seule... J'ai tout revu, la journée des falaises, ce garçon en haillons qui m'emportait. Voilà donc pour qui j'étais née ! »

Charlotte avait loué un petit logement où elle habitait avec sa gouvernante. A tous les maux, Mlle Perraut n'avait jamais connu qu'un remède, la distraction : elle s'absorbait dans le détail de la vie et se faisait un bouquet de toutes les fleurettes du chemin. Elle retrouva quelques-unes des anciennes connaissances de la famille de Traynières, rentrées en France sous des noms supposés, et force fut bien à Charlotte de les fréquenter un peu. Elle se reprochait de se soustraire ainsi à sa douleur ; mais Mlle Perraut la pressait, elle ne pouvait lui refuser la seule grâce qu'elle lui demandât, et elle se laissa conduire.

Elle se trouva introduite ainsi, au moins par la porte la plus discrète et par le coin le plus retiré, dans ce monde du Directoire qui étourdit de son ivresse frivole l'agonie du dix-huitième siècle. Obligée de dissimuler ses sentiments secrets, elle éprouva, sans bien s'en rendre compte, une sorte d'apaisement. Les influences de l'entourage commencèrent d'agir. Elle vit s'opérer entre les hommes du passé et la société nouvelle un rapprochement qui la surprit d'abord et la rassura dans la suite sur un des points qui l'agitaient le plus. Elle entendait souvent parler de Robert. Son nom était marqué

pour ainsi dire à chacune des étapes de la merveilleuse campagne que Bonaparte poursuivait alors en Italie. Charlotte jugeait que si l'on découvrait un jour son mariage, la plupart de ses amis ne s'en étonneraient point. Le nom qu'elle porterait ne la ferait pas rougir. Sa vie était brisée sans doute, mais non point avilie : c'était beaucoup pour elle et la seule compensation qu'elle pût vraiment souhaiter.

Une rencontre inattendue qu'elle fit alors devait susciter en elle des idées assez différentes et la jeter dans de nouvelles inquiétudes. Ce fut un événement dans sa vie.

« Ce matin, quelqu'un m'a demandée. J'ai été bien surprise en reconnaissant mon cousin de Septmesnil. C'est un homme maintenant. Il arrivait de l'armée du roi ; il a fait toute la guerre avec nos amis et m'a donné enfin des nouvelles sûres de mon père ; il ne l'a pas vu depuis longtemps, mais il sait qu'il est en bonne santé. Il m'a raconté toutes leurs misères et toutes leurs campagnes. Quel dévouement dans la noblesse ! Armand rend justice aux hommes de l'autre parti ; il dit que beaucoup d'entre eux sont de vrais héros ; mais quelle différence de ton et de manières ! C'est tout au monde, je ne l'avais jamais si bien senti qu'en ce moment-là. Il est venu à Paris uniquement pour respirer l'air de la France ; il repart dans trois jours ; et il expose sa vie pour cela. Voilà comme ils sont tous... il veut absolument me conduire ce soir au cercle de Mme Mortimer. Je lui ai répondu que je ne lui ferai guère honneur, car ma parure est bien modeste et je me trouve bien éclipsée dans cette société nouvelle. »

Le lendemain, elle ajoutait :

« Armand nous a ramenés hier soir. La nuit était belle et douce. Il m'a offert son bras. Perraut nous suivait en trottinant sur les pavés et caquetant à perdre haleine ; je ne l'avais pas vue aussi gaie depuis longtemps. Je n'ai pu dormir de toute la nuit ; j'étais triste, agitée ; c'est que j'avais tout oublié durant ce jour. Il y a des rapprochements bien pénibles. Sans doute ces vapeurs me troublaient encore ce matin ; j'ai dû paraître maussade à Armand lorsqu'il est venu. Je l'ai trouvé lui-même un peu différent. Il prenait trop avec moi le ton des hommes du jour. Il m'a semblé aujourd'hui comme les autres ; il était moqueur, frivole, et je me sentais un peu gênée. »

Elle reprenait le jour suivant :

« Armand est venu me dire adieu, et il était tout ému en me quittant. Je sens moi-même une sorte de vide. C'est qu'il est le seul ami que j'aie rencontré depuis plusieurs années. Et cependant, même au dernier moment, j'ai trouvé en lui je ne sais quoi qui m'embarrassait ; il ne me disait point ce que j'aurais voulu entendre, surtout à propos de mon père. Enfin quelque chose de singulier dans son air et dans les sentiments qu'il me montrait m'a gâté sa présence... C'est moi qui suis subtile et soupçonneuse, c'est mon esprit chagrin qui a perdu l'habitude du repos. Armand emporte une lettre pour mon père. Je n'ai pas osé tout lui expliquer ; il y a trop de hasards et ce sont des secrets trop graves. J'espère toujours d'ailleurs qu'il a reçu la lettre de M. Quertier, et je me borne à le prier d'y répondre. Il faut absolument qu'il le fasse. Il ne peut refuser son consentement. S'il le refusait pourtant !... »

La réponse du comte arriva deux mois après. Elle était conçue en ces termes :

7 novembre 1797.

« J'ai reçu le billet que vous m'avez écrit d'Avranches, et celui que vous m'avez adressé de Paris au mois de septembre dernier. Je n'ai pas compris le premier. Il ne m'a pas été possible jusqu'ici de répondre au second. J'ai eu à différentes reprises, et par des amis sûrs, des nouvelles de vous, et puisque j'en trouve aujourd'hui le moyen, je dois vous faire connaître mon sentiment sur votre conduite. Autant que je puis entendre ce que vous me dites, on aurait demandé votre main en échange de ma liberté. Vous avez eu tort de me laisser ignorer cette condition. Je suis de ceux que l'on ne sauve point contre leur gré, et vous n'aviez le droit de disposer ni de ma vie ni de mon honneur. Quelles résolutions avez-vous prises depuis ce temps? Je l'ignore et le veux ignorer toujours. Ce qui est certain, c'est que vous vous êtes obstinément refusée à me venir rejoindre, que vous ne m'avez donné aucun avis de vos desseins ni demandé aucun conseil. Vous vous êtes laissé compromettre ouvertement par un homme de qui rien ne m'étonne avec le nom qu'il porte, et pour lequel vous ne devriez avoir que le mépris qu'il mérite. Je vous plains d'un tel abaissement. Votre existence dissipée, les liaisons que vous avez faites me montrent à quel point vous avez perdu tout sentiment des devoirs que vous imposait votre naissance. Au moins auriez-vous dû être arrêtée par la pensée de la douleur

que vous allez me causer dans l'exil auquel me condamnent les gens dont vous avez fait vos amis. Tout ce que je puis pour vous désormais, c'est de vous oublier. Vous avez bien fait de quitter mon nom, il ne vous appartient plus. Vous comprendrez peut-être un jour l'étendue de vos fautes, et le ciel, je l'espère, vous touchera de repentir. Pour moi, je cesse de vous connaître et si vous gardez encore quelque respect pour ma personne, je ne vous en demande pas d'autre preuve que de ne plus jamais entendre parler de vous.

« Traynières. »

Le journal de Charlotte ne retraçait que très incomplètement les horribles perplexités où la jeta cette lettre.

« Nous l'avons lue et relue ; ni Perraut, ni moi, ne parvenons à en pénétrer le sens et à nous rendre compte de ce qui a pu conduire mon père à un tel degré d'irritation. Il a toujours été sévère et jaloux de son autorité ; mais il était juste et il me montrait de la tendresse. L'exil même, en aigrissant son âme, n'a pu altérer à ce point ses sentiments. Il n'a pas reçu la lettre de M. Quertier, cela est bien clair, et quelqu'un a étrangement dénaturé ma conduite. Je n'ai point d'ennemis pourtant. Mon père me cache le lieu de sa retraite, je ne puis même pas me justifier... Je m'explique maintenant ce qui m'étonnait dans les manières de mon cousin. On m'a calomniée à ses yeux, de même qu'à ceux de mon père. Me voilà donc perdue et jetée décidément dans l'abîme ! »

Robert était à l'armée d'Italie. Charlotte n'avait plus rien qui la retînt à Paris. Le séjour lui en devenait odieux, et, malgré les adjurations de Mlle Perraut, elle partit pour la Hague et se retira à Maslaville.

III

LE VICOMTE DE SEPTMESNIL

Le château de Maslaville est construit sur le versant occidental de la Hague, en travers d'un vallon qui court du sud au nord. C'est un bâtiment du seizième siècle ; il n'a qu'un étage, avec un toit à pignons. Il est fait de granit, et la pureté des lignes est le seul mérite de l'architecture. La façade du midi donne sur un jardin à la française avec des terrasses, des balustrades de pierre, des escaliers tournants et des statuettes sous les charmilles. Du côté du nord, la muraille est presque nue. La porte principale, étroite et basse, est surmontée de l'écusson des Elliot. Il porte fretté d'azur et d'or avec un chef d'azur chargé d'étoiles d'argent. La devise n'a qu'un mot : *Recte*. Les hautes fenêtres à petits carreaux s'ouvrent sur des balcons en fer du temps de Louis XIII ; les girouettes sont de la même époque. Les communs, bâtis perpendiculairement au château, s'y rattachent par une grosse tour gothique coiffée d'un toit en auvent ; c'est le seul débris de la demeure primitive des Elliot.

On arrive par une avenue de hêtres ; elle débouche sur une vaste pelouse qui s'étend devant le château et s'abaisse en pente douce jusqu'auprès d'un étang bordé de roseaux et enfoui, pour ainsi dire, sous les ifs et les saules. Au delà, le vallon fait un coude et descend vers la mer. Les eaux de l'étang s'y déversent ; elles creusent leur chemin dans les terres molles et tourbeuses et coulent lentement sur un lit de feuilles mortes, parmi les ajoncs et les fougères. Des hêtres touffus se dressent sur les versants ; ils se serrent, leurs rameaux s'entrelacent et s'étouffent ; on n'y fait jamais de coupe ; ceux qui tombent de vieillesse, que le vent abat ou que les éboulements entraînent, demeurent suspendus aux branches voisines ; le lierre les étreint tandis que sur le sol humide les broussailles foisonnent entre les tiges lisses et droites et les troncs déracinés. Le chemin serpente sous la

voûte obscure du bois ; à une demi-lieue du château, il fait un brusque détour ; un talus de pierre coupe la vallée ; la végétation cesse et l'on découvre la mer entre deux croupes rocheuses.

Deux ans s'étaient écoulés depuis que Charlotte avait quitté Paris. On était au commencement du mois d'octobre 1799. La terre se détrempait, les herbes jaunissaient et le feuillage éclairci se décolorait en teintes roussâtres. De gros nuages aux flancs noirs et chargés de pluie traversaient le ciel terni. La dernière hirondelle avait effleuré en passant les eaux de la cascade ; on entendait l'océan mugir et les grands arbres craquer sous le vent qui dépouillait les branches. Les ouragans d'automne s'annonçaient. Dans le jardin, la mousse maculait les statues mutilées, les fleurs fanées jonchaient le sol, les plantes végétaient et mouraient au hasard, les ronces couraient dans les allées et grimpaient sur les balustrades. Les herbes envahissaient l'étang ; les poules d'eau et les oiseaux sauvages s'y ébattaient avec des cris plaintifs. Les communs étaient vides, le domaine inanimé, et de larges flaques d'eau coupaient la grande avenue. C'est que la terre rapportait peu et que Charlotte ne se souciait plus de vivre.

Rien n'avait troublé sa solitude. Aucune nouvelle du comte ; M. de Septmesnil ne donnait point signe de vie. Seules quelques lettres de Robert étaient venues de temps à autre, datées de l'Italie. La dernière, écrite à Cannes, annonçait l'expédition d'Égypte : Robert y suivait le général Bonaparte. Depuis lors, on n'avait plus rien reçu. Charlotte ignorait entièrement ce qui se passait en France ; les gazettes pénétraient à peine dans ce pays reculé, et elle ne les lisait point. Elle n'avait pas été inquiétée ; elle faisait du bien dans le pays, on l'aimait.

Avec les métayers qui habitaient les communs, Baptiste et sa femme composaient tout le domestique du château. Mlle Perraut était toujours là. Elle avait traversé la Révolution presque sans l'apercevoir, et si elle était parvenue à supporter autant d'épreuves sans faiblir, cela tenait surtout à ce qu'elle n'approfondissait rien. Les tracas qu'elle se créait contribuaient à remplir sa vie et à lui faire oublier la fuite du temps. Elle dirigeait toute la maison, raffolait de brimborions, adorait les bêtes. Enfin elle avait les romans dont les ténébreuses intrigues plongeaient son âme douce jusqu'à l'excès dans une délicieuse horreur.

Elle n'avait pu se dissimuler cependant qu'elle vieillissait un peu. Elle redoutait l'humidité et ne supportait pas la

fatigue. Elle ne pouvait plus accompagner Charlotte dans ses promenades. Elle eut alors l'idée de faire venir à Maslaville la fille de son frère, ancien payeur de la marine, qui vivait péniblement à Cherbourg.

Elle se nommait Lucette ; gracieuse et douce, cette jeune fille, qui avait connu le chagrin, s'aperçut vite que Charlotte ne souffrait pas seulement de l'exil de son père et des malheurs de la Révolution. Les demi-confidences de Mlle Perraut achevèrent d'éveiller son instinct de femme, et l'intérêt qu'elle ressentait pour Charlotte s'accrut d'une sympathie profonde qu'elle lui marqua discrètement. Le soir, elles chantaient ensemble. La gaieté sereine de Lucette apportait un peu de vie au château. Quelquefois elle devenait rêveuse ; Charlotte s'en inquiétait.

— Tu es jolie à ravir, Lucette, et meilleure encore, lui disait-elle. Tu es faite pour qu'on t'aime. Cette maison est bien triste ; ta jeunesse ne doit point s'y flétrir, et il faut que tu te maries.

— Je suis pauvre, répondait Lucette. Je n'ai point envie de me marier, et je vous assure que je suis heureuse.

Charlotte insistait.

— Je devrais vous quitter, reprit la jeune fille. Qui vous resterait alors et partagerait votre vie? Ce n'est pas bien à vous, mademoiselle, de me demander cela.

Charlotte l'embrassa sur le front, puis elle ajouta :

— Je te remercie, Lucette ; mais je ne puis permettre que tu te sacrifies ainsi.

— Vous êtes jeune comme moi, dit la fillette avec un sourire charmant, plus belle mille fois, plus noble et plus aimable. Eh bien! ajouta-t-elle en reprenant son accent de gaieté franche et communicative, laissez-moi demeurer ici tant que vous n'aurez que moi pour vous aimer... Cela ne durera guère sans doute, et plus tard, je ferai comme vous.

A partir de ce jour-là, il ne fut plus question de mariage.

Au premier abord, Charlotte ne semblait point changée. La blancheur de son teint était toujours la même ; les lèvres pâles, les yeux creusés sous ses grands sourcils recourbés, elle avait encore ce visage amaigri auquel ses beaux cheveux, en flottant à l'entour, donnaient une expression de tristesse si touchante. Un long vêtement de couleur terne dessinait sa taille un peu haute et tombait sur ses hanches en plis long et chastes. Grande et un peu frêle, elle paraissait glisser plutôt qu'elle ne marchait. Ses regards se perdaient sous le voile de ses longs cils. Elle parlait peu, ne s'animait

jamais, et ne semblait point vivre de l'existence commune.

En arrivant à Maslaville, elle n'avait qu'une pensée : oublier. Les infortunes étaient nombreuses autour d'elle ; le travail ne lui manqua point. Elle vécut comme les religieuses, pour les autres et pour Dieu, chassant au loin, lorsqu'il voulait revenir, le souci d'elle-même.

Il revint pourtant. La vie ne se laisse pas étouffer si aisément. Charlotte avait vingt-six ans ; les épreuves l'avaient instruite ; elle lisait clairement dans son âme et jugeait sa destinée. Elle avait perdu jusqu'à l'illusion du sacrifice. Au lieu de luttes qui l'auraient épuisée peut-être, mais maintenue à coup sûr dans les hautes régions, elle apercevait maintenant une tâche lente, égale, dont le terme échappait, où rien ne soulevait l'âme. Une monotonie désolante se répandait sur son existence. Il n'y a rien de pire, pour les cœurs vraiment fiers, que cette dissolution des choses que le temps peu à peu ébranle et diminue. C'était avec une indicible amertume qu'elle se voyait condamnée à s'en aller ainsi, s'étiolant lentement, s'engourdissant dans une résignation médiocre, sentant se flétrir en elle tout ce qui avait élevé son cœur, et mourant par degrés.

Mlle Perraut lui disait :

— Patientez. Le roi viendra. Votre père reconnaîtra ses torts. Le général est prêt à renoncer à ses droits ; le mariage n'est pas valide et l'avenir est encore long pour vous.

Charlotte écoutait, souriait tristement et ne répondait pas. Mais les paroles portaient et touchaient la plaie cachée de son cœur. Elle s'en ouvrit au curé de Beaumont, qui n'avait point quitté le pays et venait chaque dimanche célébrer la messe au château.

— Ce n'est pas, lui dit-il, à un pauvre prêtre de campagne de trancher d'aussi graves questions. La cour de Rome a seule qualité pour cela. A mes yeux toutefois, il ne saurait y avoir de doutes. Votre volonté a été clairement exprimée, et vous aviez prévu l'unique cause de nullité que vous pussiez invoquer : le défaut de consentement de votre père. Enfin, il y a un saint homme qui n'est plus, et vous ne pouvez oublier qu'il s'est engagé presque autant que vous.

Ce langage s'accordait avec les sourdes protestations de la conscience de Charlotte. Elle se reprochait ses perplexités. Mais ses sentiments pour Robert ne s'étaient pas modifiés ; il était toujours l'homme qui avait brisé sa vie et perdu sa jeunesse. La chrétienne pardonnait. Elle évitait les falaises et se détournait en apercevant sur la lande les murs sinistres

de la Polleterie. Elle avait eu parfois comme un soupçon confus du passé de Robert ; elle avait entrevu des souffrances inconnues pour elle, des abîmes qu'elle ne pouvait mesurer. Elle se défendait de ces pensées. Elle se faisait également scrupule d'avoir horreur, c'est qu'un jour peut-être elle se départirait à son égard de la soumission glaciale et de la résignation où elle se réfugiait. Robert lui semblait si loin d'elle qu'elle renonçait à le juger. Qu'importait d'ailleurs? Elle ne voulait que le devoir rigide et fuyait d'instinct tout ce qui l'en pouvait distraire.

Pourtant, si profond qu'il fût, ce sentiment du devoir ne suffisait pas toujours. Elle avait beau faire, je ne sais quoi protestait en elle et dominait sa raison. Elle avait des langueurs étranges et de longs accès de mélancolie, une ardeur tendre et triste que tout attirait, que rien ne pouvait satisfaire et qui ne s'épuisait que dans d'insaisissables rêveries. C'était une anxiété mystérieuse, l'attente d'émotions puissantes qui remplissent l'âme, l'exaltent et la reposent à la fois. Pourquoi les choses de la nature la troublaient-elles à ce point? Pourquoi dans les soirs d'hiver, l'isolement lui semblait-il plus cruel et les souvenirs de son enfance l'assiégeaient-ils ainsi? Et lorqu'au début de l'été, la brise apportait sur la lande en fleur les tièdes émanations de la mer, pourquoi son cœur se gonflait-il et que cherchait-elle en vain qui lui manquait si fort? Qui l'appelait ainsi? et ce qu'elle entendait murmurer en elle, n'était-ce que le gémissement de la vie qu'on étouffe, la plainte secrète du cœur qui se soulève encore?

Souvent, comme une vision d'un autre monde, elle apercevait sa vie telle qu'elle l'avait rêvée. Un tel bonheur était-il de ce monde? Fallait-il le regretter? Elle songeait à son cousin, et l'homme qu'elle aurait aimé prenait quelque chose de ses traits. Il l'avait oubliée sans doute ; peut-être la croyait-il coupable. Mais à quoi bon se fatiguer de pareilles pensées? Elle appartenait à un autre, son devoir était tracé ; ces rêveries étaient vaines et ces préoccupations coupables.

***

La femme d'un pauvre marin accourut un jour tout éplorée au château. Elle demandait du secours pour ses enfants qui se mouraient. Le mal était la fièvre compliquée de la misère. Charlotte voulut les soigner elle-même, et pendant quatre jours elle ne quitta presque pas leur chevet. Ils revinrent à la vie. Cette belle jeune femme qui veillait près d'eux leur faisait

l'effet d'une créature du ciel. Lorsqu'ils se ranimèrent cependant et que le sourire reparut sur leurs visages étiolés, ce ne fut point la joie qui saisit Charlotte, mais une grande mélancolie. Elle tenait sur ses genoux le plus jeune des deux enfants ; l'être chétif et gracieux la regardait avec des yeux timides ; elle avait une de ses petites mains dans les siennes et le contemplait avec une expression si tendre, mais si triste, que le petit se mit à pleurer. La mère, toute confuse, le reprit aussitôt et le calma. Charlotte s'était levée.

— Il vous reconnaît, dit-elle, et sent que c'est vous qui l'aimez le plus. Allez, vous êtes heureuse, et rien ne vaut mieux que cela.

— C'est bien vrai, répondit la femme en embrassant l'enfant ; il y a de la peine, mais il y a plus de bonheur encore. Vous le saurez aussi, notre demoiselle, et mieux que nous autres, car ce sera tout contentement pour vous quand vous vous marierez.

Charlotte lui dit adieu et sortit précipitamment. La femme voulait la suivre ; le mari, demeuré près du lit de l'autre enfant, la retint.

— Tu lui as fait de la peine, dit-il. Tu ne sais donc pas que son amant est à l'armée du roi?

Les jours diminuaient. Il faisait presque nuit quand Charlotte rentra. Mlle Perraut la réprimanda légèrement de s'être attardée.

— Vous devriez emmener avec vous le vieux Baptiste ou tout au moins Roland. Les chemins sont mauvais. La brume tombe. J'ai grondé Lucette de vous avoir laissée partir seule.

— La pauvre fillette n'en peut plus, répondit Charlotte ; c'est moi qui lui ai ordonné de rester.

— Elle est sur les dents, cela est certain, et pourtant elle est plus forte que vous. Vous voyez que tout cela n'a pas de raison.

— Calme-toi ; les enfants sont guéris, et je ne resterai plus si longtemps au village.

— Vous ferez bien, reprit la gouvernante ; le pays n'est pas sûr.

— Encore des histoires de brigands ! Tu les rêves, ma bonne, et les prends dans tes livres.

— Les livres ne rapporteront jamais toutes les méchancetés dont les hommes sont capables. Je sais ce que je dis. On a dévalisé le courrier la semaine passée, et tout auprès d'ici, on a pillé la maison de M. Levallois, l'ancien procureur au

bailliage des Pieux. Il a été trouvé garrotté au pied de son lit et à demi mort. On ne respecte plus rien. Leur gouvernement est de compte à demi avec les brigands. Vous verrez qu'il nous arrivera malheur. On prétend dans le peuple qu'il y a des trésors cachés au château.

— S'il y avait des trésors, dit Charlotte, on aurait eu beau jeu de s'en assurer en notre absence. Les portes sont bonnes, d'ailleurs, et nous avons de quoi nous défendre.

— Baptiste, n'est-ce pas? Voilà une belle protection. Un vieillard qui ne veut croire à rien.

— Tu oublies les métayers.

— Vous ne les connaissez pas, Charlotte ; ces gens-là ont le sommeil dur, on aurait le temps de nous égorger vingt fois avant qu'ils fussent debout.

Lucette entra, suivie de Baptiste qui servit le souper. Le repas dura peu de temps. Charlotte n'avait point d'appétit et n'était pas en humeur de causer. On passait la veillée dans cette salle, plus petite et moins triste que le salon d'honneur. Tandis que Baptiste desservait la table, Mlle Perraut s'en alla faire sa ronde habituelle et s'assurer que les portes étaient bien fermées.

La pluie avait menacé tout le jour. Elle tombait maintenant à flots ; on l'entendait chasser sur les volets, et un vent froid qui mugissait dans les longs corridors pénétrait en sifflant sous les portes. Le bois flambait dans le foyer. Le coude appuyé sur le bras d'un grand fauteuil en tapisserie du temps de Henri IV, la tête reposant sur sa main, les yeux à demi fermés, Charlotte se tenait au coin du feu, absorbée et silencieuse. En face d'elle, Lucette, assise sur un tabouret, cousait près d'une table ronde éclairée par un candélabre couvert d'un large abat-jour vert. De temps à autre, elle levait sur Charlotte ses regards où se peignait une compassion timide.

— Quelle nuit, chères enfants ! dit en entrant Mlle Perraut, qui se rapprocha toute frissonnante de la cheminée.

— Cela doit vous tranquilliser, ma tante, dit Lucette. Par un temps pareil, les brigands resteront chez eux.

— C'est au contraire, ma bonne petite, ces moments-là qu'ils choisissent d'habitude pour exécuter leurs horribles desseins... Enfin tout est en ordre. Vous ne travaillez point, Charlotte, ajouta-t-elle, qu'avez-vous donc ce soir? Depuis que vous êtes rentrée vous ne nous parlez pas.

— Un peu de fatigue et de froid, répondit Charlotte ; ce c'est rien.

— Voilà le fruit de cette méchante course à travers le bois... Voulez-vous que nous approchions la table?

— C'est inutile ; je ne me sens pas de force de tenir mon aiguille.

— Vous ne ferez donc rien ce soir encore? L'aube que vous brodez pour notre bon curé n'avance guère depuis quinze jours. Je n'aime pas à vous voir les mains oisives. Vous pensez alors à des choses tristes et vous retombez dans votre mélancolie. Cela ne vaut rien, ma chère enfant. L'esprit doit toujours se distraire. Il fut un temps où j'étais comme vous. Votre grand'-mère, qui avait beaucoup de sens, me disait : « Vous avez des vapeurs, Marianne, eh bien! ma fille, il faut souffler dessus. Parfilez, parfilez! » C'était en 72 ; on parfilait alors. On en fit même une chanson.

Vive le parfilage,
Plus de plaisir sans lui !

Le parfilage a passé. Qu'est-ce que l'on fait maintenant, s'il existe encore un monde? Charlotte, je vous l'assure, travaillez, ma chérie ; autrement, vous aurez de la peine et m'en donnerez aussi.

— Non, dit Charlotte, je ne serai point triste, je te le promets. Mais je suis trop lasse, en vérité, et je n'ai pas le courage de remuer mes doigts. Lis, ma bonne Marianne, je t'écouterai, et tu verras que je m'en trouverai bien.

C'était saisir Mlle Perraut par son faible. Lire à haute voix était sa distraction favorite.

— Quel livre voulez-vous que je prenne? dit-elle.

— Si cela n'ennuie point Lucette, j'écouterais volontiers la suite de ce roman anglais que nous avons commencé le mois dernier. Il me touche infiniment.

— *Clarisse Harlowe*, répondit la jeune fille ; ah ! mademoiselle, je m'y intéresse autant que vous, et ma tante serait bien aimable...

— Eh bien! non, reprit Mlle Perraut après un instant d'hésitation ; cette histoire-là est trop lamentable, et vous n'êtes pas ce soir en état de la prendre comme il faut. Je préfère un auteur qui nous présente des tableaux moins pénibles.

— Peut-être as-tu raison, dit Charlotte avec indifférence.

— Lucette, poursuivit la gouvernante, va me chercher *Gonzalve* de M. de Florian. Il y a là de belles aventures et des caractères chevaleresques. Ces récits nous reporteront vers des temps meilleurs.

Je pensais bien à vous lire quelques chapitres du *Doyen de*

Killerine, c'est un livre admirable ; mais il y a des passages qu'il aurait fallu adoucir... Décidément, j'aime mieux M. de Florian. Ah ! si vous l'aviez connu, Charlotte ! Je l'aperçus une fois ; quel homme charmant cela faisait, et quel dommage qu'il ait péri si jeune... Au reste, qui sait comment il aurait tourné dans leur Révolution? Tenez, je rencontrais justement au même lieu M. de Fabre d'Églantine, celui qui composa cette jolie romance :

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons...

Deleyre venait là aussi ; le doux Deleyre, comme on l'appelait. Qui nous aurait dit qu'un jour il deviendrait jacobin et buveur de sang? Lucette apporta le volume, Mlle Perraut mit ses lunettes, plaça sur ses genoux Moussette, petite doguine grognonne dont elle faisait ses délices et commença sa lecture.

Elle continua plus d'une heure sans être interrompue. L'intérêt montait à son comble. On arrivait à l'endroit où Aben-Hamet apprend de Zobéide qu'elle n'a pu lui sauver la vie qu'en accordant sa main à Boabdil son rival. Le cavalier maure, désolé, veut mettre fin à ses jours. Son amante le détourne de ce dessein funeste.

« Ange du ciel, s'écrie Aben-Hamet, quelle est donc ta puissance? Je vivrai, puisque tu le veux. Je traînerai mon infortune. Daigne me dire seulement qu'Aben-Hamet t'est toujours cher. »

Mlle Perraut s'apercevait que depuis quelque temps Moussette s'agitait énormément.

— Paix, dit-elle, avec un peu d'impatience ; dormez, ma mignonne, qu'avez-vous ce soir?

Moussette ne se calmait point. La vieille dame suspendit de nouveau sa lecture.

— Qu'est-ce que cela signifie? reprit-elle en se tournant vers sa nièce.

La pluie tombait toujours ; à côté, dans le vestibule, Roland grondait sourdement.

— C'est lui qui a réveillé Moussette. Allez ma tante, dit Lucette, ce n'est rien. Continuons.

— Si Roland gronde, il y a quelque chose. Ah ! quel pays ! je n'ai jamais pu m'y faire. On y tremble toujours. Faudra-t-il, Charlotte, que nous y passions encore l'hiver?

Lucette s'était approchée de la fenêtre.

— Écoutez ! écoutez ! dit-elle, assez émue à son tour. Il me semble que j'entends marcher.

Un coup violent frappé à la porte confirma ses paroles et arracha un cri de terreur à Mlle Perraut.

— Les voilà ! j'en étais sûre. On nous attaque. Et Baptiste qui nous livre, ajouta-t-elle en entendant grincer les verrous... N'ouvrez que le guichet, au moins, parlementez, poursuivit-elle comme si le vieux domestique avait pu l'entendre.

Charlotte s'était levée et elle s'avançait vers le vestibule. Elle rencontra Baptiste ; il tenait une lettre à la main.

— C'est un homme, dit-il, qui apporte ceci pour mademoiselle.

— Vous ne l'avez point fait entrer, au moins? dit la gouvernante.

— Je m'en suis bien gardé ; il est là sous la pluie ; mais il prie qu'on se hâte, car il attend la réponse.

Charlotte ouvrit la lettre et la lut ; puis s'adressant à Baptiste d'une voix qu'elle s'efforça de rendre calme :

— Dites à cet homme que je consens à ce qu'on me demande. Offrez-lui de se réchauffer un instant, et revenez me parler ensuite.

Le domestique sortit, Charlotte continua.

— Sois rassurée, ma bonne. C'est mon cousin de Septmesnil qui me demande l'hospitalité pour lui et pour une personne qui l'accompagne. Il s'agit, paraît-il, d'intérêts graves où mon père est mêlé, et tout cela exige un grand secret. Armand sera ici dans deux ou trois heures.

— Dieu soit loué ! s'écria Mlle Perraut, nous voilà sauvées ! C'est le roi qui va revenir, n'en doutez pas. Silence ! Je ne dirai rien, je ne verrai rien. Ah ! chère enfant, voilà enfin une bonne nouvelle.

— Qui sait? murmura Charlotte. Il faut tout préparer, ajouta-t-elle aussitôt. Nos voyageurs auront froid et faim, et, si j'ai bien compris, nous devons les cacher.

Baptiste avait expédié le courrier. Charlotte lui expliqua ce dont il s'agissait. Le vieux domestique ne marqua aucune surprise.

— Depuis le départ de M. le vicomte, dit-il, son appartement est demeuré en état. Il n'est que de mettre des draps au lit.

— Mais il y a dix ans pour le moins, mon pauvre Baptiste, que mon cousin n'est venu à Maslaville...

— Dix ans, cela est bien possible, douze ans, même, peut-être, dit le bonhomme qui tenait le temps en grand dédain ; dans tous les cas, mademoiselle peut s'en reposer sur moi, tout sera prêt.

Cependant, Mlle Perraut s'agitait beaucoup. Elle cherchait ses clefs et donnait ordres sur contre-ordres à sa nièce que l'arrivée du vicomte ne laissait pas d'intriguer. M. de Septmesnil était au château un vrai personnage de roman ; Mlle Perraut ne parlait de lui qu'avec enthousiasme, Baptiste ne tarissait point sur son compte, et Charlotte ne pouvait sans être émue entendre prononcer son nom.

— Il faudrait envoyer au village, disait le majordome. Mademoiselle voudra sans doute, pour fêter le retour de M. le vicomte, recevoir à dîner les gentilshommes des environs. Ah ! les équipages de chasse sont un peu négligés, les écuries sont bien vides et le chenil assez désert... Le domestique du château ne suffira pas. M. le vicomte amènera sûrement son valet de chambre.

Charlotte ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es incorrigible, Baptiste ; tu ne comprendras donc jamais que tout est danger autour de nous?

— Je ne vois rien de changé, répondit le vieux domestique, qui depuis plus de vingt ans n'était pas sorti de la Hague. Un peu de gêne seulement à cause de la guerre...

— Des secrets d'État, j'entends, mademoiselle. Il y a plus d'une cachette à Maslaville, et au besoin on pourrait se défendre par la force. Mais la diplomatie est préférable. Ne craignez rien ; je défie tous les argousins du monde.

Quoi qu'en eût dit Baptiste, il y avait fort à faire à l'appartement du vicomte. Il était en outre nécessaire de disposer, à tout hasard, une pièce dissimulée entre deux refends de mur, et où les voyageurs pourraient se réfugier en cas d'alarme. Vers minuit tout était achevé. Mlle Perraut, joyeuse et animée, rentra dans la salle. Charlotte était seule à sa place habituelle, La gouvernante l'interpella ; elle ne parut point l'entendre.

— Eh quoi ! reprit Mlle Perraut, est-ce ainsi que vous vous préparez à recevoir votre cousin, et peut-on se présenter à lui avec cet air de l'autre monde? Allons, chère enfant, c'est la fortune qui nous revient. Quelque chose me dit que le vicomte nous amène la fin de nos ennuis.

— Que veux-tu que j'attende? dit Charlotte.

— Mais tout, mon Dieu ! N'avez-vous pas assez souffert, assez pleuré, et ne faut-il pas que cette vie d'épreuves ait son terme? Pour moi, je n'ai jamais perdu confiance. Vous verrez, je connais mieux que vous ces choses, et une autre voix que la mienne saura vous convaincre. Je lis les gazettes. Leur Directoire va de mal en pis, et ces abominables aventures

touchent à leur dénouement. Ne vous abandonnez pas ainsi. Tous les obstacles tomberont le jour où vous le voudrez.

— Le jour où je voudrai !... Et puis-je savoir ce que je veux, ma pauvre amie? Hélas ! le mal n'est pas au dehors. Il est ici, dans ce cœur plein de trouble et qui ne sait plus vivre.

Puis, se contenant aussitôt, car ces aveux lui échappaient malgré elle :

— Tu as raison, je manque de courage et dois faire meilleure figure à mon cousin.

Elle s'approcha d'un miroir de Venise placé près de la cheminée, et rajusta ses cheveux qui tombaient un peu négligemment. Mlle Perraut la suivait des yeux avec toute sorte d'exclamations admiratives. Charlotte regarda un instant son image ; un sourire triste passa sur ses lèvres :

— Je suis pourtant jeune encore, murmura-t-elle. A quoi bon?

Elle regagna son fauteuil. Mlle Perraut ne lui permit pas de retomber dans ses méditations. L'occasion était trop bonne de reprendre ses discours favoris.

— Enfin, dit-elle après avoir pour la centième fois démontré à Charlotte qu'elle pouvait rompre son mariage, si le vicomte vous aimait, s'il demandait votre main?...

— Ne parle pas de ces choses, s'écria Charlotte avec une vivacité qu'elle n'avait point encore montrée. Je n'en veux rien savoir. Mon sort ne m'appartient pas ; j'attendrai... La nuit s'avance, ajouta-t-elle ; Armand ne peut guère tarder. A-t-on ouvert la barrière de l'avenue?

— Vous savez bien qu'elle ne ferme qu'au loquet, dit Mlle Perraut un peu décontenancée par l'accent impérieux de Charlotte.

Elle serait pourtant revenue à la charge, si l'arrivée de Lucette ne l'avait obligée à changer de propos. L'oreille attentive à tous les bruits du dehors, les trois femmes se serraient autour de la cheminée. La gouvernante soutenait seule la conversation, et sous prétexte d'instruire sa nièce des devoirs qu'elle aurait à remplir, elle recommençait une fois de plus l'histoire du vicomte, modèle achevé, disait-elle, du parfait cavalier et du vrai gentilhomme. Et comme personne ne l'interrompait, elle en vint bientôt, suivant sa fantaisie romanesque, à comparer Maslaville au donjon où quelque tyran féodal détenait d'infortunées princesses qu'un paladin illustre allait délivrer.

L'horloge de Boule venait de sonner une heure quand Roland recommença d'aboyer avec force. Les trois femmes se levèrent

instinctivement. On entendit le bruit des gonds qui grinçaient, des pas et des voix dans le vestibule, puis la porte de la salle s'ouvrit, et Baptiste, en grande livrée, un flambeau à la main, annonça avec tout l'éclat que comportait sa voix chevrotante :

— M. le vicomte de Septmesnil.

***

Le vicomte avait un peu vieilli, mais ses traits n'avaient rien perdu de leur grâce pour avoir pris plus d'énergie et une teinte de sérieux qui leur manquait auparavant. Il courut à sa cousine qui venait à sa rencontre et s'était arrêtée au milieu de la salle, indécise et toute tremblante. Il lui prit les deux mains, l'attira vers lui et l'embrassa.

Charlotte, pour cacher la rougeur qui lui montait aux joues, demeura un instant la tête appuyée sur l'épaule d'Armand. Lorsqu'elle se redressa, elle était redevenue pâle comme d'habitude ; mais sa voix mal assurée, trahissait encore son émotion.

— Soyez le bienvenu, mon cousin, dit-elle ; je vous remercie d'avoir compté sur moi.

— C'est moi qui dois vous remercier, ma belle cousine. Le service que vous me rendez ce soir est plus grand que vous ne pensez. Mais ce n'est point l'affaire en ce moment. Parlons de vous que je retrouve après une si longue absence et que, je vous le jure, je craignais de ne plus jamais revoir.

Allons, ajouta-t-il gaiement en jetant un regard autour de lui, rien n'a changé ici, à ce qu'il paraît. Voici Baptiste qui me donne du vicomte comme si la République une et indivisible n'avait point rasé ma pauvre vicomté... Voici Mlle Perraut, toujours jeune et le sourire aux lèvres. Embrassons-nous, parbleu, ne sommes-nous pas de vieux amis? Quelle est cette belle enfant que j'aperçois et qui se dissimule là-bas dans l'ombre.

— C'est ma nièce, dit la gouvernante avec quelque fierté.

— Maslaville est donc toujours le château des contes de fées? L'enchantement est complet... Mais, j'y pense ; nous sommes en sûreté chez vous, ma cousine? Car il faut vous l'avouer, nos têtes sont mises à prix et nous avons de grosses affaires sur les bras.

— Vous n'avez rien à craindre, répondit Charlotte. Le pays est tranquille. Je n'y ai jamais été inquiétée, et nous vivons ici dans une complète solitude.

— Je ne vous embarrasserai pas longtemps. Vous voyez

en moi le citoyen Michelant, maquignon, venu en Hague pour y acheter des chevaux. Michelant, n'oubliez pas. Eh! parbleu, reprit-il, j'oubliais mon compagnon, qui ne dit mot là-bas. C'est l'ancien secrétaire de mon oncle de Traynières, et je ne crois pas qu'il soit besoin de vous le présenter.

Dans le premier mouvement de la reconnaissance, personne n'avait pris garde à cet homme, et il était demeuré discrètement à l'écart. Il s'avança sur un geste du vicomte.

— Approchez, Morand, dit Charlotte. Je vois que vous êtes resté fidèle à vos amis. Vous trouverez toujours une place au château. M'apportez-vous des nouvelles de mon père?

— Je n'en ai point de directe, répondit Morand de ce ton à la fois humble et assuré qui donnait je ne sais quoi d'équivoque à son langage. Je sais que le comte est en bonne santé, qu'il ne se trouve pas loin de vous, et que bientôt, peut-être...

— Que voulez-vous dire? s'écria Charlotte toute saisie.

— Que le comte est à Aurigny, dit M. de Septmesnil à voix basse, et que nous devons l'y retrouver sous peu. Je vous expliquerai tout cela quand nous serons seuls.

Et reprenant son allure dégagée, il ajouta tout haut :

— La nuit est froide, ma belle cousine, et les courses sont rudes dans ces déserts. Cette table sans doute n'a point été disposée ici pour le décor, et, si vous le permettez, avant de nous retirer, nous nous y assiérons un moment.

Morand prit place en face du vicomte. Charlotte tint à servir elle-même son cousin; Lucette l'aidait, ouvrant ses doux yeux étonnés que le regard de Morand la forçait parfois à baisser. Mlle Perraut jacassait et tracassait alentour, se mêlant de tout, ne faisant rien et souriant d'aise.

— Quel bonheur, disait le vicomte, de se sentir à l'abri de ces vieux murs et de n'avoir point à redouter que chaque mot soit entendu! Ici, du moins, on sait que l'on existe. Mais à Paris... Ah! ma cousine, il y a là-bas un terrible homme, le citoyen Fouché, une connaissance de Morand, et Morand, qui sait le métier, prétend qu'il ira loin.

— Qu'êtes-vous devenu pendant ces deux années? demanda Charlotte. Vous m'aviez promis de m'écrire. Je croyais que vous m'aviez oubliée.

— Oubliée, ma cousine! Est-ce un compliment que vous désirez? Je vous le tournerai sur l'heure, en style de Directoire même, si bon vous semble. Ce que je suis devenu? Je serais, ma foi, bien empêché de vous le dire. J'ai couru en Allemagne, en Angleterre, en Italie; j'étais à Quiberon, je viens de Vérone en passant par Coblentz... Vous écrire! Où? Comment?

Ne suis-je pas proscrit? Voilà seulement huit jours que mon plus intime ami, un autre moi-même, le sieur Michelant, a pu rentrer dans Paris... J'ai été tout surpris de ne vous y plus voir. Quelle idée de vous cloîtrer dans cette solitude ! Tout le monde vous regrette et vous réclame. Il n'y a pas trois jours que chez Mme Bonaparte on parlait encore de la disparition mystérieuse de la belle Mlle Elliot, comme on vous appelait.

— On s'amuse donc toujours à Paris? demanda Mlle Perraut.

— Si l'on s'amuse ! s'écria le vicomte en se rapprochant du feu, car le souper était fini ; c'est une frénésie. Et il le faut bien, les affaires vont si mal.

— Il y a des nouvelles? reprit la gouvernante, dites-nous les bien vite. Ici nous ne savons rien. C'est à peine si par mois nous lisons trois gazettes.

— Ce qui se passe, mademoiselle Perraut, c'est bien simple, allez. Le gouvernement se pourrit, l'anarchie est partout, les caisses sont à sec. On est las de tout le monde, on se plaint de toutes choses, on s'agite partout. Le Directoire est tombé dans le ridicule, et la Terreur est un Croquemitaine auquel on ne croit plus. Au dehors, c'est plus clair encore, s'il est possible. L'Italie est perdue, Naples a capitulé, on est chassé de l'Allemagne et battu en Irlande ; la Vendée se soulève, on a 360 000 hommes sur les bras et 150 000 tout au plus à leur opposer ; et quelle armée ! Sans argent, sans armes, sans chefs, sans croyance, disséminée par toute l'Europe. Cela ne durera pas trois semaines.

— On parlait de succès en Suisse, fit observer Morand avec discrétion.

— Un bruit répandu par Barras pour faire monter les fonds publics, reprit le vicomte. Joubert est tué, Moreau tergiverse, et ce ne sont pas Masséna et Lecourbe, avec leurs bandes déguenillées, qui arrêteront Souwarow. Les Russes, à l'heure qu'il est, entrent peut-être en France.

— Ah ! les braves gens ! s'écria Mlle Perraut. La Révolution va finir.

— Et le général Bonaparte? demanda Charlotte en s'efforçant de donner un ton d'indifférence à cette question qui la pressait depuis un moment. Il était en Égypte, n'est-ce pas?

— Il y est encore, et pour longtemps. Sa folle entreprise a eu le sort qu'elle méritait. Le Directoire s'est montré plus fin que lui ; mais en le perdant il s'est perdu lui-même. Voilà dix ans qu'ils se dévorent ainsi les uns les autres... Vous parlez

de Bonaparte : il a été battu à Saint-Jean d'Acre ; les Anglais ont brûlé sa flotte à Aboukir, et les Turcs l'enveloppent. Il périra, si ce n'est déjà fait. C'est un aventurier, il devait finir ainsi. On aurait pu en faire quelque chose en le dirigeant ; sa femme le comprenait bien et ne demandait pas mieux que de s'y prêter. Mais, que voulez-vous, leur ambition les aveugle tous.

L'horloge sonna.

— Trois heures du matin ! s'écria le vicomte. Malpeste ! ma cousine, voilà une veillée qui comptera dans les chroniques de Maslaville. Morand s'endort sur la chaise, et, Dieu me pardonne, je vois papilloter les yeux de Mlle Perraut. Moi-même je commence à sentir un je ne sais quoi qui me pousse à vous souhaiter le bonsoir, et si vous me le permettez, Baptiste nous mènera chez nous.

Retirée dans son appartement, Charlotte n'y put trouver ni le calme ni le sommeil. Elle était sous le coup de cet accablement mêlé d'inquiétude qui annonce les orages, et ce fut presque en tremblant que le lendemain matin elle aborda M. de Septmesnil.

Il avait demandé à l'entretenir en particulier, et, d'un ton grave qu'il savait prendre au besoin :

— Ma cousine, dit-il, l'hospitalité que je vous ai demandée n'est point sans péril, et je me reprocherais d'abuser de votre bonne foi. J'attends ici des ordres qui peuvent tarder à venir, et je dois m'environner du plus grand mystère. Les plus ardents soutiens de notre cause, le plus auguste de tous, se trouvent en ce moment à Aurigny. Il ne faut qu'un signal pour qu'ils débarquent au pied de ces falaises. Après dix ans d'efforts nous touchons enfin le but, et si nous réussissons, d'ici à quelques semaines, la face de l'Europe peut être changée et le trône rétabli. Je sais qu'il y a du danger à donner asile à des conspirateurs — c'est ainsi que l'on nous appelle — je n'ignore point la loi des otages, et je connais tous les instruments de tyrannie dont dispose la République ; aussi croyez-le bien, je n'entends compromettre ni votre repos ni votre liberté ; permettez-moi seulement de rester encore jusqu'à ce que j'aie trouvé dans les environs un lieu sûr où me cacher.

— Demeurez sans scrupule, dit Charlotte. Vous êtes menacé, je ne veux savoir rien de plus. Ce château vous appartient. Commandez, je m'en remets à vous.

Le vicomte la remercia chaleureusement ; puis il ajouta :

— C'est Morand qui se charge de tout régler. Je l'avoue humblement, il est la tête, je ne suis que le bras.

Charlotte ne cacha point sa surprise.

— Il ne faut pas le juger sur ses dehors, repartit le vicomte. Je conviens qu'il sent toujours un peu son cuistre. Mais sous ces apparences pesantes et ce langage emphatique, il cache un véritable génie. Cet homme a rendu à notre cause les services les plus signalés ; il possède toute la confiance des princes.

Charlotte n'en demanda point davantage ; Morand d'ailleurs ne tarda pas à quitter le château, et il n'y séjourna jamais qu'en passant. Ses occupations l'obligeaient à de continuelles allées et venues dans le pays. M. de Septmesnil resta donc en réalité seul à Maslaville. Il n'avait point le goût de l'étude et il ne se retirait dans sa chambre que s'il ne pouvait faire autrement. Il semblait du reste qu'un changement notable s'accomplissait en lui. L'entrain un peu artificiel qui, le soir de son arrivée, avait péniblement affecté Charlotte, faisait place à un tour d'humeur plus sérieux et par moments même presque triste. Le vicomte montrait dans ses rapports avec sa cousine une réserve et une délicatesse dont elle lui savait plus de gré qu'il ne pouvait le croire. Elle était sensible à mainte attention qui marquait un désir de lui plaire ; elle admirait la bonne grâce avec laquelle Armand se prêtait aux interminables bavardages de Mlle Perraut et flattait, en les plaisantant gentiment, les travers de la vieille fille.

Les sentiments qui agitaient M. de Septmesnil étaient assez complexes. Il n'était guère au fond qu'un homme de plaisir ; mais les événements avaient développé en lui certaines dispositions qui, dans d'autres circonstances, auraient toujours sommeillé. Si léger qu'on soit, les épreuves font réfléchir, et le vicomte en avait rencontré de trop rudes pour n'en être point ébranlé. Ajoutez une pointe d'enthousiasme, une certaine sensibilité nerveuse, un tour d'imagination romanesque qui était alors dans l'air et auxquelles les plus frivoles avaient peine à échapper. L'habitude des sensations vives, un goût d'aventures qu'une existence agitée pourtant n'avait pu satisfaire entièrement, une lassitude bien naturelle après tant de plaisirs effleurés et tant d'espérances déçues, le vide enfin qui se fait dans l'âme avec le progrès de la vie, tout cela se réunissait pour exciter dans le cœur d'Armand le désir d'émotions nouvelles et de passions plus profondes.

Très rigide sur ses devoirs envers son roi, très délicat en fait d'honneur, fort peu scrupuleux sur les autres articles, et parfaitement sceptique en matière de morale ; aimant les hasards, n'hésitant jamais à s'y jeter, s'en remettant pour en sortir à sa bonne étoile et à sa présence d'esprit, il

était en pleine sincérité l'homme de l'heure présente, et il se livrait tout entier à ses impressions qu'il ne dirigeait point.

Il avait, à Paris, rencontré sa cousine dans un monde assez mélangé ; il avait recueilli sur son compte des propos équivoques, il savait que son père affectait de ne plus parler d'elle, qu'elle avait refusé de le rejoindre, et finalement, après beaucoup de circonlocutions, Morand lui avait confié dans le plus grand secret le mariage de Charlotte. Le vicomte avait l'esprit trop subtil et trop de frottement du monde pour croire aux choses simples. Il pensa que Charlotte, après s'être sacrifiée, avait, comme tant d'autres, succombé à la peine. Lassitude, ennui, contagion de l'exemple, elle s'était laissé entraîner peu à peu. A coup sûr elle n'avait point d'attachement pour son mari, puisqu'ils vivaient séparés et cachaient l'un et l'autre si complètement leur union. La blâmer, Armand n'y songeait guère, et du moment que les dehors étaient gardés, son monde, sur ce chapitre, ne se piquait point de rigueur. Mais peut-être fallait-il la plaindre. Il y songeait souvent. Il gardait de Charlotte une impression étrange et charmante, et lorsqu'il la revit dans ce vieux château tant peuplé de leurs souvenirs d'enfance, il se trouva plus ému qu'il n'est ordinaire aux hommes de sa sorte. Il fut sincère dans la compassion qu'il lui montra et dans les efforts qu'il fit pour la distraire. Mais il reconnut vite qu'il ressentait pour elle plus que de la sympathie. Il était de ceux qui ne peuvent approcher une femme qui les charme sans penser à l'aimer ; et qui lui défendait d'aimer Charlotte? Sans doute il ne songeait point directement à la séduire ; il ne regardait jamais si loin au-devant de lui. Et d'ailleurs, en cherchant à se faire aimer de sa cousine, il s'abandonnait moins encore au penchant de son caractère qu'à l'impulsion la plus vive qui eût jusque-là entraîné son cœur.

Il partageait complètement la vie de Charlotte ; il s'intéressait à tout ce qui venait d'elle ; il connaissait l'histoire de tous les pauvres du village. Le soir, à la veillée, il faisait la lecture ou bien il se mettait au clavecin et chantait avec les deux jeunes femmes. Puis il racontait ses aventures d'exil et une amertume secrète perçait sous l'apparente gaieté de ses récits. En l'écoutant, Charlotte devenait rêveuse ; les mystérieuses affinités de la race et de l'instinct s'éveillaient en elle, et elle se sentait palpiter devant l'image de cette jeunesse sacrifiée à une cause perdue peut-être, mais la plus pure sans doute, celle de Dieu et du roi. Il y avait dans cette vie de privations et de périls incessants, si galamment soufferte, comme

un prestige de roman qui l'éblouissait par instants et tentait son imagination. Son Dieu était le Dieu des faibles et des exilés, et ces luttes lui semblaient les plus belles de toutes.

Elle comparait ce désintéressement à la convoitise violente qui poussait les républicains à l'orgueil de parvenu qu'ils étalaient grossièrement. Et cependant, il y avait aussi dans leurs étranges carrières un éclat singulier qui n'avait pu échapper à ses yeux. Elle se rappelait l'enthousiasme sincère et le dévouement discret de Saint-Renaud ; elle songeait surtout à ces scènes d'Avranches, terribles, passionnées, effrayantes, mais qui avaient laissé dans son âme je ne sais quel ébranlement grandiose et creusé dans sa vie comme un sillon de torrent.

Comme les saintes d'autrefois, elle avait jeté à ses pieds le barbare ivre de victoire, une larme l'avait soumis, et il s'était agenouillé près d'elle, devant l'image de son Dieu. A côté de passions furieuses qu'elle ne concevait pas, elle avait entrevu quelque chose d'austère et de véritablement élevé dans cette âme. Elle songeait alors à la vie aventureuse de son cousin, à ses amours légères, à ce ton frivole qui l'avait souvent blessée, et elle ne trouvait pas dans le langage d'Armand cette sincérité profonde qui vient d'un cœur entièrement gagné.

Il arrivait souvent que le vicomte restait seul avec elle, soit qu'il lui fît compagnie pendant qu'elle travaillait à l'aiguille, soit qu'à la fin du jour ils se promenassent ensemble dans le parc et jusque sous le bois.

Les rayons mourants glissaient entre les feuilles jaunies, et dans les profondeurs du vallon, le ruisseau luisait sous la lumière humide comme un ruban d'acier noir et poli. Armand écartait les ronces sur leur passage ; il soutenait les pas de Charlotte dans le sentier raboteux. Elle ne s'appuyait qu'à peine sur son bras, et si parfois un obstacle du chemin la forçait à se rapprocher de lui, elle se reculait aussitôt. Ils causaient du temps de leur enfance, de leurs plaisirs communs, de tout ce qu'ils avaient aimé. Charlotte devenait plus pensive ; sa tête s'inclinait comme pour écouter de loin, sa main s'abandonnait davantage, et ses pas se ralentissaient insensiblement.

L'ombre, cependant, s'était épaissie entre les arbres ; les oiseaux passaient en frôlant les branches et volaient à leur gîte avec leur cri du soir ; la brise de mer inclinait doucement la cime des arbres, et les feuilles desséchées tombaient dans le taillis. Les mots devenaient plus rares, les sensations plus profondes. Ils remontaient vers le château ; à mesure que les hêtres éclaircissaient autour d'eux leurs troncs blanchâtres,

il semblait que leur âme se détendît ; ils parlaient d'eux-mêmes et avec plus de confiance.

— Que deveniez-vous, Charlotte, pendant les mois d'hiver? Vous dépérissiez dans cette solitude. Une telle vie n'est point faite pour votre âge.

Elle racontait ses longs ennuis et l'abandon où elle était. Elle se trouvait cependant moins seule peut-être, ajoutait-elle, qu'au milieu du tourbillon du monde.

— C'est que vous n'aviez point d'amis, reprenait Armand. Il la plaignait. Que ne suis-je demeuré toujours auprès de vous, au lieu de dissiper inutilement ma vie?

Il se rapprochait d'elle ; elle ne s'éloignait pas. Il l'assurait de son dévouement, puis, l'enthousiasme l'emportant, il lui montrait l'avenir heureux, toutes les choses d'autrefois rendues et restaurées. Tantôt elle l'écoutait avec une sorte d'extase, tantôt, au contraire, et comme si ces images lui avaient été pénibles, elle brisait l'entretien.

Il arriva qu'ils parlèrent du comte, et Charlotte laissa percer la plus cruelle des inquiétudes.

— Votre père a été induit en erreur, disait Armand. C'est un homme tout d'une pièce et de principes rigides. Il ne s'est pas rendu compte des exigences de votre situation ; mais il est juste et il reconnaîtra ses torts.

Elle n'osait l'interroger davantage, et pourtant elle n'était pas satisfaite. Quant à lui, il connaissait trop bien les détours fantasques de la conscience des femmes pour s'étonner des questions le plus souvent déguisées que lui adressait Charlotte. Le mystère dont elle s'enveloppait, les scrupules qui semblaient l'agiter étaient à ses yeux un charme et un attrait de plus. Il trouvait naturel qu'elle gardât son secret, et il se serait reproché comme une indélicatesse d'en paraître instruit.

Morand ne faisait à Maslaville que de rares apparitions ; le vicomte le traitait avec tant d'égards, il marquait lui-même tant de respect et de discrétion dans ses rapports avec Charlotte, que les derniers soupçons de la jeune femme se dissipèrent peu à peu. Sans lui montrer une sympathie qu'elle ne pouvait se commander, elle cessa du moins de le traiter avec méfiance. Morand en parut fort touché, et lorsqu'un jour elle lui demanda quelques conseils au sujet de ses intérêts, il offrit ses services avec le plus vif empressement. L'entretien roulait sur Maslaville ; Charlotte désirait remettre le domaine en bon état. N'était-ce pas, disait-elle, le dernier débris de la famille?

— Quoi ! s'écria Morand, vous ignorez vraiment, mademoi-

selle, que les biens de M. le comte lui ont été conservés? C'est uniquement pour les soustraire à la confiscation que mon oncle s'en est rendu l'acquéreur.

M. de Traynières n'avait point instruit sa fille de ses combinaisons. Charlotte ne cacha pas son admiration pour la conduite du tabellion et de son neveu. Morand repoussa les éloges avec une grande humilité, assurant que le moment était proche où toutes les précautions deviendraient inutiles.

— C'est sans doute à cette affaire, reprit Charlotte, que se rapporte une lettre que mon père m'a fait parvenir lorsqu'il a quitté la France ; je ne devais la décacheter qu'après sa mort...

— Vous l'avez placée en lieu sûr? demanda Morand.

— Elle est ici.

Elle ouvrit un secrétaire près duquel elle était assise, en tira une petite cassette qui contenait différents papiers, et en choisit un qu'elle présenta à Morand. Celui-ci n'avait laissé échapper aucun de ses mouvements, et tandis qu'il la suivait de son regard furtif, le sang lui était soudain monté au visage, et il avait eu besoin d'étancher la sueur sur son front.

— C'est bien cela, dit-il en rendant à Charlotte l'enveloppe soigneusement cachetée. Ce sont les instructions que M. votre père avait disposées pour vous, et la pièce qui nous engage, mon oncle et moi, se trouve là-dedans. Je ne m'étonne point du secret où s'était renfermé M. le comte ; il comptait bien revenir à temps en France et voulait vous éviter des préoccupations. Vous verrez avant peu de jours qu'il ne se trompait pas.

Charlotte resserra la cassette et n'y songea plus. Les amis les plus intimes du comte connaissaient le contrat de Traynières ; c'était même un des fondements du crédit que Morand obtenait chez eux ; Charlotte en pouvait être instruite d'un jour à l'autre. Morand ne risquait pas grand'chose en le lui révélant ; il y gagnait toute sa confiance et savait maintenant le lieu où elle cachait ses papiers les plus précieux.

***

Plus de quatre semaines avaient passé depuis l'arrivée du vicomte. Charlotte ne songeait pas sans effroi aux périls qu'il allait courir, au vide qu'il laisserait au château. Il y avait des heures cependant où elle désirait presque que ce départ se rapprochât.

C'est que la présence de son cousin lui avait apporté plus

de trouble que de joie, et dès qu'elle était seule elle retombait dans les plus cruelles anxiétés.

Elle avait un trop grand désir d'être aimée pour que la crainte des déceptions ne lui serrât pas le cœur. Elle n'éprouvait point auprès d'Armand cette confiance souveraine où l'âme se repose et s'oublie, et dont elle avait besoin. Elle n'osait se livrer ; elle avait peur de lui, et pourtant il y avait dans ses regards une fascination singulière. Elle n'était pas tranquille à ses côtés ; mais quand sa voix devenait plus tendre, elle se sentait étrangement remuée. Malgré tout, une inquiétude dont elle n'était pas maîtresse empoisonnait les instants les plus doux, et si parfois elle s'abandonnait au charme qui la sollicitait, si leurs mains se rencontraient, elle se sentait comme étourdie, tout son sang refluait vers son cœur, et elle s'éloignait instinctivement. Puis c'étaient dans les nuits sans sommeil une agitation brûlante suivie de langueurs qui l'énervaient. Se trompait-elle? Son âme s'était-elle égarée, et ce mal nouveau qui la possédait maintenant ne portait-il pas en lui comme un avertissement secret de la conscience?

Elle s'effrayait d'elle-même à ces heures-là, tant il y avait de confusion dans son être. Lorsqu'elle se réveillait, baignée d'une sueur froide, l'image de Robert se présentait devant elle. Vivait-il encore? Reviendrait-il jamais? Qui pouvait dire s'il ne pensait point à elle et ne souffrait pas de son côté? Son repentir l'apitoyait ; au moment où elle songeait à se séparer de lui, il lui apparaissait sous un autre visage, et elle s'étonnait des scrupules singuliers qui naissaient dans son cœur. Pourquoi la pensée de cet homme se plaçait-elle toujours entre elle et son cousin? Pourquoi, dès le premier soir, cette question qu'elle n'avait pu retenir? D'où venait, enfin, qu'elle s'inquiétait ainsi de son sort?

Ces agitations, bien qu'elle s'efforçât de les renfermer en elle-même, n'avaient pu échapper entièrement à Mlle Perraut.

Une après-dînée qu'elles étaient seules dans la salle, la gouvernante s'approcha de Charlotte, qui travaillait silencieusement à sa broderie.

— Vous n'avez pas de confiance en votre bonne amie, dit-elle ; vous me cachez vos peines ; mais j'entends bien la nuit que vous pleurez souvent, et aussitôt que vous êtes seule vous devenez mélancolique. Il n'est pas bien, ma chérie, de souffrir sans qui vous aime. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'essaye de vous consoler?

Elle continua sur ce ton ; Charlotte habituellement coupait court à ces entretiens par un baiser ; ce jour-là, elle n'in-

terrompait pas. Elle se décida même à parler, et s'animant par degrés, sous l'effort d'une angoisse trop longtemps contenue, elle se laissa aller à révéler une partie de la vérité. La gouvernante ne croyait pas le mal si grave ; elle en fut effrayée. Elle reprocha tendrement à Charlotte de ne s'en être point ouverte plus tôt avec elle, puis elle la plaignit avec tant de douceur que la jeune femme finit par se calmer.

— Heureusement, dit Mlle Perraut, que rien n'est encore perdu. Mais voyez, ma toute belle, à quel point vous étiez folle de vous consumer ainsi dans le chagrin. Le vicomte pouvait partir.

— Que veux-tu?

— Ce que je veux, mon Dieu! mais cela est tout simple, qu'il vous dise ce que j'ai deviné depuis longtemps, ce qu'il n'ose vous avouer — car vous êtes d'une froideur à glacer le plus passionné des amants ; — en un mot, ma chère enfant, qu'il meurt d'amour pour vous.

— Le crois-tu vraimènt?

— Il faut être aveugle pour ne s'en point apercevoir. Il ne pense qu'à vous, il ne parle que de vous. Et les soins dont il vous entoure! Baptiste dit qu'il ne dort plus. Il a perdu l'appétit, il est distrait, ses regards ne vous quittent pas. Il vous aime à la folie. Cela crève les yeux.

— C'est un roman, ma bonne. Armand est mon cousin, mon ami ; il voit que je ne suis pas heureuse, et il est bon pour moi ; voilà tout.

— Non, non! Je sais ce que je dis. On ne me trompe pas là-dessus, et je m'entends aux choses du cœur.

Charlotte lui prit la main, et avec une expression profonde que la gouvernante ne lui avait jamais connue :

— Tu crois vraiment qu'il m'aime, répéta-t-elle, non pas de caprice et en passant, comme il a dû aimer tant d'autres, mais sincèrement et pour la vie? Il ignore mon mariage. Je ne voudrais pas de son pardon car je ne suis pas coupable. Réponds-moi franchement, penses-tu qu'il m'aime assez pour croire à la vérité, si étrange qu'elle lui paraisse?

— Sans doute, répondit la vieille dame, troublée à son tour par l'émotion de Charlotte. Le vicomte est un gentilhomme, il sait qui vous êtes...

— Eh bien! moi, reprit Charlotte, j'ai beau faire, la confiance me manque... Ne suis-je pas d'ailleurs à tout jamais séparée de lui? ajouta-t-elle aussitôt. Je ne me suis pas mariée à la légère et je ne saurais aimer sans me sentir coupable.

Mlle Perraut renouvela les assurances qu'elle lui avait don-

nées tant de fois à ce propos, et sa conclusion fut qu'un arrêt de la cour de Rome lèverait toutes les difficultés.

— Et comment, dit Charlotte, veux-tu que j'en vienne là? Il faudrait un jugement, n'est-ce pas, des actes, une enquête? Je devrais livrer mon âme en dispute à des hommes? Ce sont des prêtres peut-être, mais non des confesseurs. Ces choses ne demeurent jamais secrètes. Le monde les connaît, et ma vie deviendrait un sujet d'amusement pour les indifférents. Puis, y songes-tu? Retourner à l'église et m'incliner de nouveau devant l'autel alors qu'un homme vivant maudirait mon parjure...

— Vous vous faites des monstres de tout, ma chérie. Considérez que votre père serait présent, avec tous vos amis; figurez-vous l'église splendidement ornée, la joie peinte sur toutes les figures. Là-bas, en vérité, ce n'était point un mariage.

— Tu n'y étais pas, dit Charlotte.

Elle revit la petite chambre d'Avranches, le général agenouillé, le vieux prêtre en ses habits d'emprunt, l'appareil austère des noces cachées et cette auréole de martyre qui semblait venir des anciens âges. Comme l'éclat convenu des fêtes paraissait terne sous cette lumière d'en haut; les lustres pâlissaient, et il s'échappait des fleurs et de l'encens un air qui affadissait le cœur.

— Enfin, reprit-elle avec une légère impatience et comme si elle avait voulu chasser la vision importune, tu oublies que je ne suis pas seule et qu'il y a quelqu'un dont je dépends aussi.

— Qui ça? le jacobin? Mais vous êtes folle, mon enfant, avec tous vos scrupules. Est-ce que cet homme-là se soucie de vous? Je veux bien lui rendre la justice qu'il mérite; la réserve où il s'est toujours renfermé à votre égard montre qu'il n'a jamais envisagé votre union comme un engagement sérieux. Dieu sait d'ailleurs ce qui est advenu de lui! Et puis sa république va finir, et il sera trop heureux que vous daigniez l'oublier.

— Tu te trompes, dit Charlotte, et tu ne le connais pas. Elle allait ajouter : C'est que tu ne sais pas tout. Tu ignores que c'est moi qui l'ai supplié; qu'il prévoyait qu'un jour je me parjurerais ainsi; qu'il me l'a dit, et qu'à ses genoux je lui ai juré que j'étais sincère...

Elle se contint et reprit au bout d'un instant :

— Qui sait s'il n'est pas très malheureux? As-tu jamais pensé qu'il pourrait se repentir?

— Mais cela n'a pas de raison. N'allez-vous pas mainte-

nant vous inquiéter du sort de cette homme-là? Laissez-le faire. Depuis le temps qu'il ne vous a pas donné de ses nouvelles, comptez qu'il ne songe plus à vous. Il a trouvé ailleurs ce qui lui convenait. Je connais ces officiers de fortune et sais la vie qu'ils font. Vous ne laisseriez pas un grand vide dans la sienne.

— Ne dis pas cela, s'écria Charlotte avec une vivacité singulière. Tu ne sais pas le mal que tu me fais. J'y ai pensé quelquefois, et cela m'a fait horreur.

— Seriez-vous jalouse de lui? dit Mlle Perraut, stupéfaite. Je ne vous comprends plus, ma chérie, et votre esprit s'égare.

— Peut-être, murmura la jeune femme. Je ne sais plus ce que je disais. Ma tête est si troublée.

— Voyons, voyons, reprit la gouvernante, que les brusques revirements de Charlotte et cette force d'impressions qu'elle n'attendait point avaient toute désorientée, vous êtes émue, je le conçois bien ; mais, pour qui voit clair, il n'y a point ici d'obstacles insurmontables, et si vraiment vous aimez le vicomte...

— Hélas ! dit Charlotte, je ne sais pas si je l'aime. Voilà le mal, ma pauvre amie, et tu vois bien que tu ne m'en peux guérir.

Elle se remit en soupirant à son ouvrage. Mlle Perraut allait et venait dans la salle, commençant des phrases qu'elle n'achevait point, courant après des idées qui ne venaient pas et s'arrêtant auprès de Charlotte pour la considérer avec un regard où il y avait autant d'étonnement que de compassion.

Le vicomte entra. Il tenait une lettre à la main et il s'avança vers sa cousine. Elle rougit légèrement en l'apercevant, Mlle Perraut les contempla tous deux, hocha la tête, sourit. et s'esquiva précipitamment.

— Je viens de recevoir un avis de Morand, dit M. de Septmesnil ; il me demande de me tenir prêt à partir la nuit prochaine.

— Demain ! dit Charlotte.

Le vicomte la regarda. Elle était très pâle et tenait ses yeux fixés sur son métier. Ses doigts semblaient agir machinalement. Il reprit :

— Tout est préparé depuis longtemps. J'ai envoyé Baptiste au village pour s'assurer du marin qui a promis de me conduire à Aurigny.

Il s'arrêta un moment, et poursuivit avec plus d'hésitation :

— Il me reste bien peu d'heures à passer auprès de vous,

Charlotte. Je ne sais si je vous reverrai jamais. Notre entreprise est périlleuse... Je vous ennuie peut-être ; je voulais une fois encore...

— Vous savez que je suis seule et que je n'ai point d'affaires. Demeurez, je vous en prie.

Elle lui désigna de la main un fauteuil. Ses yeux rencontrèrent ceux du vicomte ; elle les baissa aussitôt et reprit :

— Vous me paraissez inquiet. Les nouvelles que vous avez reçues seraient-elles mauvaises?

— Elles sont excellentes, au contraire. La révolution est imminente à Paris et les alliés pressent la frontière. L'occasion ne saurait être plus favorable.

Il parlait rapidement, avec distraction.

— Il n'importe, ajouta-t-il, le jour venu d'exécuter un dessein poursuivi depuis tant d'années, parmi tant de hasards et de mécomptes, on tremble malgré soi. Ce sont des faiblesses que l'action dissipera et dont j'ai tort de vous entretenir. Nous réussirons, j'en suis convaincu.

— Dieu le veuille, dit Charlotte.

— Vous retrouverez votre père, tout ce qui remplissait votre vie, tout ce que vous regrettez.

— Oh ! moi, répondit-elle avec mélancolie, je n'ai rien à attendre. Mon sort ne peut changer.

— Quoi ! toujours les mêmes craintes enfantines? Faut-il que je vous répète que votre chagrin vous abuse et que vous vous effrayez de fantômes? Il y a eu entre votre père et vous d'inévitables méprises ; elles disparaîtront avec les mauvais jours. Vous ne connaissez guère le monde pour vous effaroucher ainsi de ses propos futiles et de ses mesquines jalousies.

— Vous avez raison peut-être. Je serais heureuse de me tromper. Que sont mes soucis parmi des intérêts si grands? C'est déjà beaucoup pour moi de pouvoir compter sur votre amitié.

Elle s'arrêta. Elle sentait les regards de son cousin fixés sur elle et le rouge lui montait aux joues.

— Mon amitié, s'écria-t-il ; c'est tout mon dévouement qu'il faut dire ! Tenez, poursuivit-il avec une émotion qui n'était nullement feinte, il faut que je vous parle franchement et que je vous ouvre mon cœur. Je vous semblais inquiet tout à l'heure ; cela est vrai, j'éprouve un sentiment que je ne connaissais pas, et au moment de risquer ma vie, j'hésite pour la première fois. C'est que jamais jusqu'ici un regret n'arrêta l'ardeur fiévreuse qui m'entraînait aux aventures ; je ne me dis jamais en partant que peut-être je laissais le bonheur der-

rière moi et que je ne le retrouverais pas... Mon existence a été errante et folle; j'ai eu des caprices passagers, épuisés avant d'être satisfaits; je fuyais devant le dégoût; il fallait m'agiter toujours et m'étourdir sans cesse pour ne point pleurer sur moi-même. Je croyais tout connaître et n'avoir plus rien à espérer de la vie. Que j'étais fou! Je vous ai rencontrée à Paris. Vous rappelez-vous ces heures rapides que nous passâmes ensemble? Les moindres circonstances en sont gravées dans ma mémoire. Je vous ai revue ici. Qui ne vous eût plainte? Vous contempler chaque jour, entendre votre voix, vous distraire de vos peines, je ne demandais rien de plus et je me trouvais heureux. Je dois vous quitter maintenant. Vous m'oublierez peut-être. Loin de vous, la vie ne me semble plus qu'une agitation vaine. Ah! si vous le vouliez, Charlotte, si vous daigniez accepter l'hommage d'un cœur qui n'appartient qu'à vous, avec quelle fierté je partirais et de quelle âme légère je braverais les périls!

Il s'était rapproché d'elle. Elle n'avait point changé d'attitude; mais l'aiguille était tombée de ses mains et son sein se soulevait plus rapidement. Tout à coup, elle redressa la tête, saisit la main d'Armand, et, le regardant en face, de ses yeux profonds et purs, elle lui dit :

— Vous m'aimez? Pensez-vous bien ce que vous dites? Songez qu'il serait cruel de me tromper. J'ai beaucoup souffert, et je ne saurais vous rendre heureux.

— Charlotte, Charlotte, ne cherchez point à vous abuser. Que sont auprès de ce que je ressens ces flammes passagères qui ne brillent que pour s'éteindre aussitôt, illusions du cœur qui ne se connaît pas? Vous avez été malheureuse, je le sais; votre cœur s'est serré, vos lèvres ont désappris de sourire, et maintenant vous vous effrayez de vivre. Vous ignorez donc que l'amour fait renaître? Ah! je vous aimerai, je vous le jure, comme jamais femme ne fut aimée. Qui vous connaîtrait comme moi et saurait aussi bien vous comprendre? Je vous suivrai partout, et ma tendresse sera telle que le passé s'effacera. Je reviendrai dans ce château, et, loin de ce monde qui vous blesse et vous fatigue, nous vivrons l'un pour l'autre sans qu'aucun bruit du dehors trouble notre bonheur.

Il était à genoux. La nuit tombait et le foyer ne jetait plus qu'une clarté mourante parmi les ombres de la salle. Charlotte écoutait les yeux à demi fermés; elle sentit sur sa main les lèvres brûlantes du vicomte. Elle se leva.

— Laissez-moi, murmura-t-elle. Laissez-moi, par pitié! Je ne suis pas libre, Armand, ne le saviez-vous pas?

— Qu'importent, s'écria-t-il avec impétuosité, de vains serments que la force arrache? Je ne les reconnais pas. Empêchent-ils que je vous aime et que votre cœur palpite? La passion a ses droits aussi et sa justice. Vous avez souffert trop longtemps, Charlotte, et le ciel même...

Elle le repoussa d'un mouvement saccadé.

— Dieu juste, dit-elle, que voulait-il de moi?

Elle cacha la tête dans ses mains, et comme le vicomte, suffoqué un instant par l'émotion, allait reprendre la parole :

— Il suffit, Armand. Je ne sais ce que j'ai pu vous dire, et mon esprit était égaré sans doute tandis que vous me parliez. A coup sûr nous ne nous comprenons pas. Restons amis, ajouta-t-elle en prévenant du geste une interruption du jeune homme ; nous ne pouvons être rien de plus.

Elle sortit. Le vicomte était trop ému pour songer même à la retenir. Quelque temps après, lorsque Mlle Perraut rentra dans la salle, M. de Septmesnil était encore enseveli dans ses pensées. Elle lui parla ; il semblait sortir d'un rêve.

— Vous savez que je pars demain? dit-il. Je méditais...

— Vous partez, s'écria la gouvernante, et demain, est-ce possible? L'ordre est donc venu comme cela tout d'un coup? Votre cousine au moins en est-elle informée?

— Oui, dit simplement le vicomte.

— Mais je l'avais laissée avec vous, reprit la vieille dame.

— Elle me quitte à l'instant. Elle était un peu souffrante, je crois.

— Souffrante ! Excusez-moi, monsieur le vicomte, il faut que je l'aille rejoindre.

Elle la trouva dans sa chambre, à genoux et sanglotant.

En apercevant son amie, Charlotte courut à elle et se jeta dans ses bras.

— Au nom du ciel, ma chère enfant, qu'avez-vous? s'écria la gouvernante entièrement bouleversée.

Charlotte resta quelques instants la tête cachée dans son sein, puis elle se releva, ses yeux étaient secs, et, avec une expression d'énergie douloureuse qui glaça la vieille femme :

— Je te disais tantôt que je ne savais pas si j'aimais mon cousin. Maintenant, ma pauvre Marianne, je n'ai plus aucun doute, je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais.

Et, détournant les regards, tandis qu'une rougeur rapide colorait son visage :

— Lui, murmura-t-elle, que tu accuses toujours, il ne me connaissait pas, et il m'a mieux jugée. S'il m'avait connue...

Elle s'arrêta, et prévenant une question de la gouvernante :

— Ne me demande rien aujourd'hui ; je ne me sens pas assez forte encore. Ces choses me font trop de mal. C'était la dernière épreuve. J'en suis sortie victorieuse ; mais cela est horrible et je voudrais mourir... Viens, ce doit être l'heure du souper. Si je refusais d'y paraître, Armand pourrait croire que je redoute sa présence. Nous nous retirerons tout de suite. Je suis sûre de moi. Il part demain, et après...

Elle entraîna Mlle Perraut et descendit. Le vicomte n'était point dans la salle. Il s'était fait excuser et demeurait dans son appartement.

IV

RETOUR D'ÉGYPTE

Une tempête éclata pendant la nuit. Ce fut un de ces ouragans furieux que l'automne déchaîne aux bords de l'Océan. Le matin, le vent tomba un peu ; mais la mer n'était pas tenable. Baptiste, descendu au rivage sur l'ordre du vicomte, assura qu'il était impossible de partir la nuit prochaine ; aucun marin n'osait s'aventurer au milieu des rochers où il était nécessaire de dissimuler l'embarquement.

M. de Septmesnil fit rapporter cette nouvelle à Charlotte ; il lui adressa en même temps la lettre qui suit :

« Je vous ai cruellement offensée, Charlotte, et sans doute vous ne me le pardonnerez point. Mon amour même ne saurait m'excuser ; il est indigne, je le sens, d'une femme telle que vous. Je ne puis que vous admirer en secret et vous prier d'être clémente pour moi. Je n'ose demander à vous voir encore, et cependant, si vous me permettiez de vous entretenir un instant, peut-être la force de mon repentir vous toucherait-elle et comprendriez-vous qu'un amour comme le mien ait égaré ma raison. Est-il possible que j'ai blessé ce cœur que j'aurais voulu gagner au prix de ma vie? Hélas ! vous ne me croyez pas, et le temps seul vous fera connaître à quel point je suis sincère. Voulez-vous que je parte? Quoi que vous m'ordonniez de faire, j'obéirai. Songez seulement que je puis mourir bientôt, et je vous en conjure, ne me laissez pas dans le tourment où je suis. »

La lettre, à mesure qu'elle avançait, était écrite d'une main moins assurée. Charlotte la considéra longtemps et la relut. Puis, sans un soupir, sans émotion apparente, elle écrivit la réponse que voici :

« S'il ne faut que mon pardon pour assurer votre repos, je vous pardonne. Mais ne cherchez plus à m'entretenir de

sentiments où je verrais une injure, ni d'un amour que je ne partagerai jamais. C'est l'unique preuve que j'exige de votre repentir. Le temps nous permettra d'oublier, et peut-être retrouverons-nous l'amitié d'autrefois. Je vous crois l'âme trop haute pour ne point consentir à ce que je vous demande. A ce prix, vous pouvez demeurer sans scrupule, aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour la cause que vous servez. »

Comme elle achevait ces lignes, Mlle Perraut entra. Elle avait reçu les confidences du vicomte ; elle avait été le témoin de sa douleur et l'avait augmentée encore en lui révélant ce qu'elle savait du mariage de Charlotte et de ses rapports avec son mari. La vérité est que le jeune homme n'avait pas réfléchi où l'entraînait cet amour, le seul véritable qu'il eût jamais éprouvé. Il n'en apprécia toute la force qu'au moment où Charlotte, en le repoussant, lui montra ce qu'elle était et combien il l'avait mal jugée. Il pria la gouvernante de plaider sa cause, elle le fit avec une entière conviction.

Elle s'arrêta pour respirer, Charlotte se leva lentement, saisit le billet qu'elle venait d'écrire, le relut, le ferma, et revenant à Mlle Perraut, qui, tout ébranlée de sa propre éloquence, suivait ses mouvements d'un regard étonné :

— Tu remettras ceci à mon cousin, dit-elle. Je n'ai rien à y changer.

— Eh quoi ! s'écria la vieille dame, tout ce que je vous ai dit est donc inutile? Vous n'aurez point de pitié?

Charlotte coupa court à ces exhortations d'une manière si douce et si ferme que la pauvre gouvernante, à bout d'haleine et d'arguments, dut céder à la fin. En prenant le billet, elle ne put se garder d'un mouvement d'impatience, le premier peut-être de sa vie, puis elle s'attendrit aussitôt et se mit à pleurer.

— Je t'afflige, ma pauvre Marianne, lui dit Charlotte en l'embrassant. Tu m'aimes tant, et je fais si peu de chose pour toi ! Mais si grande que soit ta peine, crois-moi, la mienne est plus rude encore.

La gouvernante était consternée. Elle ne put qu'embrasser Charlotte à son tour.

— Je te fais pitié, reprit la jeune femme, et tu ne me comprends pas. Est-ce que je me comprends moi-même? Je vais où Dieu me pousse ; mais, en réalité, j'ignore ce qu'il veut de moi. Calmons-nous, ma bonne amie. De telles scènes ne nous consolent pas. Va remplir ton message et pardonne-moi le tourment que je te cause.

Mlle Perraut ne pouvait se décider à partir, Charlotte l'accompagna jusqu'à la porte. Elle la vit s'éloigner dans le corridor, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour la rappeler. Elle laissa tomber ses bras avec découragement et rentra.

— Il le fallait, dit-elle... C'est donc fini. Je l'ai repoussé décidément. Je resterai seule. Pourquoi? Je ne sais plus maintenant. Je ne me retrouve plus moi-même. Il me semble que toute ma vie s'en va. Me suis-je trompée? Est-ce que je l'aimerais? O mon Dieu! s'écria-t-elle en sanglotant, me délaisserez-vous dans cette misère? N'ai-je pas assez pleuré? D'où viennent ces troubles de mon cœur et ces incertitudes où s'abîme mon courage? Je succombe, et si vous m'abandonnez, je désespère de moi-même.

Elle essuya ses yeux et fit quelques pas dans la chambre.

— Cœur lâche et faible, dit-elle, que veux-tu donc de moi? Qu'importe que tu te brises! Il faut vivre... Vivre, reprit-elle, comment et à quoi bon?

Elle s'approcha de la fenêtre et se laissa tomber sur un siège qui se trouvait là. Puis, la tête appuyée sur l'une de ses mains, elle regarda au dehors.

L'ouragan de la nuit avait tout bouleversé. Le bois était dépouillé. De grandes flaques d'eau s'étendaient çà et là dans la cour. L'étang était couvert de feuilles mortes et de branchages arrachés. Des nuages gris rasaient la cime des arbres; le vent grondait sourdement dans la cheminée; parfois il se relevait, les girouettes grinçaient et la pluie fouettait les vitres; puis, entre deux ondées, on entrevoyait un morceau de ciel pâle, et le soleil de novembre versait un rayon terni sur cette nature dévastée.

D'où venaient ces tempêtes? Pourquoi les choses aussi paraissaient-elles souffrir? Charlotte songeait à sa destinée, la dernière illusion s'était évanouie. Devait-elle accuser Robert? Était-il pire que les autres, et si coupable qu'elle l'avait cru d'abord? Non. Elle se heurtait partout aux mêmes passions vulgaires. C'était la vie qui était mauvaise et la destinée cruelle. Et pourquoi pleurait-elle? Elle n'avait eu tant de courage sans doute que parce qu'elle n'aimait pas. Cœur lâche en vérité, qui ne souffrait à cette heure que de n'avoir pas failli. Robert l'avait bien jugée: elle était une femme comme les autres, et de quel droit maintenant se placerait-elle au-dessus de lui?

Elle n'éprouvait point ce calme qu'apportent les résolutions fermes; les incertitudes restaient les mêmes et rien n'adoucissait l'amertume des regrets. Qu'attendre désormais? Le ciel était bien loin et la vie bien pesante.

Charlotte trouvait en son âme le trouble désolé que lui présentait la nature. Elle restait plongée dans sa méditation douloureuse, et si parfois une larme lente n'avait coulé sur ses joues décolorées, on aurait pu vraiment la croire privée de vie.

Il était un peu plus de midi, et elle rêvait ainsi depuis environ deux heures, lorsque de violents aboiements des chiens la réveillèrent pour ainsi dire en sursaut. Elle vit deux cavaliers sortir de l'avenue et se diriger au grand trot vers le château. Ils étaient enveloppés dans leurs manteaux ruisselants de pluie, et ils passèrent si rapidement qu'elle ne put distinguer leurs traits. Un moment après, Mlle Perraut se précipita dans l'appartement, le visage décomposé et donnant les marques de la plus vive terreur. Charlotte se leva et courut à sa rencontre.

— Ma pauvre enfant, balbutia la gouvernante, rassemblez tout votre courage ; nous sommes perdues !... C'est lui qui arrive... lui... le jacobin, votre mari enfin...

— Le général ! dit Charlotte frappée à son tour de saisissement.

— Oui, ma pauvre chérie. Il veut vous voir à l'instant même. Il me suit. Tenez, j'entends ses pas.

Charlotte avait pâli horriblement et chancelé ; mais rassemblant toute son énergie :

— Qu'il entre, dit-elle avec effort, je vais le recevoir.

L'une de ses mains pressée sur son cœur comme pour en étouffer les battements, elle s'appuyait sur le marbre de la cheminée, se roidissant contre l'angoisse qui l'assaillait. Robert parut.

Une sorte de gravité mélancolique, un air de noblesse calme et fière se peignaient sur son visage bruni par le soleil ; ses traits n'avaient plus cette mobilité excessive qui en altérait autrefois la beauté, et je ne sais quoi de profond et de reposé adoucissait l'éclat de ses yeux. La vie l'avait marqué de son empreinte et l'harmonie s'était faite.

Il ne portait point le costume militaire ; il était vêtu d'une longue redingote de drap brun croisée sur la poitrine, avec des culottes grises et des bottes. Il avait un sabre à la ceinture et tenait à la main un chapeau de haute forme.

Il salua profondément Charlotte, la considéra un moment avec une expression singulière, puis, d'une voix qu'une émotion mal contenue faisait vibrer :

— Excusez-moi, madame, lui dit-il, de me présenter aussi brusquement devant vous. Je ne l'aurais voulu faire à aucun

prix, si je n'y avais été contraint par des circonstances de la plus haute gravité. Il s'agit de votre bonheur et de l'existence des personnes qui vous sont chères. Je ne resterai pas longtemps ; mais je désirerais vous entretenir sans témoin.

Sur un mot de Charlotte, Mlle Perraut se retira, non sans protester du geste. Robert reprit :

— Ma vue vous a péniblement surprise. Je m'y attendais. Mais n'ayez aucune crainte. Je ne viens point ici pour apporter le trouble... Il y a dix jours seulement que je suis arrivé à Paris. Ce que j'ai appris m'a décidé à partir immédiatement pour la Hague, et je n'ai pas eu les moyens de vous en avertir. Il n'est pas trop tard, je l'espère.

Et plus bas, en tremblant presque, il ajouta :

— M. de Septmesnil est-il encore ici?

— Oui, répondit Charlotte d'une voix éteinte.

Puis, relevant le front en surmontant son émotion :

— Je vous jure, dit-elle...

Robert l'arrêta :

— Je ne vous demande rien de plus, je ne veux rien savoir. M. de Septmesnil conspire, on l'a trahi, et cette conspiration n'est plus maintenant qu'un piège où ses amis et lui tomberont fatalement, s'ils ne sont prévenus avant vingt-quatre heures.

— Dieu ! s'écria Charlotte.

La contraction de ses traits, les battements précipités de son sein n'indiquaient que trop son agitation. Robert crut qu'elle allait défaillir ; il s'avança vers elle comme pour la soutenir ; elle le prévint et se redressa. Cette lutte imprimait un caractère d'héroïsme sur ses traits délicats, et relevait sa grâce d'un éclat de fierté qui la rendait plus touchante encore. Robert soupira légèrement et poursuivit :

— Je n'ai pas voulu que des existences précieuses pour vous fussent inutilement exposées. Grâce au ciel, rien n'est perdu encore.

— C'est bien à vous, monsieur..., murmura-t-elle.

Elle n'acheva pas sa pensée. Les mots se glacèrent sur ses lèvres, son regard se troubla.

— Vous craignez que je ne vous trompe, dit simplement Robert. Je ne vous en ai que trop donné le droit. Voici un témoignage que vous ne récuserez pas. C'est une lettre adressée à M. de Septmesnil par ses amis de Paris. Celui qui la portait se nommait le marquis d'Embrune. Je l'avais autrefois connu à la Conciergerie, et j'avais eu l'honneur de gagner son estime. Nous voyagions ensemble ; il prévoyait sans doute que l'on chercherait à attenter à sa vie, car il me fit promettre, au cas où

il succomberait, d'accomplir son message. Le courrier a été attaqué dans la forêt de Valognes ; le marquis est mort dans mes bras. Il m'en avait dit assez pour me permettre de deviner l'objet de sa mission. Voici la lettre. Les instants pressent, ajouta-t-il. Il faut que M. de Septmesnil parte ce soir même.

— Ce soir, dit Charlotte ; mais c'est impossible. Aucun marin ne voudra le conduire.

— Il n'y a pas à balancer. Autrement M. de Septmesnil sera arrêté demain. On enverra de faux avis à Aurigny. La police possède les signaux. Le débarquement aura lieu. Vos amis seront perdus. La crise sur laquelle ils comptaient est conjurée. Les armées de la République ont repris l'offensive et repoussé l'ennemi sur toute la ligne. Bonaparte est à Paris... Je vous afflige, poursuivit-il en voyant l'horrible anxiété où ses paroles jetaient Charlotte ; croyez qu'il m'est pénible d'avoir à vous porter un tel coup.

— Il ne s'agit pas de moi, dit-elle avec vivacité ; je n'y pense guère, je vous assure.

— Je n'ai pourtant songé qu'à vous. Je croyais votre bonheur engagé dans cette entreprise.

— Vous savez bien, murmura-t-elle, que ma vie ne m'appartient pas.

— Je le sais, et c'est pourquoi je suis venu. Ce que je vous offrais autrefois, je vous l'offre aujourd'hui, avec une résolution plus mûre et une entière sincérité. Vous êtes libre, madame, absolument libre, et il ne dépendra plus de moi que le passé soit oublié.

En disant ces mots, il tira de son sein un papier qu'il lui présenta ; Charlotte reconnut l'acte de leur mariage ; Robert le froissa d'un mouvement rapide et le jeta dans le foyer.

— Que faites-vous, s'écria-t-elle, et que pensez-vous donc de moi?

— Que notre union vous est odieuse, et j'en détruis la trace.

— Nous avons juré devant Dieu, dit-elle. Notre serment n'est plus à nous.

Il la contempla avec un étonnement pénible et reprit d'une voix moins assurée :

— Je n'ai plus rien à vous apprendre. Mais sachez qu'à aucun prix je ne veux prolonger une union qui fait le malheur de votre vie aussi bien que de la mienne.

Il s'inclina et se dirigea vers la porte, puis s'arrêtant sur le seuil et se retournant à demi :

— Ces lettres disent sans doute quel homme vous a trahis,

C'est Morand. Gardez-vous de lui : il est vendu à la police de Fouché.

Et laissant Charlotte éperdue, il s'élança sur l'escalier.

***

Coclès accompagnait le général ; il était resté devant la porte avec les chevaux. Baptiste l'envisageait avec une attention qu'il accordait rarement aux personnes étrangères. Sa dignité ne lui permettait point d'engager le premier la conversation ; cependant il était bien près de capituler avec ses traditions, lorsque Lucette survint. Elle lui dit quelques mots tout bas ; le vieux domestique se gratta l'oreille ; il entamait une objection quand la fillette lui tourna le dos et s'enfuit en courant. Coclès s'avança.

— Vieillard, dit-il, quelle est cette jeune beauté?

Baptiste répondit sans marquer la moindre surprise.

— C'est la compagne de mademoiselle et la nièce de sa gouvernante.

— Est-elle fiancée?

— Non que je sache.

— Le mortel qu'elle aimera sera béni des dieux.

Sur ce propos, Coclès s'éloigna. Ce n'était point le compte de Baptiste, et prenant son air le plus grave :

— Monsieur, dit-il, la jeune dame dont vous parlez désirerait connaître votre nom et me charge de vous demander s'il ne vous conviendrait pas d'entrer céans pour vous rafraîchir.

L'Alsacien répondit :

— Mon père s'appelait Schlutz. Mes amis m'ont donné le surnom glorieux de Coclès. J'arrive d'Égypte, où l'on me nommait Effendi. Abdallah Menou daignait voir en moi son émule. Rapporte ces paroles à celle qui t'envoie, et dis-lui que j'accepte son hospitalité, si tu peux cependant faire garder mes chevaux.

Baptiste appela un des métayers qui se chargea de ce soin, puis après avoir averti Lucette, il invita Coclès à le suivre. Un feu brillant pétillait dans l'âtre ; les vêtements de l'Alsacien étaient trempés d'eau ; cependant il n'avançait point. Il demeurait à mi-chemin, contemplant, dans l'attitude de l'admiration la plus profonde, Lucette qui, toute confuse de sa hardiesse, disposait sur la table du vin et des biscuits. Le bon Coclès se creusait vainement la tête. Il n'y trouvait aucune de ces formules pompeuses que d'habitude il débitait si volon-

tiers. Ce fut la jeune fille qui rompit le silence. Elle pria le soldat de s'approcher, et lui présentant le verre qu'elle venait de remplir :

— Vous venez d'Égypte, monsieur, dit-elle?

— Directement.

— C'est loin, dit Baptiste.

— Nous avons navigué quarante-neuf jours.

— Vous étiez avec l'armée française? reprit timidement Lucette.

— J'avais l'honneur d'en faire partie.

— Et votre compagnon?

Coclès dressa son grand corps efflanqué, et avec toute l'emphase d'un confident de tragédie :

— Celui que j'accompagne est l'illustre général Robert. On est fier de combattre à ses côtés, plus fier encore de se dire son ami.

Et tandis que son œil brillait de l'éclat d'un légitime orgueil, il poursuivit :

— J'ai bu l'eau du Nil, père des fleuves ; j'ai dormi sous les palmiers où rêva Cléopâtre ; j'ai vu le soleil se lever derrière les pyramides, et contemplé en face le colosse de Memnon.

— Qu'est-ce cela? dit Lucette.

— C'est un fétiche de pierre, gros comme une cathédrale. Il repose sur le sable du désert et salue chaque aurore d'un cri harmonieux.

— Vous l'avez entendu? demanda Baptiste.

— Non pas, répliqua l'Alsacien qui rehaussait sa roideur républicaine d'une gravité tout orientale ; depuis notre arrivée, l'étonnement l'a rendu muet.

Il leva son verre. Un faux mouvement découvrit son bras gauche que cachait son manteau ; son poignet était entouré d'un linge sanglant.

— Vous êtes blessé, monsieur? s'écria Lucette.

Il y avait dans ses yeux un étonnement si naïf et un intérêt si sincère, que le soldat en fut touché jusqu'au cœur.

— Jeune fille, dit-il, le palmier de Memphis est moins souple que ta taille, et ton regard est plus pur que le ciel d'Orient ; mais ta beauté n'est rien en comparaison de tes vertus. Tu me rappelles les femmes de mon pays. Je bois à ton bonheur.

En ce moment, Robert parut sur le seuil de la porte et appela Coclès.

L'Alsacien vida son verre, salua et s'élança sur les pas du général. Lucette se détourna toute rouge en souriant. Bap-

tiste regardait Robert comme un homme dont les traits éveillent de confus souvenirs.

Cependant les deux cavaliers avaient disparu dans l'avenue.

— J'ai vu quelque part cet homme que l'autre nomme général, disait Baptiste en rentrant dans le vestibule. Je le connais, j'en suis sûr.

— Eh ! mon Dieu, dit Mlle Perraut qui venait de descendre de sa chambre, ce général, comme ils disent, c'est le petit Marnier.

— Marnier de la Polleterie?

— Lui-même, mon pauvre Baptiste.

— Général ! reprit le vieux domestique. Il courait les chemins en haillons. Général de quoi?

— De leur République, parbleu, reprit la gouvernante.

— Ah ! dit le bonhomme, c'est donc cela qu'ils appellent la révolution.

Il s'éloignait en branlant la tête, Mlle Perraut le retint.

— Attendez, Baptiste, j'ai quantité de choses à vous dire. Et d'abord pas un mot à M. le vicomte de tout ce qui s'est passé ce matin. Mademoiselle y tient absolument. Il n'y a que faire de l'importuner de ce soi-disant général et du sans-culotte qui lui sert de complice. Et vous, Lucette, ajouta-t-elle, rentrez dans votre appartement jusqu'à l'heure du dîner... si l'on dîne toutefois... ces affaires-là ne regardent pas les jeunes filles, et vous avez, ma bonne petite, une curiosité que je n'aime point. Allez, et pour paraître, attendez que l'on vous demande.

***

Baptiste retourna au village ; la réponse des marins fut la même : il fallait renoncer à partir cette nuit-là. Il n'y avait plus qu'à pourvoir à la sûreté du vicomte. Le vieux domestique répondait de sa cachette. On mit un des métayers en sentinelle dans le pigeonnier qui commandait le chemin : il eut ordre d'accourir à la moindre alerte.

M. de Septmesnil n'avait plus rien de cette ardeur aventureuse qui le portait d'habitude à se jeter au-devant des périls. Ses traits altérés découvraient les préoccupations pesantes dont il était accablé. Son cœur ne défaillait point sans doute ; mais toutes ses illusions étaient parties.

La lettre qu'il avait reçue ne contenait que ces mots :

« Partez en toute diligence et remettez à la personne que vous savez la dépêche ci-incluse. Le porteur vous donnera de plus amples détails. »

Charlotte lui avait rapporté les paroles de Robert.

Il n'avait pu obtenir aucun autre éclaircissement. Le messager, disait-elle, était un inconnu ; il n'était demeuré qu'un instant et n'avait point voulu s'expliquer davantage. Comme il la voyait troublé, le vicomte n'insistait pas. Ces vagues indications augmentaient sa perplexité et mettaient son imagination au supplice. Une douleur s'y joignait : le marquis d'Embrune était l'un de ses amis les plus chers. Comment avait-il succombé? Sous les coups de quels assassins?

Quant à l'avertissement de l'inconnu au sujet de Morand, comme rien dans la lettre ne l'avait confirmé, M. de Septmesnil n'en tenait pas compte.

Charlotte elle-même hésitait à y donner une sérieuse importance. Un mot lancé en passant ne pouvait détruire des impressions de tout un mois. Et quel mot? Elle s'en souvenait à peine. Les scènes de la matinée lui faisaient l'effet d'un rêve ; c'était un de ces moments que l'on s'étonne d'avoir vécus ; elle doutait presque de sa mémoire. Elle s'agitait en vain, courait, donnait des ordres. Puis, accablée de fatigue, elle tombait dans un fauteuil ; ses yeux se fermaient bientôt, ses paupières devenaient humides et son sein se soulevait lentement comme sous l'effort latent des plaintes étouffées.

Elle sommeillait à demi lorsqu'on frappa à la porte de son appartement.

— Mademoiselle, dit Baptiste, il y a ici un homme qui se présente pour conduire M. le vicomte cette nuit.

— Qui est-ce? D'où vient-il? demanda Charlotte.

— Pour moi, mademoiselle, je n'aurais point grande confiance. C'est un nommé Malgouat d'Escalgrain, le plus fieffé contrebandier de la côte. Il demeure au fond de la baie avec sa mère, une vieille qui n'est pas bien famée non plus. Ils ne fréquentent personne. Mademoiselle ferait bien de le voir. J'ai prévenu M. le vicomte.

Charlotte se rendit aussitôt dans la salle et trouva son cousin en compagnie d'un homme d'une quarantaine d'années, trapu, bistré, au regard dur, mais franc, à la parole courte, aux gestes énergiques.

— Cet homme, dit M. de Septmesnil, prétend qu'il est forcé de partir cette nuit pour Aurigny. Il a entendu dire que je voulais m'y rendre, et il offre de m'emmener... Quelles sont vos conditions? ajouta-t-il en se tournant vers le contrebandier.

— Je n'en ai point. Ce n'est pas pour vous que je vais à l'île. Vous donnerez ce que vous voudrez.

— Je vous crois sincère, reprit le vicomte en dévisageant le marin qui ne se troubla pas ; mais avant d'accepter...

— Cela est juste. Vous ne me connaissez point. Il vous faut une garantie. Me voilà. Je reste ici jusqu'à ce soir.

Il y avait dans ses allures un air de sincérité rude à laquelle on ne pouvait se méprendre. Après s'être concerté un instant avec Charlotte, le vicomte demanda à Malgouat de quelle façon il entendait s'y prendre.

— Ma barque est sur le sable, dans un endroit où les gabelous ne la trouveront pas. Nous irons la chercher et nous attendrons le flot.

— Est-ce loin d'ici, l'endroit dont vous parlez?

— Il faut marcher une petite heure par la traverse. Connaissez-vous le pays?

— Fort mal, dit le vicomte ; mais voici Baptiste qui le connaît à merveille.

— Eh bien! reprit Malgouat, c'est à la Petite-Église que nous nous embarquerons.

— A la grotte ! s'écria le vieux domestique ; c'est impossible, mon ami. Je connais la Petite-Église, monsieur le vicomte, j'y suis allé une fois, il y a bien longtemps. Il faut faire le tour par Escalgrain, à moins de descendre par la grande falaise, au risque de se casser le cou et de rencontrer les gardes-côtes.

— Il y a un autre passage, dit le contrebandier.

— Le saut de l'Éleu, répliqua Baptiste ; vous n'y songez pas, l'ami. La falaise est à pic en cet endroit-là.

— C'est pour cela que nous y passerons, reprit Malgouat. Les gabelous ne s'y risquent pas. C'est à prendre ou à laisser, ajouta-t-il. La nuit, on n'a pas le vertige, et avec une bonne corde on peut s'en tirer. Nous trouverons là-bas un camarade qui m'attend et qui nous aidera.

— C'est bon, dit le vicomte après un moment de réflexion, j'accepte.

— Ah ! monsieur le vicomte, s'écria Baptiste hors de lui-même, mais c'est un suicide. On n'a pas l'exemple d'un honnête homme qui soit arrivé en bas tout entier. Le nom vous dit assez ce que c'est.

— J'ai le pied ferme et la tête solide, dit M. de Septmesnil, et du moment que la chose est possible...

— Elle est malaisée, répliqua Malgouat, mais elle est possible.

Le vicomte glissa plusieurs pièces d'or dans les mains du marin.

— Je pourrais les perdre en route, dit-il. Gardez-les pour la vieille.

Il les remit à Charlotte, qui l'assura à son tour de sa reconnaissance.

— Il faudra partir à onze heures au plus tard, reprit le contrebandier.

Il se retira avec Baptiste. M. de Septmesnil resta seul avec Charlotte.

— Allons, dit-il avec une résolution mélancolique, le sort en est jeté.

— Il le fallait, dit Charlotte.

Elle sentit que son cousin la regardait, et se mit à chercher son ouvrage. Après un moment de silence, le jeune homme reprit :

— Vous souvient-il du jour où j'arrivai dans ce château? Combien y a-t-il de cela? Cinq semaines peut-être. Il me semble que des siècles ont passé. J'étais plein d'espérance, j'ai cru toucher le bonheur. Ah ! pourquoi vous ai-je rencontrée, Charlotte? Je me plaignais autrefois de ma vie. Malheureux que j'étais ! Je ne connaissais pas l'amour !

— Vous m'aviez promis, murmura-t-elle...

Puis elle ajouta :

— Vous m'épargnerez, Armand ; croyez-vous que je ne souffre pas aussi?

Le vicomte la considéra un instant avec une expression de tristesse profonde.

— Vous êtes une étrange créature, Charlotte. Je vous plains de toute mon âme, et pourtant je ne puis concevoir votre peine. Qu'est-ce donc qui glace ainsi votre cœur? Vous n'aimez pas, je le sais, et vous ne voulez point être consolée. Je vous en supplie, ne me laissez pas partir dans cette incertitude. Si mon amour vous semble indigne de vous, oubliez-le ; mais, au nom du ciel, parlez. Je suis votre ami d'enfance, presque votre frère, vous êtes seule au monde, et je vais vous quitter peut-être pour toujours. Qui sait si vous ne vous abusez pas et ne vous torturez point vous-même? Pensez-y, Charlotte, pensez à tout le bonheur que vous pourriez donner. C'est un crime de sacrifier ainsi sa vie... Je ne sais plus que vous dire. Vous voyez à quel point je vous aime. Il faut donc que je vous voie souffrir et que je ne puisse rien pour vous !

— Vous verrez mon père, dit-elle, vous lui direz ce qu'est ma vie.

Il le promit avec chaleur, et comme il allait parler encore, elle le prévint et reprit avec plus de fermeté :

— Si vous avez quelque souci de mon repos, Armand, vous renoncerez à des sentiments dont je ne saurais écouter l'aveu. J'ai pu vous sembler faible par instants ; ne croyez pas que je voulais être plainte. Mes peines sont ordinaires et ne valent pas tant de soins. Vous avez une belle tâche à remplir et de grands devoirs vous appellent. Comptez que je demeurerai pour vous ce que j'ai toujours été, une amie fidèle, qui ne vous oubliera pas.

Elle lui tendit la main, Armand la saisit ; cette main était froide ; il y déposa un baiser ; puis, les yeux pleins de larmes, il s'enfuit.

Charlotte s'enferma dans son appartement et y demeura jusqu'à la nuit occupée à écrire.

Le souper réunit encore une fois les hôtes de Maslaville. Il fut court et silencieux. On s'assit ensuite autour de la cheminée. La valise, les armes et le manteau du vicomte étaient déposés sur un siège. On attendit.

Les mêmes pensées les occupaient tous, nul n'osait les exprimer. Les paroles étaient insignifiantes et rares ; les minutes semblaient énormes. Quand une heure se fut écoulée, tous sentirent leur cœur se serrer davantage. Il y avait de longs intervalles de silence ; on n'entendait que le bruit de la vieille horloge et le grésillement du feu. Mlle Perraut sortait, rentrait, s'évertuait de toutes manières, regardait l'aiguille qui s'avançait toujours, et comptait les quarts d'heure qui restaient encore ; elle accablait le vicomte de recommandations puériles ; il y répondait par quelques mots, un sourire contraint, et retombait dans ses méditations. La vieille dame promenait ses regards d'Armand à Charlotte, puis elle se détournait en s'essuyant les yeux. De temps à autre, une rafale s'élevait, secouant les arbres, ébranlant les clôtures et rabattant la fumée sur le foyer. Le vent froid qui pénétrait partout faisait frissonner les trois femmes. Les mêmes pressentiments sinistres les traversaient.

— Nous passerons toute la nuit en prières, dit Charlotte.

Les chiens aboyèrent. Baptiste entra.

— Il y a M. Morand, dit-il, qui est arrêté à la barrière et qui voudrait parler sur-le-champ à M. le vicomte.

— Est-il seul? demanda M. de Septmesnil.

— Oui, monsieur.

— Nous devons le recevoir, reprit le vicomte.

Et se tournant vers Charlotte.

— Vos préventions ne sont pas fondées, j'en suis bien sûr ! En tout cas, j'ai besoin de m'éclairer

Charlotte se tut ; elle n'avait pas de raisons à donner ; mais lorsque Morand parut, elle sentit se réveiller toutes les méfiances instinctives qui l'avaient autrefois éloignée de lui. Il paraissait sous le coup d'une agitation très vive. Le désordre de sa toilette, si correcte d'habitude, je ne sais quoi de mordant dans sa voix, un feu trouble dans ses regards, une teinte verdâtre répandue sur son visage, marquaient en lui quelque chose de tout à fait extraordinaire, et la retenue de son langage ne parvenait point à le dissimuler.

Sans s'attarder en compliments, il fit un salut rapide à la ronde, puis entraîna le vicomte à l'écart.

— Vous partez? dit-il à voix basse.

— Dans une heure.

— Vous avez reçu des ordres, alors. On m'avait annoncé M. d'Embrune. J'ai attendu toute la journée. Le courrier a été attaqué près de Valognes. Il y avait trois voyageurs. L'un a été tué ; les deux autres ont disparu.

— C'est M. d'Embrune qui a péri, reprit le vicomte. Était-ce à lui qu'on en voulait? Je ne sais. Ses dépêches, en tout cas, me sont arrivées.

— Qui vous les a remises? demanda Morand avec une vivacité aussitôt réprimée.

— Un étranger que je n'ai point vu, répondit M. de Septmesnil avec un peu de hauteur. Les voici, ajouta-t-il.

Morand saisit avidement le pli, examina les cachets avec soin, et, après avoir lu le billet adressé au vicomte :

— Je craignais, reprit-il en recouvrant peu à peu son assurance, que les nouvelles ne fussent pires. J'ai reçu de mon côté un avis analogue. On m'annonce des détails pour demain. Nos signaux sont vendus et la police a l'œil ouvert. Il faut donc que vous partiez ; je venais vous prévenir en toute hâte, craignant que les dépêches ne vous fussent point parvenues. J'étais résolu, s'il était nécessaire, à me rendre à Aurigny.

— A moins que votre sûreté ne l'exige, dit le vicomte, il est préférable que vous restiez.

— C'est mon avis. Ma sûreté, d'ailleurs, n'est pour moi, vous le savez, qu'une considération secondaire. Mes lettres, continua-t-il, sont courtes et bien peu claires ; mais je vois qu'on s'agite à Paris. Ces victoires dont on fait tant de bruit ne sont, tout compte fait, que des combats heureux, des coups de furie française qui ne se soutiendront pas. Le Directoire, d'ailleurs, est trop malade pour que des succès même sérieux puissent retarder sa chute.

— Ignorez-vous que Bonaparte est de retour?

— Je ne l'ignore pas, et c'est bien sur lui que je compte pour balayer le terrain et nous faire place nette... On vous en dira là-dessus à Aurigny plus que je puis le faire, ajouta-t-il d'un air profond. Bref, il y a des événements dans l'air, et d'un moment à l'autre une occasion peut se présenter. La police n'est point habile et manque d'argent. Elle n'ira pas loin. Nous en serons quitte pour changer nos signaux et choisir un autre point de la côte. J'ai déjà pris mes dispositions à cet égard, et je vous apporte de quoi mettre, à tout hasard, nos amis en mesure.

Il s'étendit sur ce point et donna au vicomte les plus minutieuses indications. Il paraissait se griser de ses paroles, et il découvrait toujours de nouveaux motifs pour ne point désespérer.

— Vous êtes d'un naturel heureux, dit M. de Septmesnil, et vous avez un tour d'esprit optimiste que j'envie.

— Il est possible que je m'abuse ; mais sans ce tour d'esprit, monsieur le vicomte, comment aurais-je résisté au métier que je fais ! Voilà dix ans que je travaille nuit et jour et joue sans cesse ma tête ; je n'en suis pas plus riche ; il me faut bien un peu de foi.

La table du souper était encore servie. Morand s'y assit sur l'invitation de Charlotte. Le vicomte avait glissé quelques mots à l'oreille de sa cousine, mais il n'était point arrivé à lui communiquer sa confiance.

— Comment avez-vous pu vous procurer une barque par ce temps horrible? demanda Morand.

M. de Septmesnil le mit au fait de ses arrangements avec Malgouat.

— Vous avez eu raison d'accepter, reprit Morand. Mais il y a quelque chose de singulier dans la démarche de cet homme, et, pour plus de sûreté, je vous accompagnerai jusqu'à la falaise.

Il ne s'aperçut pas de l'impression que ces paroles produisaient sur Charlotte. Elle sortit au bout d'un instant et elle se disposait à appeler Baptiste, quand le bruit d'une discussion assez animée l'attira dans la cuisine.

— Vous arrivez bien, mademoiselle, dit le domestique ; j'étais obligé de vous aller quérir. Cet homme veut absolument vous parler ; et j'ai beau faire, je ne puis le convaincre...

— Qu'est-ce? dit Charlotte en s'adressant à Malgouat.

— C'est, mademoiselle, que j'ai vu entrer ici tout à l'heure une figure qui ne me revient pas...

— Morand, dit-elle.

— Morand ou tout autre, reprit le marin de son air rude et dégagé ; son nom ne fait rien à l'affaire. Je le connais. Il rôde un peu trop dans le pays. On vit comme on peut, ajouta-t-il. Je ne crains pas la mer. Mais les mouchards, c'est autre chose. Si cet homme-là est des vôtres, moi je n'en suis plus. Je me méfie.

— L'homme dont vous parlez, reprit Charlotte, n'était pas attendu ce soir. Il faut pourtant que mon cousin parte, et si vous refusez de l'emmener, nous ne saurons que devenir.

— Morand, comme vous l'appelez, vient-il à la falaise?

— Il a déclaré qu'il irait, dit Charlotte.

Puis, comme le marin prenait son bonnet et se levait avec un air de méfiance :

— J'irai aussi, reprit-elle en le regardant en face. Craignez-vous que je ne vous tende un piège?

— Vous êtes une femme, vous, dit Malgouat avec une sorte de confusion. J'avais tort. On m'avait ordonné, pourtant... Enfin, ce sont des affaires de métier. Parole donnée ; je suis votre homme. J'ai risqué cent fois ma peau pour de méchants ballots de laine. J'aurai l'œil ouvert, et si ce Morand bronche...

— Il est l'heure, dit Malgouat.

Quelques minutes après, Charlotte rentra dans la salle ; elle était enveloppée dans un long manteau à capuchon.

— Voici le moment de partir, mon cousin, dit-elle. Je vous conduirai aussi jusqu'à la falaise.

— C'est de la déraison, s'écria Mlle Perraut.

Charlotte lui ferma la bouche par un baiser. Elle ordonna à Lucette, qui voulait la suivre, de faire compagnie à sa tante. Les prières de la pauvre gouvernante, non plus que celles du vicomte, ne purent la faire changer d'avis. M. de Septmesnil, d'ailleurs, n'était qu'à demi sincère dans ses exhortations.

Baptiste, armé de pied en cap, avait déjà enlevé la valise du vicomte. Celui-ci embrassa Mlle Perraut qui lui répondit à peine, suffoquée qu'elle était par tant d'émotions.

— Le temps presse, dit Charlotte.

— Vous le voulez donc? répondit le vicomte avec un soupir.

Elle était déjà sortie. Il jeta son manteau sur ses épaules et la suivit. Malgouat, malgré tous ses efforts, ne put distinguer ses traits. Charlotte régla l'ordre du départ. Malgouat, qui cachait sous sa capote une lanterne sourde et s'appuyait sur un bâton noueux, ouvrait la marche avec Morand. Le vicomte et sa cousine venaient ensuite. Baptiste formait l'arrière-garde en compagnie du chien Roland. Le vieillard adressa

ses dernières recommandations aux métayers ; il fit tirer les verrous derrière lui et on se mit en route.

***

La nuit était sombre, le ciel couvert, il n'y avait pas d'étoiles, et la lune déclinante ne dessinait que par instants son croissant effilé entre les déchirures des nuages. La terre était mouillée, la marche difficile.

On sortit par le bois et on traversa rapidement la lande, car on y était à découvert. L'obscurité, en confondant les objets, enlevait en partie à ces lieux leur aspect lugubre ; mais le sentiment de ces vastes solitudes n'en était pas moins accablant. M. de Septmesnil offrait la main à sa cousine dans les endroits difficiles ; il s'informait si elle n'avait point de fatigue ; elle répondait d'un mot, et ils continuaient leur marche en silence. S'il se tournait vers elle, il n'apercevait qu'une forme svelte qui semblait glisser dans l'ombre. Il n'osait s'approcher et lui parler encore. Ne lui avait-il pas tout dit? Il renonçait à comprendre ce qui l'avait décidée à le suivre, et de tant d'énigmes qu'il avait rencontrées en elle, celle-là lui semblait la plus impénétrable.

Un quart de lieue environ avant le hameau de Jobourg, Malgouat tourna sur la gauche et l'on prit un chemin de traverse tortueux, étroit, bordé de hauts talus ; quelques arbres y dressaient leurs squelettes sinistres qui craquaient sous le vent. On ne put éviter de traverser un hameau ; les chiens aboyèrent, on pressa le pas. Peu à peu les talus s'abaissèrent, le sentier remonta et se rétrécit encore. On avançait entre des clôtures de pierres plates ; de temps à autre il y avait une barrière, bourrée de joncs marins, qu'il fallait soulever. Le vent, que les replis des terres n'arrêtaient plus, devenait plus violent. On entendait un mugissement sourd et toujours grossissant qui semblait sortir d'un abîme souterrain. Tout d'un coup, une rafale furieuse s'éleva, balayant les nuages devant elle. Les voyageurs s'arrêtèrent, comme suffoqués. La lune se découvrit un instant. On aperçut un plateau pelé et, en avant, un espace énorme tout plein de lueurs confuses et de vagues agitations. Le chien se mit à hurler et voulut se lancer en avant. Un cri de goéland partit de la tête de la troupe ; un autre y répondit.

— Nous n'avons plus rien à redouter, dit Malgouat, nous sommes chez nous. La falaise est à cent pas d'ici. Il fautprendre garde ; l'herbe glisse et le vent pousse.

Charlotte s'appuya sur le bras du marin. On avait peine à se tenir debout ; le vent s'engouffrait dans les manteaux. On se sentait gagné par l'horreur de l'abîme qui s'ouvrait tout près de là et que l'on ne voyait pas.

— Pourvu que l'on puisse distinguer les choses à deux pas, cela suffit, dit Malgouat, et j'aime autant n'avoir point à me servir de ma lanterne. Nous voilà sur le bord ; il n'y a pas de temps à perdre.

Charlotte regarda à ses pieds ; elle ne discernait que des formes indistinctes qui s'abîmaient au-dessous d'elle, et au loin, l'infini dans les ténèbres.

— Il faut descendre là? dit-elle.

— Il s'agit seulement de ne pas perdre la tête, repartit Malgouat. Nous avons une bonne corde.

Puis, s'adressant au vicomte :

— Je vais passer le premier. Je me chargerai de votre valise et de votre manteau. Une fois en bas, j'amarrerai la corde pour l'empêcher de ballotter. Le camarade qui est ici vous dira comment faire.

Il roula le manteau autour de sa taille et fixa la valise sur son dos. On le vit s'avancer vers la droite, se courber, ramper un instant et disparaître enfin entre les contours indécis de quelques crêtes de rochers.

Le vicomte se rapprocha de sa cousine, et d'une voix qui tremblait, mais d'une autre émotion que la peur :

— Adieu, Charlotte, dit-il ; Dieu veuille que ce ne soit pas pour toujours !

Charlotte lui tendit sa main qu'il pressa sur ses lèvres ; puis elle lui remit une lettre.

— Pour mon père, dit-elle ; puissiez-vous faire qu'il me croie !

Le vicomte allait répondre quand un nouveau cri de goéland lui coupa la parole. Au même instant, une forme humaine surgit dans l'ombre au lieu même où le marin avait disparu.

— A vous, monsieur le vicomte, cria une voix vibrante qui n'avait rien des inflexions traînantes du pays.

Charlotte eut un frisson étrange et demeura comme pétrifiée par la surprise.

Morand se glissa sur les pas du vicomte. Il entendit le compagnon de Malgouat qui lui donnait ses instructions.

La corde était attachée à une forte tige de fer plantée entre deux rochers.

— J'irai devant, disait l'homme. Tenez-vous bien à la corde. Appuyez toujours vos pieds au rocher et gardez une

main libre pour parer aux coups de vent qui font ballotter la corde.

Il se baissa et disparut.

— A vous, cria-t-il.

Le vicomte s'accroupit sur le sol et saisit la corde ; il voyait où poser ses pieds, c'était tout ce qu'il fallait. Il commença de descendre.

Morand s'approchait en rampant ; il écouta tant qu'il put distinguer les voix.

— C'est lui, murmura-t-il. Il n'y a plus de doutes.

Il ne pouvait aller plus loin, le vertige le gagnait. Il saisit le pieu d'un mouvement fébrile, ses mains palpèrent la corde, elle était fine et tendue. Il écouta ; les voix s'éloignaient. Tout à coup, il écarta son manteau, une lame étincela dans l'ombre ; il se jeta sur la corde. Mais au même instant il sentit une main de fer lui étreindre le poignet. Il lâcha son couteau et poussa un cri sourd. Une sorte de fantôme s'était dressé devant lui, et avant qu'il pût même songer à se défendre, il était terrassé.

— Qui va là? cria Baptiste en armant bruyamment un pistolet.

— Ami, répondit-on avec un accent alsacien, mais n'avancez pas, sinon je précipite.

Embarrassé dans les plis de son manteau qui étouffait ses cris, Morand se sentait glisser sur l'herbe rase. L'horreur le glaça, il ne se débattit plus. Coclès le tenait râlant sous son genou. Lorsqu'il le sentit immobile, il tira de sa poche une corde solide et le garrotta.

— Tais-toi, lui dit-il, ne bouge pas, ou je te pousse.

Baptiste, cependant, redoublait ses appels.

— Silence, reprit Coclès, et tâchez d'écouter. Un cri strident d'oiseau de mer partit bientôt du fond du précipice.

— Ils sont arrivés, dit l'Alsacien en s'avançant vers Baptiste. Maintenant, vieillard, expliquons-nous. Je suis Coclès, grenadier de la République, et je viens de te rendre un signalé service.

— Que se passe-t-il donc? demanda d'une voix haletante Charlotte qui s'était approchée.

Le soldat ne l'avait point encore aperçue.

— Parlez, continuait Charlotte, je suis Mlle de Traynières.

— C'est vous, citoyenne, dit-il un peu saisi lui-même ; il poursuivit aussitôt :

— Ce brigand a voulu couper la corde qui portait mon général. J'étais en observation dans les rochers. Je l'ai vu et je l'ai arrêté.

— Dieu ! s'écria Charlotte, Morand ; mais c'est impossible.

— Je l'ai vu, répéta l'Alsacien.

— Ainsi, reprit-elle, le général était là... c'est lui qui tout à l'heure... Il s'en va donc aussi...

— Personne ne voulait conduire votre cousin, dit le soldat. Le général connaît la mer et n'en a pas peur. Il a trouvé un homme pour l'accompagner. Il part. Ne le saviez-vous pas?

— Lui ! balbutia-t-elle.

— Sans doute, reprit l'Alsacien. Il vous aime et sauve vos amis. C'est tout simple, cela.

Elle se pencha instinctivement vers le lieu où ils avaient disparu. Elle ne vit que la nuit et n'entendit que le bruit de la mer. Elle resta ainsi quelques instants absorbée dans son émotion. Morand appelait de nouveau à l'aide. Il mêlait ses plaintes de menaces et d'imprécations.

— Patience ! s'écria Coclès. Ton compte est réglé, brigand, je suis à toi tout à l'heure.

Charlotte frémit en entendant cet arrêt prononcé avec une froideur impitoyable.

— Que comptez-vous faire de cet homme? demanda-t-elle.

— Il a voulu couper la corde, répliqua l'Alsacien d'un ton significatif.

— Mais vous ne pouvez le tuer ainsi. Ce serait horrible.

— Si je lui laisse la vie, il ira vous dénoncer, et nous serons arrêtés demain.

— Dieu ! dit-elle. Je n'y avais pas songé.

Elle réfléchit un instant et reprit :

— Cet homme possède des secrets importants. Le général voudra peut-être l'interroger à son retour. Il vous blâmerait d'avoir agi sans ordre.

Coclès n'était pas cruel, et cette exécution sommaire lui répugnait.

— Il vaudrait mieux attendre, dit-il ; mais où enfermer ce coquin?

— Chez moi, répondit Charlotte. Vous l'y pourrez garder vous-même.

Elle prit la main du soldat et poursuivit :

— Je n'ai personne pour me défendre. Je me confie à vous. Voulez-vous me suivre au château?

— C'était la consigne, balbutia Coclès ; mais le général n'osait pas... ni moi non plus.

Une rafale violente rasa le plateau en mugissant. Charlotte chancela ; il la soutint.

— Partons, dit-elle en frissonnant.

— Un instant encore, dit Coclès. Je ne dois point laisser de trace de notre passage. Il faut remonter la corde. Si le vieillard veut m'aider, la chose sera vite faite.

— Tu entends, Baptiste?

Le bonhomme s'approcha ; il obéissait, mais il ne comprenait plus. Ses yeux ne voyaient point et ses oreilles ne lui transmettaient, depuis un quart d'heure, que des sons inintelligibles. Mlle de Traynières serrait la main d'un soldat de la République, et l'homme de confiance du comte gisait garrotté à ses pieds. Le respect enchaînait le jugement du vieux serviteur, sans quoi il eût douté de la raison de Charlotte et de l'équilibre du monde.

Coclès tirait la corde ; Baptiste l'enroulait machinalement. Morand le reconnut et invoqua son aide. Ce fut l'Alsacien qui répondit :

— On te fait grâce de la vie pour le moment ; tu t'expliqueras au château.

L'opération achevée, Baptiste se chargea de la corde, Coclès prit le pieu de fer, puis, se penchant vers Morand qu'il souleva comme un ballot :

— Debout, cria-t-il.

Morand eut de la peine à reprendre son équilibre. La douleur, le froid, la peur l'avaient engourdi. L'Alsacien l'aida à franchir la pente glissante qui les séparait du plateau.

Serrée dans son manteau, transie et grelottante, Charlotte les attendait, priant du fond de l'âme pour ceux qui s'en allaient. Les bruits sourds qui venaient d'en bas la faisaient tressaillir ; elle croyait entendre des cris de détresse. La tempête cependant avait diminué de violence ; la mer déferlait avec moins de furie au pied de la falaise ; le vent s'abattait ; les dernières rafales avaient balayé le ciel, les étoiles brillaient çà et là. Les yeux fixés sur elles, Charlotte sentait peu à peu l'espérance poindre dans son âme comme ces rayons célestes au sein de la nuit humide.

— Nous voici, dit Baptiste qui arrivait plié sous sa charge. La mer est haute, le temps se calme, la traversée ne sera pas si mauvaise que je le craignais.

— Montre-nous le chemin, vieillard, dit Coclès, et si le fardeau te fatigue, nous le ferons porter au prisonnier. Quant à toi, brigand, si tu bronches, je te casse la tête.

On se mit en route. Charlotte marchait auprès de Baptiste qu'elle encourageait de temps à autre d'une parole affable. Le bonhomme alors se redressait gaillardement et partait

sans souci de la fatigue. Deux fois Morand se trouva rapproché de Charlotte et tenta de lui parler. Elle pressa le pas sans répondre. Ils atteignirent ainsi le grand chemin, et à trois heures du matin, ils franchissaient la barrière du château.

***

Le premier soin de Robert, en arrivant à Paris, avait été de s'informer de Charlotte. Il apprit qu'elle était à Maslaville. Il était résolu à se rendre immédiatement auprès d'elle. Les bruits confus qu'il recueillit au sujet des menées royalistes qui se tramaient du côté de la Hague lui inspiraient d'assez vives inquiétudes ; il précipita son départ.

Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait pour la première fois franchi cette route. C'était en 1789, aux plus beaux jours de juillet, dans le plein épanouissement de la verdure et des fleurs. Il entrevoyait l'avenir à travers la poussière lumineuse du chemin ; il croyait trouver à Paris le bonheur et la fortune ; il y avait dans l'air un souffle d'enthousiasme, et toutes les voix de la jeunesse chantaient dans son cœur.

Il recommençait maintenant son voyage par une nuit d'automne ; la nature était morne, les hommes effrayés, le découragement pesait sur toutes les âmes. Et tandis que les illusions s'effaçaient derrière lui, il s'en retournait vers cette lugubre Polleterie où avait langui son enfance sans sourire.

Sa vie avait passé comme ces orages d'été qui s'élèvent sans raison, menacent la nature de leur fracas inutile, puis s'éteignent dans le silence d'une nuit sans étoiles, et ne laissent d'autres traces qu'une moisson détruite et quelques débris de fleurs.

Il était parti pour l'Égypte. Il espérait trouver là des émotions qui l'arracheraient à lui-même, une mort glorieuse peut-être. Charlotte n'entendrait plus parler de lui ; il l'avait laissée libre, elle pouvait décider de son avenir.

Du monde nouveau où il se trouva transporté se dégageait je ne sais quelle influence qui tenait du prestige. Ces ruines gigantesques sous ce ciel toujours serein, cette immense impassibilité de la nature qui nulle part ne s'étale aussi souverainement, agirent peu à peu sur son âme et lui donnèrent quelque chose de leur calme mélancolique. Les siècles ont passé là comme ailleurs les années, les empires ont disparu comme autre part les hommes ; on touche à l'éternité, l'esprit s'abîme au sein des choses, et l'on sent comme un souffle de mort et d'apaisement.

Robert aimait, c'était son châtiment ; il en souffrait, c'était justice.

Réparer le mal, rendre, s'il le pouvait, à Charlotte une partie du bonheur qu'il lui avait ravi, devint sa pensée de toutes les heures et le grand dessein de sa vie. Mais il ne se soutenait point toujours si haut et sans effort. Il entrait dans son renoncement cette part d'espérance inavouée dont l'homme ne se détache point, lors même qu'il n'y croit plus : mirage de la solitude, brouillard qui voile l'avenir et cache à l'œil, menacé de vertige, l'abîme du sacrifice.

Qu'il cherchât à s'affermir dans sa raison stoïque, qu'il se berçât encore de vagues illusions, c'était toujours Charlotte qui remplissait sa pensée. Il ne cessait pas de l'aimer ; il ne l'aimait plus que pour elle-même, sans attendre autre chose que la récompense intime du dévouement caché.

Coclès l'avait suivi. Fidélité alsacienne, rigorisme républicain, il ne voulait ni quitter son général, ni dépouiller l'héroïque défroque de 92. Les soldats écoutaient bouche béante ses sentences plutarchiques mêlées d'aphorismes orientaux, et le considéraient comme un savant profond. Libre de collectionner à sa guise, de moraliser avec les Turcs et de contempler à loisir sphynx et pyramides, approchant de Monge, touchant Berthollet, baignant sa forme humaine dans l'eau du Nil, le fleuve panthéiste, Coclès jugeait que des oripeaux dorés, galons ou épaulettes, n'ajouteraient rien à la juste fierté qu'il ressentait de son sort. Cependant, si bien étudiée qu'elle fût, son impassibilité musulmane n'avait pas engourdi son bon cœur. Sans que Robert lui eût jamais fait de confidences, Coclès avait été trop mêlé à sa vie pour ne pas soupçonner la cause de ses chagrins ; avec une délicatesse qui n'était pas la moindre étrangeté de son caractère, il s'efforçait de les adoucir. Que de fois, lorsqu'il voyait l'ennui prendre Robert, il l'avait distrait d'un mot ou entraîné, à sa suite, dans quelque divagation fantasque à travers les mondes inconnus.

Souvent, après des journées brûlantes sous un sol desséché, il arrivait que Robert, rentré dans sa tente, ne trouvait pas le repos. La fièvre le reprenait et les anciennes ardeurs troublaient son cerveau. Il se levait, étouffant, pour chercher un peu d'air. Alors une voix pleine, sonore, s'élevait dans la nuit, modulant une mélodie plaintive. Robert écartait la portière de la tente ; il apercevait Coclès couché sur le sable, chantant une lied de son pays et regardant la lune blanche qui montait dans le ciel diaphane au milieu des étoiles.

Robert écoutait, et insensiblement ses pensées prenaient

un autre cours. Ce qu'il souffrait, d'autres ne le souffraient-ils pas? Il songeait à celle qu'il n'oubliait jamais, à Charlotte, qui, loin de là, pleurait peut-être à cette heure son avenir condamné et sa jeunesse perdue. Il se rappelait sa tâche et retrouvait le calme.

Si élevée qu'elle fût, toutefois, cette philosophie n'aurait point suffi à soutenir Robert. Les hommes comme lui sont rebelles à la raison toute pure; elle leur semble sèche; l'amour est leur grand maître; ils veulent quelque chose d'ému jusque dans les principes. Ce n'est point dire que Robert se réfugia dans la piété; cela n'était conforme ni à son caractère ni à la vie qu'il menait. Mais les croyances chrétiennes, dans ce qu'elles ont d'essentiel, rentrèrent dans son âme, confirmant ses résolutions et affermissant son courage. C'était la pente naturelle à son cœur, et il n'était point le seul à se trouver dans le même temps touché de cette façon.

Tel était devenu Robert, et c'est ainsi qu'il partait pour la Hague. La rencontre qu'il fit du marquis d'Embrune força en quelque sorte ses résolutions.

Ils voyageaient par le courrier; la nuit, à l'entrée de la forêt de Valognes, on les attaqua; le postillon s'enfuit, le courrier fut tué. La résistance de Robert et de ses deux compagnons dispersa les agresseurs, mais le marquis tomba blessé à mort. Il connaissait Robert et le tenait pour le plus loyal des hommes; il lui révéla en quelques phrases entrecoupées la double trahison de Morand; puis il le supplia d'accomplir le message dont on l'avait chargé pour M. de Septmesnil.

— Morand était prévenu de mon arrivée, dit-il; c'est lui qui m'a fait assassiner, je n'en doute pas. Il s'agit pour lui, non point de sauver l'État, qui ne court aucun danger, mais d'assurer sa fortune en perdant M. de Traynières et sa fille.

— Vous seul pouvez déjouer les calculs de ce drôle; vous épargnerez à notre malheureux pays des embarras cruels et des rigueurs funestes. Ce sera une leçon pour mes amis; puissent-ils en profiter!

Robert accepta cette mission comme un arrêt de sa destinée. La présence du vicomte à Maslaville fut pour lui un trait de lumière. Il se dit que la vie de Charlotte, son bonheur peut-être étaient en jeu. Le moment de la réparation lui sembla venu. Les royalistes renonçaient d'eux-mêmes à leur chimérique entreprise; il pouvait donc sans trahir sa cause, arracher à un péril imminent Charlotte et ce qu'elle avait de plus cher au monde. Il jugea que la vie lui avait réservé ce devoir; il s'y décida sans hésiter. Mais, en approchant de l'épreuve déci-

sive, il sentit de nouveau ses résolutions faiblir et sa raison s'ébranler. Il semblait qu'il se retrouvât lui-même après une longue absence, et il se demandait si sa volonté n'allait pas chanceler à la dernière heure.

***

Il parvint à soutenir son rôle en présence de Charlotte; mais ce fut tout. Il s'attendait à un éclat de surprise, à quelque lutte violente; il retrouvait cette glace insondable à laquelle il s'était heurté tant de fois. C'était toujours la même résignation muette, la même résolution de souffrir. Puis la jalousie s'était éveillée; Charlotte aimait, il n'en doutait plus. A lui qui accourait de si loin, à elle-même elle n'avait pas un instant songé, et rien ne l'avait touché que le péril de son cousin.

Robert fut poussé dehors comme malgré lui; il ne reprit son sang-froid qu'au sortir de l'avenue, lorsqu'il se trouva seul, avec Coclès, à l'entrée de la lande.

Était-il donc venu pour si peu de chose? Ce qu'il avait fait suffisait-il? Que devenir maintenant? Il vivait depuis une année de l'espoir de se dévouer pour Charlotte : il n'avait su que troubler son cœur pour l'abandonner aussitôt dans les angoisses.

Il avança de quelques pas et promena ses regards autour de lui. Sur la pente de la lande déserte, le pignon noirâtre de la Polleterie se dressait au milieu des arbres desséchés. S'en aller là, revoir ces lieux, y revenir l'âme plus misérable qu'aux plus mauvais jours d'autrefois, cette pensée lui soulevait le cœur.

Les rafales violentes du vent de mer rasaient la lande en mugissant. Les chevaux épuisés ouvraient leurs narines à cet air puissant qui passait en tourbillons autour d'eux et les ébranlait par instants. Des grondements lointains s'élevaient des grèves, et l'on apercevait, au delà des promontoires noyés de brume, la mer toute grise sous le ciel chargé de nuages.

— C'est la tempête, dit Robert. Personne n'osera prendre la mer cette nuit. Il faut pourtant que cet homme parte. Eh bien! soit, ajouta-t-il, s'il ne se trouve personne, je serai là. Ne devais-je attendre ce que j'ai rencontré? J'espérais des prières ou de la reconnaissance, dernier soulèvement de l'orgueil qu'il faut étouffer. Aussi bien, que m'importe la vie, et qui sait si le même flot ne nous engloutira pas? J'ai besoin d'un homme et d'un bateau. Je les aurai, si Malgouat vit encore et s'il se souvient de moi.

Il repartit, Coclès suivait, silencieux comme à son habitude, et ne s'inquiétait point du terme de la course. Ils laissèrent à gauche le hameau de Jobourg et s'enfoncèrent dans le sentier qui conduit à la baie d'Escalgrain. Les pluies et l'ouragan avaient dévasté le vallon. Une pauvre cabane était bâtie au pied de la colline, auprès d'un champ en friche bordé par les galets de la grève. Des filets séchaient le long des murs ; la fumée sortait en se tordant dans la cheminée de pierre grise.

Robert descendit de cheval et frappa. Une vieille femme vint ouvrir.

— Pierre Malgouat est-il ici?

— Que lui voulez-vous? demanda la vieille en le considérant avec méfiance.

— Je suis Robert Marnier. Je vous reconnais, ma mère, m'avez-vous oublié?

— Robert, est-ce possible? dit Malgouat en accourant.

— Comme autrefois, dit le général en lui tendant la main.

— Entrez, reprit l'homme.

Le général s'arrêta sur le seuil.

— J'ai un service à te demander, Malgouat, un service considérable. Tu me répondras oui ou non, et si tu me refuses, je ne t'en voudrai pas. Il s'agit de jouer ta vie avec la mienne. Il faut que je parte cette nuit à l'Ile, veux-tu venir avec moi?

Le contrebandier pâlit un peu ; mais il n'hésita point.

— J'irai. Si vous étiez seul, vous péririez certainement. A nous deux nous nous en tirerons peut-être. Ma barque est cachée près de la Petite-Église. Si nous pouvons la mettre à flot, nous partirons.

— Pierre, dit la vieille, qui avait écouté, tu n'iras pas. Cela n'est pas possible. Ton père est mort dans une tempête pareille. On ne peut pas te demander cela.

— La mère, répondit Malgouat, sans Robert, je serais pendu aujourd'hui ou mort aux galères. Ma vie lui appartient. C'est dit, je n'ai qu'une parole. Il fait froid, l'ami a besoin de prendre des forces. Sers-nous ce que tu as de meilleur.

La vieille soupira et obéit. Malgouat conduisit les chevaux dans un hangar voisin.

Puis on dressa la table ; un morceau de congre, du jambon, du beurre et de l'eau-de-vie formèrent le menu du repas ; Malgouat présenta à ses hôtes les meilleurs fruits de son commerce.

Il fut décidé que Robert et Coclès resteraient jusqu'au soir dans la maison, tandis que le marin irait offrir au château

ses services. Robert lui donna des instructions minutieuses qu'il écouta sans manifester le moindre étonnement. C'était un homme taciturne qui vivait dans cette misanthropie ombrageuse assez fréquente chez les gens de son état.

Le repas fini, il s'en alla. Robert et son compagnon s'étendirent tout habillés sur les lits disposés à côté de la cheminée dans une sorte d'armoire. Ils étaient harrassés ; ils s'endormirent bientôt.

Lorsque le silence régna dans la masure et que l'on n'entendit plus que le bruit des vagues roulant les galets et le vent qui sifflait dans les herbes, la vieille vint s'asseoir en grelottant près du foyer, puis, déroulant le chapelet, elle l'égrena en marmottant des prières.

***

La nuit venue, Robert se rendit à la falaise, se blottit dans les rochers et attendit. Il reconnut la voix de Charlotte ; son cœur se glaça et il pensa défaillir. Pourtant sa main ne tremblait pas lorsqu'il saisit le bras du vicomte pour le guider dans la route périlleuse où ils allaient s'engager.

La corde ballottait beaucoup. Les pieds arc-boutés à la falaise, les voyageurs descendirent, se cramponnant d'une main aux nœuds de la corde et tenant l'autre étendue pour prévenir les chocs.

Ils y voyaient assez pour distinguer les anfractuosités et trouver la place où poser leurs pieds. Au-dessous d'eux, l'ombre impénétrable, avec un fracas continu qui croissait toujours.

Il y eut un moment où le vicomte, épuisé, étourdi, s'arrêta pour reprendre haleine. Une impression étrange passa comme un vertige dans la tête de Robert. La vie, plus encore, l'honneur même et tout l'avenir de ceux qui l'avaient blessé jadis étaient là suspendus à cette corde frêle. Un mouvement, un effort léger, et il s'abîmait lui-même, entraînant tout avec lui. Mais l'âge des tentations était passé. Le vicomte dit : « Allons. » Ils continuèrent et bientôt ils touchèrent le sol.

— Personne n'est blessé ? demanda Malgouat.

— Non, Dieu merci, répondit M. de Septmesnil. Les mains sont un peu écorchées, voilà tout.

— Vous les laverez dans l'eau salée, reprit le marin. Suivez-moi. La mer est trop haute et trop méchante encore. Il faut attendre. Il y a là une grotte où vous serez à l'abri.

Il prit la main du vicomte ; Robert suivit. Il devait

franchir des roches couvertes d'algues humides. Le pied glissait à chaque pas. Grâce au sang-froid de Malgouat et de son compagnon, ils arrivèrent sains et saufs. Il ne venait un peu de clarté que du lieu où on entendait la mer déferler avec un fracas effroyable. Cette clarté même disparut ; on avança dans une obscurité complète. Le sol parut s'affermir ; le bruit changea de nature et devint un grondement pareil à celui du tonnerre lointain dans les montagnes.

— Nous voilà rendus, dit Malgouat. Ici personne ne peut nous voir ni nous surprendre.

Il battit le briquet et alluma une lanterne marine qu'il suspendit à une arête de rocher. La lumière blafarde s'étendit le long des faces bizarrement découpées de la grotte. La voûte assez élevée et de forme presque ogive tournait et se perdait dans des profondeurs sombres. Il y avait des fragments de pierres plus blanches et de longues stalactites qui s'éclairaient sous les reflets tremblants. Le sol, rocheux sur les bords, se creusait vers une nappe d'eau, légère et écumeuse, s'élançait pour se retirer aussitôt, tandis que toutes sortes de mugissements sourds se répercutaient sur les parois de la caverne.

— Reposez-vous, dit Malgouat, et attendez-moi. Je vais annoncer que nous sommes arrivés, faire remonter la corde et examiner le temps de plus près.

Robert s'assit. La lumière tombait en plein sur son visage. Le vicomte s'attendait à voir un matelot ; en découvrant un homme qui semblait être de son monde, il ne put se garder d'un mouvement de surprise. Le général voulut prévenir toute question.

— Monsieur, dit-il, je suis obligé de partir cette nuit. J'ai appris que vous cherchiez un moyen de passage pour Aurigny. Je vous ai fait offrir une place dans mon bateau.

— J'ignorais entièrement cette circonstance, répondit le vicomte avec un peu de préoccupation. L'homme qui m'est venu trouver ne s'en est point expliqué. Puis-je au moins savoir à qui je suis redevable de ce service?

— Vous me permettrez de le taire, monsieur. Mon nom importe peu, et s'il est vrai que mon offre vous oblige, acceptez-la comme elle a été faite, sans condition.

Il y avait une nuance de roideur dans ces paroles. Le vicomte répondit du même ton.

— Le service est trop grand en effet pour que je vous demande de l'augmenter encore et de ne vous point soustraire à ma reconnaissance.

Robert devina le froissement secret et les inquiétudes

involontaires du jeune homme. La figure loyale de M. de Septmesnil, une agitation douloureuse répandue dans ses traits et perçant jusque dans ses phrases indifférentes commençaient à ébranler ses préventions.

— Nous vivons dans un temps, reprit-il, et cette fois sans rien de forcé, où toutes les appréhensions deviennent légitimes...

Le vicomte voulut l'interrompre et protester d'un mot. Il suffisait que ses méfiances fussent aperçues pour qu'elles s'évanouissent. Robert poursuivit :

— Il y a telles circonstances aussi où l'on est forcé de se cacher pour servir les personnes même auxquelles on veut le plus de bien. Les dangers que nous allons affronter ensemble vous sont un garant de ma foi. Je vous mènerai à Aurigny. Ne me demandez rien de plus, monsieur, et demeurez en confiance.

— La corde est remontée, dit Malgouat qui venait de rentrer. Mais la marée est trop forte. Il faut attendre encore.

— Combien de temps? demanda M. de Septmesnil.

— Quand la mer baissera, si nous arrivons à mettre la barque à flot et à pousser hors de la baie sans être jetés sur les rochers... Le vent est bon, tout ira bien.

Il s'éloigna dans la grotte, s'accroupit, mit sa tête sur ses mains et attendit.

Il y eut un long silence. Le vicomte se levait, marchait un instant, puis se rasseyait tout rêveur.

— Resterez-vous à Aurigny, monsieur? demanda-t-il à la fin.

— A moins que la tempête ne me force d'y relâcher, je n'y resterai que le temps de vous déposer à terre.

Le vicomte l'interrogea sur la traversée, puis ils causèrent de l'état de Paris, du retour de Bonaparte et des récentes victoires de la République, en hommes qui ne se connaissent point et dont la pensée est occupée ailleurs. Cependant la situation presque identique où ils se trouvaient l'un et l'autre, l'influence du lieu où ils étaient réunis agissaient sur leurs esprits sans qu'ils s'en puissent douter, et ils se rapprochaient insensiblement.

Le vicomte était retombé dans ses méditations, Robert crut entendre un sanglot étouffé ; il se tourna vers le jeune homme : ses regards étaient troublés et la douleur refoulée contractait son visage. Il vint au général, et, comme s'il eût cédé à une impulsion intime plus forte que sa volonté.

— Ne me jugez pas mal, monsieur, lui dit-il. L'agitation

où vous me voyez n'est point en effet de la crainte. Hélas ! j'en suis à ce point que je redoute encore plus de vivre que de mourir.

— Vous êtes proscrit, répliqua Robert en s'efforçant de paraître calme. Je sais que de grands desseins vous échappent. Vous abandonnez sans doute des personnes qui vous sont chères.

Il hasarda ces mots comme malgré lui et les regretta. Le vicomte n'y vit qu'une marque d'intérêt ; avec son caractère bouillant et expansif, il ne résista pas au mouvement qui l'entraînait à découvrir sa douleur.

— Vous paraissez me connaître, monsieur, poursuivit-il. J'ignore qui vous êtes, mais je sais que pour vous amener ici par une nuit pareille, il faut ou de grands périls ou de graves devoirs à accomplir. Peut-être avez-vous plus de force que moi ou gardez-vous une espérance lointaine? S'il en est autrement, je vous plains en toute sincérité... Ces rochers, c'est encore la patrie ; dans une heure, je vous aurai quitté ; les reverrai-je jamais? Si je reviens, j'aurai vieilli, et mes regrets seulement se rattacheront à mon pays. Ce n'est pas seulement ceux qu'elle a traînés à l'échafaud que la révolution a condamnés à périr. Mes amis sont morts déjà ou succomberont à la peine. Le meilleur, le plus noble de tous a été assassiné la nuit dernière. Toutes mes espérances sont anéanties. Il n'y a plus de retour possible. Il faut renoncer, attendre, languir dans l'impuissance et le découragement. La ruine n'est rien ; mais nul effort à tenter, aucune lutte à soutenir, plus de parti qui séduise, l'inaction qui dévore et qui tue, et, si loin que va le monde, le souci poignant d'une vie perdue et sans objet : la peine est dure, monsieur, vous la connaissez peut-être, et vous comprendrez qu'elle accable.

Robert soupira légèrement. Le vicomte poursuivit :

— Ces mots pourtant ne sont pas les plus rudes. Souffrir est peu de chose quand on est homme et qu'on est seul. Mais abandonner aux épreuves un être cher et faible, savez-vous ce que cela pèse sur le cœur?

— Je le sais trop, murmura le général.

— Ah ! s'écria M. de Septmesnil en lui prenant la main, vous laissez peut-être aussi...

— Je ne laisse rien, répondit Robert d'une voix brève et sourde, et je n'attends rien, ajouta-t-il en laissant retomber la main du vicomte.

— Eh bien ! reprit celui-ci avec exaltation, votre sort est moins dur que le mien et je vous l'envie...

Je vous étonne, monsieur, continua-t-il. Si vous connaissiez ma vie, ma douleur ne vous surprendrait plus. Je n'étais pas seul sur la falaise. Il y avait là une femme, vous l'avez sans doute entrevue dans l'ombre. C'est une créature rare, je vous l'assure, et telle que ce temps même n'en possède peut-être pas d'autre. Victime d'un dévouement héroïque, elle a été trahie, méconnue, délaissée de tous et précipitée dans le chaos de la révolution. Une jeune fille de vingt-cinq ans, songez-y, monsieur, entourée jusque-là des soins les plus tendres. Elle n'a pas succombé ; elle s'est retirée dans l'isolement, presque la pauvreté, attendant la justice qui doit venir, elle vit ou plutôt elle pleure... tout ce que peut donner l'amour d'un cœur jeune encore et qui aime vraiment pour la première fois, je l'ai mis à ses pieds... elle l'a repoussé.

Robert se leva.

— Elle n'est pas libre, peut-être, dit-il d'une voix haletante.

— Elle ne m'aime pas, répondit le vicomte avec l'accent du désespoir. Je sais qu'elle ne m'aimera jamais ; et ce qui me l'arrache pourtant, ce qui la rive à ce sol, ce n'est point l'amour d'un autre ; c'est le devoir sec, aride, qui étouffe et qui la fera mourir. Je sais cela et je pars...

— Ne regrettez point vos paroles, monsieur, lui dit Robert avec une émotion profonde. Elles vous ont fait un ami. Il y a des rapprochements singuliers, ajouta-t-il, les maux dont vous souffrez ont été les miens, et la blessure qu'ils m'ont faite n'est point encore fermée. Vous avez raison, monsieur, il n'en est pas de plus cruelle.

Ils se turent. Malgouat, qui était parti depuis un moment, revint alors.

— Il est temps, dit-il.

Ils sortirent de la grotte. Le vent avait beaucoup diminué, le ciel s'était éclairci et les étoiles laissaient tomber une lumière pâle qui permettait de distinguer vaguement les contours des objets. Ils étaient dans une anse bordée de falaises à pic qui se prolongeaient dans la mer. A mesure qu'on approchait du rivage, les rochers étaient remplacés par le galet. On avait de l'eau devant soi, on l'entendait bruire et rouler tout près, sa masse sombre s'étendait indéfiniment, et çà et là des blancheurs s'y attachaient avec des reflets bizarres.

La barque était sur la grève. Il s'agissait de la pousser jusqu'à la mer. Les vagues déferlaient encore furieusement ; lorsque les voyageurs les virent, grossis par l'ombre, s'élever pesamment à quelques pas du rivage, pour s'abattre ensuite

et venir mouiller leurs pieds, ils reculèrent instinctivement et hésitèrent un instant.

— La mer est presque basse, dit Malgouat ; dans une demi-heure nous aurions contre nous le flot et le courant. Il faut partir maintenant. Du sang-froid, et, le Bon Dieu aidant, nous nous en tirerons. Les manteaux et la valise furent jetés dans le bateau. On le poussa jusqu'à ce que l'avant fût soulevé par les lames. La barque roulait sur le sable, elle risquait de se briser. Robert et le vicomte grimpèrent dedans et prirent chacun une rame. Malgouat avait ôté ses bas et, arc-bouté sur l'arrière du bateau, il le poussa devant lui.

— Dès que vous le sentirez flotter, nagez, et vigoureusement, dit-il.

Saisissant le moment où une lame plus puissante avait soulevé l'embarcation et l'entraînait en se retirant, il poussa de toutes ses forces. Le bateau céda et se mit à osciller plus rapidement. Il flottait.

— Nagez ! cria Malgouat en sautant dans la barque. Au même instant, une vague énorme se précipita sur l'avant de l'esquif et le repoussait vers la terre, le bois craqua, le bateau pivota presque, un flot d'écume le recouvrit.

— Nagez donc ! criait le marin ; il se jeta sur l'aviron que le vicomte manœuvrait avec plus de bonne volonté que de bonheur.

La barque se redressa. Un instant après, une autre secousse se fit sentir, puis une autre, mais plus lente déjà, et ce fut ainsi pendant quelques minutes.

— Nous sommes parés, dit enfin Malgouat. Hissez la voile !

Robert tira à lui son aviron, et tandis que ses deux compagnons maintenaient contre le vent et le courant, il dressa vivement la toile. Malgouat saisit la drisse, prit la barre et s'orienta. Le vent venait de la terre ; il enfla la voile, la barque vacilla quelques instants, s'inclina en craquant, et partit vivement, franchissant les vagues qui passaient en sifflant sur la quille.

On était en mer, et en plein dans l'air libre. Les escarpements de la côte, confondus dans l'ombre, ne paraissaient plus qu'un rideau noir qui fermait en arrière l'horizon.

— Vous n'avez pas oublié le métier, dit Malgouat à Robert. Nous pouvons dire que nous l'avons échappé belle. Je ne voudrais pas recommencer.

Robert s'assit au gouvernail, le vicomte s'étendit au pied du mât, et Malgouat se tint à l'avant. Il fallait louvoyer pour gagner Aurigny. La manœuvre absorbait Robert ; il

n'était point aisé de se faire entendre au milieu du vent; le vicomte et lui ne se parlèrent plus que de loin et par intervalles. Ils éprouvaient tous les deux l'indéfinissable recueillement qu'inspirent la mer et la nuit.

La traversée dura plus de quatre heures. Le jour les avait surpris au large. Ils atteignirent Aurigny vers sept heures du matin. Le vicomte indiqua les signaux nécessaires pour franchir les passes et accoster le fort. Il avait déjà témoigné à Robert toute sa reconnaissance.

— Vous me la montrerez, monsieur, dit le général, en me rendant à votre tour un service. Je ne puis repartir qu'à la marée prochaine. Je n'ai point de passe-port, mon honneur est engagé à ce que le gouvernement anglais ignore mon séjour dans ce lieu.

Je ne suis curieux de rien voir ni de rien entendre; si vous pouvez me procurer le moyen de quitter l'île sans être inquiété, vous m'aurez amplement payé le peu que j'ai fait pour vous.

Ce langage ne laissa point de surprendre le vicomte; il était trop galant homme pour le laisser paraître.

— Rien ne sera plus aisé, monsieur, répondit-il. Si vous voulez bien me suivre, je vous mènerai dans un endroit où vous pourrez prendre un repos qui vous est nécessaire et attendre l'heure de votre départ.

***

Après avoir franchi l'enceinte du fort, ils prirent le chemin de Saint-Anne. Soit qu'ils fussent absorbés par leurs préoccupations personnelles, soit que le silence du voyage eût dissipé cette exaltation réciproque qui les avait la veille rapprochés un instant, Robert et le vicomte n'échangèrent, le long de la route, que de rares paroles empreintes de nouveau d'un peu de cérémonie et de froideur.

Ils s'arrêtèrent devant un cottage situé au milieu d'un jardin. M. de Septmesnil était attendu sans doute, car, aussitôt qu'il parut, un valet en livrée se présenta pour ouvrir la grille.

— Veuillez suivre cet homme, monsieur, dit-il à Robert. Je viendrai vous retrouver bientôt.

Robert fut introduit dans une salle basse où flambait un grand feu. Peu de temps après, on lui servait à déjeuner. Il y toucha à peine; il ne put dormir; l'agitation était plus forte que la fatigue.

Un bruit de voix qui se rapprochait le fit tressaillir. Il vit

entrer M. de Septmesnil suivi d'un homme assez âgé. C'était le comte de Traynières.

Les épreuves l'avaient beaucoup vieilli, mais non point abattu ; ses traits avaient pris même un air d'austérité mélangé de tristesse qui corrigeait ce qu'ils avaient d'un peu trop rude. Du premier coup d'œil, il envisagea le général ; celui-ci s'inclina, profondément troublé.

— Voici, dit M. de Septmesnil, l'homme auquel nous avons des obligations si grandes.

Le comte était distrait. Ces paroles parurent le rappeler à lui-même, et d'une voix légèrement émue :

— Monsieur, dit-il, vous ne pouvez entièrement vous soustraire à nos remerciements. Aucun de nous ne saurait oublier ce que vous avez fait aujourd'hui. Nous avons pourtant encore un service à vous demander. Vous arrivez de Paris ; vous avez, hier, donné à M. de Septmesnil tant sur l'état de la France que sur la trahison dont nous sommes les victimes, des renseignements du plus haut intérêt. Il importe plus que vous ne pouvez le croire que l'on connaisse ici la vérité. Nous n'entendons nullement vous faire sortir de la réserve que vous tenez à garder ; mais ce que vous disiez hier à M. de Septmesnil, consentiriez-vous à le répéter devant une autre personne qu'il amènerait ici ?

— J'y consens, monsieur, répondit Robert. Mais je vous avertis que je parlerai comme je pense, en républicain convaincu. Je n'ai pas de haine pour votre parti ; je vous en ai donné la preuve ; je désirerais seulement le désabuser. Ces tentatives chimériques ont déjà coûté la vie à trop de Français. Il n'en peut résulter à l'avenir que des violences stériles et de lamentables répressions.

— Vous pouvez vous exprimer avec toute franchise, monsieur, dit le vicomte.

Il sortit. Le général se trouva seul avec M. de Traynières.

— Je conçois, reprit ce dernier après un court silence, que des motifs graves vous fassent désirer de rester inconnu. Soyez sans inquiétude, je ne vous trahirai pas. Mais votre nom ne peut être un secret pour moi, je vous ai rencontré dans un moment dont rien ne s'oublie. Vous êtes le général Robert.

— Oui, monsieur, répondit Robert avec simplicité.

— Vous avez vu ma fille avant votre départ? poursuivit le comte, non sans quelque contrainte.

— Le temps seulement de lui remettre un message dont je m'étais chargé.

— Savait-elle que vous accompagniez M. de Septmesnil?

— Elle l'ignorait entièrement.

— Pardonnez-moi ces questions, monsieur. Le trouble ‹ vous me voyez n'a que trop de motifs. Tout ce que j'appren‹ me bouleverse. Il s'agit de choses qui me touchent de bien pr au cœur. Peut-être ai-je commis une grande injustice... Tene voici la lettre que m'a envoyée ma fille. Lisez-là, monsieu Vous comprendrez alors l'état de mes sentiments.

Il présenta au général une lettre dépliée. C'était celle qı Charlotte avait écrite la veille. Elle commençait ainsi :

« Mon très honoré père,

« Je n'ai que bien peu d'instants pour vous écrire cette lett que mon cousin de Septmesnil vous remettra demain, si Di‹ permet qu'il arrive jusqu'à vous. Cette lettre, mon père, lise la, je vous en supplie, en vous rappelant la tendresse que vo aviez pour moi dans mon enfance et la joie que vous disi‹ alors trouver dans mon affection. Je connais la noblesse ‹ votre cœur, et le temps n'a fait qu'augmenter ma vénératic pour vous. Cependant, je ne vous écris qu'en tremblant. C m'a tant calomniée auprès de vous, vous avez été si sévè pour moi, vous étiez juste sans doute ; vous me croyiez co pable. Je ne l'étais pas, mon père ; je ne l'ai pas été un se jour. Que n'avez-vous pu juger par vous-même de ma conduit Considérez seulement que ceux qui vous ont ainsi parlé ‹ moi sont les mêmes qui en toute chose ont trompé votre co fiance. Je ne sais quels rapports on vous a fait. Mon histoi est bien simple. En quelque mots la voici :

« Il y a cinq ans, vous étiez prisonnier et condamné mourir. Je demandai votre vie à l'homme de qui elle dépendai Il me l'accorda, vous savez à quel prix. Je vous cachai ι sacrifice, je craignais de vous le voir repousser. Le lendemai j'étais mariée. Je m'engageai à obtenir votre consentemen Le prêtre qui bénit ces tristes noces voulut bien vous écrir Sa lettre et celle que j'y joignis furent remises à Morand.

« Quelques heures après le mariage, l'homme auquel n vie appartenait désormais partit pour la guerre. On le je en prison. Mon devoir était auprès de lui. Je me rendis à Pari Je ne l'y rencontrais que quelques instants. Je dois le reco naître, il me témoigna constamment les égards les plus grand il sut comprendre ce qu'il y avait de délicat dans ma situ tion ; et le respect absolu que je devais souhaiter de sa par il ne s'en écarta jamais. »

Charlotte rappelait ensuite son existence à Paris, les obligations mondaines qui l'avaient entraînée, son départ enfin pour Maslaville. Il n'y avait pas un mot de plainte ; rien n'indiquait ses longues souffrances. Elle poursuivait ainsi :

« Je n'implore de vous qu'une grâce, la seule dont dépende le repos de ma vie. Si vous étiez revenu en France, je me serais jetée à vos genoux et vous m'auriez écoutée. Dieu a voulu que nos efforts fussent encore une fois inutiles. N'ajoutez pas à la douleur d'être séparée de vous, la peine plus cruelle encore de vous avoir courroucé contre moi. J'ai davantage à vous demander. Je suis mariée, mon père, et tant que votre consentement ne me sera point accordé, l'église ne pourra réhabiliter ce mariage. Je sais combien cela est pénible pour vous. Cette union consacre tous nos malheurs. Mais, en toute conscience, je ne saurais la rompre. Je l'ai promis au vénérable prêtre qui m'a assistée ; il est mort dans cette confiance ; et je sens moi-même qu'en dehors de ce chemin qui me trace mon devoir, je ne trouverai jamais le repos.

« Je n'ose vous parler d'un homme dont vous avez sans doute accoutumé de haïr le nom. N'oubliez pas cependant que vous lui devez la vie et que son nom doit être le mien. Considérez ce qu'il était et ce qu'il est devenu. Il est né dans un monde différent du nôtre, il a vécu parmi nos adversaires, nous ne pouvons le juger comme l'un d'entre nous. Mais parmi ses amis, vous le savez sans doute, il y a des vertus, de l'honneur et du courage. Il est un des premiers ; ils n'ont pas de nom plus respecté que le sien. Quelque mal qu'il m'ait fait, je n'ai point à rougir d'être à lui.

« Vous me trouvez trop résignée peut-être. Ne prenez point ce détachement pour un parjure de mon passé. Je n'en suis point venue là sans larmes ; je ne me suis pas soumise en un jour. Je suis perdue pour vous, mon père, j'ai conservé des jours aussi précieux que les vôtres. Pensez à moi comme à quelqu'un qui n'est plus de cette vie. Imaginez que je vais entrer au cloître et faites ce qu'on fait alors : pardonnez-moi les peines que je vous ai causées, bénissez-moi pour que Dieu me soutienne, et ne me refusez pas ce que j'ose vous demander. Croyez que dans mon isolement je ne vous oublierai point, et que mon cœur, que rien ne peut m'arracher, demeurera digne de vous. »

Robert rendit la lettre au comte.

— Si j'ai commis un crime, dit-il, Dieu m'est témoin,

monsieur, que j'ai fait tout au monde pour le réparer.

On entendit des pas dans la pièce voisine.

— On vient, dit M. de Traynières. Du calme, monsieur. Ces choses ne regardent que nous.

Robert était parfaitement maître de lui quand le vicomte entra. Il introduisit, avec toutes les marques du respect le plus profond, un personnage qui paraissait âgé de quarante ans environ. Grand, mince, d'une extrême élégance de tournure, la tête haute et noble, le visage effilé, le nez large, fortement arqué, avec de beaux yeux doux, mais sans chaleur d'éclat, ce personnage, avec une aisance souveraine, salua Robert de quelques paroles gracieuses et d'un remerciement qui n'avait rien de banal. Puis, sans attendre que le général lui répondît, et comme s'il avait eu à ce point l'habitude des hommages qu'il n'y prenait même plus garde, il interrogea Robert. Il insista beaucoup sur l'armée. Les nouvelles d'Égypte parurent l'attacher particulièrement. Robert ne pouvait en parler sans enthousiasme, et plus d'une fois l'intérêt le plus vif se marqua sur le visage de ceux qui l'écoutaient. Quels qu'ils fussent, on sentait que le cœur au fond était resté français, et il était singulier de voir ces hommes qui conspiraient sous le couvert du pavillon britannique, prendre malgré eux parti contre l'Angleterre et tressaillir au récit des luttes soutenues par nos soldats. Ce fut au sujet de Bonaparte que l'interlocuteur de Robert se montra surtout désireux de s'enquérir. En apprenant l'accueil qu'on lui faisait en France, il se pencha vers le comte et lui dit tout bas :

— Mon frère a peut-être raison. Il y aurait quelque chose à faire de cet homme-là.

Puis, se tournant vers Robert, et le remerciant de nouveau :

— Nous ne nous connaissons point, monsieur, dit-il avec une grâce extrême ; mais nous sommes Français tous les deux ; et j'espère qu'un jour nous nous retrouverons dans ce pays que ne peuvent oublier ceux qui ont eu le bonheur d'y naître.

Il se retira, suivi des deux gentilshommes. Robert ne resta pas longtemps seul. Le comte revint. Il tenait à la main plusieurs plis cachetés :

— Tout est disposé pour votre départ, dit-il à Robert. M. de Septmesnil vous accompagnera jusqu'au fort. J'espère que vous voudrez bien vous charger de ces lettres. L'une est destinée à rassurer nos amis de Paris sur notre sort et à leur enjoindre en même temps de cesser toute manœuvre. Celle-ci est pour l'oncle de Morand ; elle l'avertit des intentions de ce coquin et lui prescrit les mesures qu'il doit prendre pour

sauvegarder le bien de ma fille. La dernière de ces lettres, enfin, est pour ma fille elle-même. Je désire que vous la remettiez en personne dans ses mains.

Il s'arrêta, et avec une émotion qui n'était plus contenue, il reprit :

— Vous avez autrefois sauvé la vie de ma fille. Plus tard je vous ai dû ma liberté. Je vous dois plus encore aujourd'hui. Ce n'est pas un simple hasard qui a rapproché nos carrières. J'ai beaucoup appris dans ces dernières années ; j'ai aussi beaucoup oublié. Quoique vous ayez pu faire dans le passé, votre conduite l'efface. Vous avez conquis mon estime, monsieur, je ne puis vous dire rien de plus.

Il lui tendit la main, Robert la saisit et s'inclina. Le comte ne cherchait point les attendrissements, il retira sa main, et recouvrant sa fermeté habituelle :

— Il est temps de partir. Allez, monsieur, et que Dieu vous garde !

Il le conduisit jusqu'à la grille ; le vicomte l'y attendait. Ils reprirent la route du matin presque dans le même silence. M. de Septmesnil était d'une tristesse morne. Arrivé au rivage, il serra les mains de Robert :

— Vous êtes heureux, monsieur, lui dit-il avec une inexprimable tristesse.

Il s'éloigna rapidement. Robert sauta dans la barque. Malgouat prit les rames. Au moment où il franchissait la passe, Robert aperçut, sur l'un des rochers de la côte, un homme qui agitait son mouchoir en signe d'adieu. C'était le vicomte, qui demeura dans ce lieu jusqu'à ce que la petite voile blanche eût disparu dans le brouillard.

Le vent obligea les voyageurs d'aller prendre terre au delà de la Hague. Ils abordèrent sur la grève plate, entre Vauville et Diélette. Malgouat avait là un ami chez lequel ils se retirèrent pour passer la nuit.

Robert partit le lendemain matin pour Maslaville ; il suivit la grève et se rendit au château par le bois. A mesure qu'il approchait, une anxiété plus forte lui serrait le cœur. Pourquoi revenir encore? Pourquoi livrer de nouveau son âme aux déchirements? Tous ses efforts étaient stériles, son dévouement n'avait servi de rien. Charlotte ne l'aimait pas ; elle se sacrifiait à lui, et il était condamné à voir se flétrir à ses côtés celle dont il eût payé un sourire au prix de son sang. La fatalité des choses accomplies l'accablait décidément, et jamais sa vie ne lui parut autant qu'à cette heure-là vaine et désespérée.

V

PLUS FORT QUE TOUT

Mlle Perraut avait tenu à attendre le retour de Charlotte, et elle faillit plusieurs fois mourir d'inquiétude. Lorsque les voyageurs rentrèrent au château, elle entendit que l'on parlait d'enfermer quelqu'un ; elle avait vu glisser le long du mur la longue silhouette de Coclès, et elle ne douta pas qu'il ne s'agît du sans-culotte. Elle proposa tout net d'écrouer le prisonnier dans la tourelle, et se récria fort quand Charlotte, trouvant la mesure trop rigoureuse, décida tout simplement qu'il serait conduit dans une des chambres hautes. Baptiste sortit pour exécuter cet ordre. La gouvernante le suivit ; elle pensa tomber de son haut, en voyant conduire, les mains liées, Morand en personne, le confident du comte et le meneur autorisé de toute la conspiration royaliste. Elle courut à Charlotte et la pressa de questions ; mais la jeune femme était à bout de forces, elle ne répondit qu'à peine, et Mlle Perraut, abandonnée à ses conjectures, soupçonna toutes les trahisons possibles, hormis la vraie.

Après une insomnie pénible de quelques heures, Charlotte, debout dès le matin, manda Coclès auprès d'elle. Dans la lutte de la veille, le pauvre garçon avait perdu le fameux bandeau noir qui donnait à sa physionomie une coupe si étrange.

Il en était tout confus, et il avait grand tort : la cicatrice qui traversait son front relevait singulièrement la franchise austère de sa figure.

Ce fut avec une émotion presque religieuse qu'il se présenta devant Charlotte. Son imagination, portée à découvrir en toutes choses les merveilleux effets de l'amour pur, ne le tenaient point, par hasard, cette fois trop loin de compte. En présence de la femme qu'il savait tant aimée de son général, et que lui-même avait accoutumé de considérer comme une créature d'espèce surhumaine, il ne se crut obligé à prendre

aucune pose, et il dépouilla sur le seuil le cothurne républicain.

Il raconta ce qu'il savait de la conduite de Robert dans les derniers jours ; mais il n'obtenait qu'aux dépens de la clarté la concision qui lui était si chère, et cet entretien laissa dans l'esprit de Charlotte de grandes obscurités.

Mlle Perraut d'ailleurs vint se jeter au milieu des explications, et son ébahissement ne laissa point de compliquer les choses. Charlotte refusait de s'expliquer avec elle ; Baptiste était muet ; Morand emprisonné ; il ne restait plus, pour mettre le comble aux perturbations de la malheureuse gouvernante, que de voir l'horrible soudard assis à la propre table de Charlotte et commandant en maître le château. Cette épreuve lui était réservée.

Dans l'état d'anxiété où elle se trouvait, Charlotte sentait un besoin insurmontable de mouvement et une curiosité vague qui la poussait malgré elle au dehors. Elle se rappela que Malgouat lui avait recommandé sa mère. Elle résolut d'aller voir la vieille femme. Peut-être en obtiendrait-elle quelques détails nouveaux. Lucette devait l'accompagner, Coclès fut prié de leur faire escorte. L'Alsacien trouvait que le silence pouvait seul exprimer le ravissement où le plongeait cette marque de confiance. Il faut dire que les yeux de la fillette l'avaient subjugué dès le premier instant.

Ils trouvèrent facilement la cabane de Malgouat.

La vieille filait près de la cheminée. L'accueil qu'elle fit à Charlotte n'était point engageant ; toutefois, à la vue de Coclès, elle se dérida un peu.

— Vous n'étiez point du voyage? dit-elle.

— Non, dit le soldat.

— Nous portons beaucoup d'intérêt à ceux qui sont partis, ajouta Charlotte, et nous venions vous demander... nous assurer que vous avez tout ce qu'il faut.

— Mon garçon n'est pas parti pour de l'argent, reprit la vieille avec une sorte de fierté farouche. Son travail lui suffit, et s'il ne revenait pas, je n'aurais besoin de rien.

— Mais il reviendra ma bonne mère, dit Charlotte un peu embarrassée par les manières de la vieille. Le temps s'est calmé.

— Oui, oui, il s'est calmé. Je le sais bien. J'ai écouté toute la nuit. Croyez-vous que j'ai fermé l'œil? Ils sont partis, cela est sûr. Le reste regarde le bon Dieu. Il y a encore bien des heures jusqu'à demain matin.

Charlotte murmura quelques paroles d'encouragement et de reconnaissance.

— Il ne faut pas nous remercier, reprit brusquement la vieille. Si j'avais pu, j'aurais empêché Malgouat de partir. Mais il ne fallait pas en parler. C'était une dette. Il n'y avait que le petit Marnier qui pût nous demander cela.

— Vous le connaissez donc?

— Si nous le connaissons! dit la mère Malgouat en arrachant quelques brins de fagot qu'elle jeta sur le feu. Il faut croire, Seigneur, que nous l'avons connu. J'ai vu un temps où il venait ici tous les jours. Il n'était pas heureux dans ce temps-là. Il avait un père... Enfin, notre pauvre maison lui semblait un paradis. Mon garçon avait un culte pour lui... Je l'ai vu grelottant de froid, sans une veste seulement à se mettre sur le corps. Je lui en avais fait une en drap anglais bien chaud. Je me rappelle encore, il m'embrassa. « Mère Malgouat, me dit-il, je vous revaudrai cela plus tard. Je deviendrai quelque chose, vous verrez. » On a été longtemps sans entendre parler de lui. Mon garçon me disait : « Il est mort, ou bien il nous a oubliés. » Il est revenu hier. Je l'ai mal reçu d'abord, parce qu'il me prenait Malgouat... Mais au fond il en avait le droit, et je ne lui en veux pas. Il a dormi ici comme au vieux temps... Il ne m'a rien dit, mais j'ai vu qu'il avait encore du chagrin. Il est comme d'autres, il a pleuré plus souvent qu'il n'a ri dans ce monde...

La vieille marmottait ces paroles en allant, venant et rangeant de menus objets dans la chambre ; elle ne s'adressait précisément à personne ; tout d'un coup, elle s'arrêta, et changeant de ton.

— Je bavarde ; je ne pense pas que vous êtes là ; qu'est-ce que cela vous fait? Je vous reconnais bien. Vous êtes la demoiselle du château. Ils ont emmené un autre homme avec eux hier soir, je m'en souviens. Ce n'est pas pour le petit Marnier que vous venez ici.

L'écorce rugueuse s'était refermée. La vieille se remit à son rouet. Il n'y avait rien à tirer d'elle.

Ils repartirent. A mesure qu'ils remontaient la colline d'Escalgrain, Charlotte se retournait plus souvent vers la mer. On voyait Aurigny émerger au milieu de la brume, mais aucune voile ne se détachait de l'horizon nuageux. Ils atteignirent le plateau, et tant que l'on découvrit l'océan, Charlotte se retourna encore. En traversant la lande, elle aperçut devant elle le toit de la Polleterie. Au lieu de l'éviter comme d'habitude, elle fit signe à Lucette de la suivre et s'engagea dans le chemin qui mène à cette triste demeure. Elle s'arrêta toute saisie ; elle n'imaginait point une telle désolation. Elle tourna

bride ; puis je ne sais quoi la retint. Elle sauta à terre.

— Il y a ici, dit-elle, de pauvres gens que je veux visiter. Attendez-moi quelques minutes.

La barrière ne fermait plus. Un chien aboya et le métayer parut sur la porte. Il vint au-devant de Charlotte avec les plus grands témoignages de respect. Il la connaissait pour lui avoir une fois conduit un de ses enfants malade. La femme arriva, toute confuse de la visite.

— Je passais près d'ici, dit Charlotte. J'ai voulu m'assurer que l'enfant était guéri. Et puis, cette maison m'a paru singulière.

— Ce n'était pas fait pour nous, répondit le métayer. Ce devait être un manoir. On ne l'a jamais fini.

Charlotte entra dans le vestibule. Le pavé avait des vides ; les murs se lézardaient ; on sentait l'humidité.

— Que cela est triste, dit-elle.

On amena l'enfant, qui était rose et frais.

— Nous faisons ici ce que nous pouvons, dit la femme ; mais le bien rapporte peu et la vie est dure. Nous vivons ; c'est tout.

— Le maître est absent, ajouta le métayer. Il a toujours été bien doux avec nous ; car s'il fallait faire son compte, nous devrions partir...

— Votre maître ne vous demande donc rien?

— Oh ! rien du tout. Savons-nous seulement s'il est mort ou vivant? C'est bien extraordinaire, tout de même, mademoiselle, car le pauvre jeune homme n'était pas riche... Il n'a jamais eu de chance, et je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur.

— Il y a longtemps qu'il est parti?

— Dix ans, mademoiselle.

— Enfin, reprit la femme, nous sommes ici, nous y restons. S'il revient, il trouvera tout comme il l'avait laissé. Le bon Dieu veuille qu'il n'exige pas autre chose.

— N'aie pas peur, dit le métayer ; il faudrait pour cela qu'il fût changé.

— Avec son père, ajouta la femme, ç'aurait été autre chose.

— Il était moins bon? dit Charlotte.

— Moins bon ! mademoiselle, on ne peut pas dire ce mot-là d'un être pareil. C'était le plus méchant des hommes. Il n'y avait qu'à voir comment il traitait son fils. Ce n'était pas de votre temps, et puis on ne vous aurait pas parlé de personnes comme cela. Il menait une vie... Enfin, on ne pouvait pas rester ici, et sans le fils, nous serions partis comme les autres. Quand il est mort, mademoiselle, ajouta la femme, après une maladie

de trois mois, et quelle maladie ! on ne l'oubliera jamais... il ne croyait à rien... son fils le veillait nuit et jour ; croyez-vous qu'il le remerciait? Non ; il l'accusait encore de le tromper et lui donnait des coups.

Charlotte l'interrompit et demanda à visiter la maison.

— Ça n'est pas beau, dit le métayer. Il y a une certaine apparence au dehors... mais, je vous le disais, mademoiselle, on n'a jamais achevé le travail. Voici la salle, poursuivit-il en poussant une porte vermoulue.

Charlotte jeta un regard dans la pièce ; elle était presque vide. Quelques vieux meubles rongés, salis, consumés par l'usage, étaient rangés le long des murs. C'était misérable, presque repoussant. L'homme reprit :

— En haut, il y a les chambres. Elles ne sont guère plus riches. Si vous le désirez pourtant...

Charlotte indiqua qu'elle voulait monter. Ils franchirent les marches et se trouvèrent dans un long corridor percé de fenêtres. Beaucoup de vitres étaient brisées ; le vent entrait partout.

— Toutes les chambres se ressemblent, dit la femme. Il n'y a que celle de notre maître qui soit un peu en état. Montre-la à mademoiselle. Nous n'y avons rien changé.

Cette chambre était à l'extrémité du couloir. Se sentant écoutés, les braves gens racontaient tout ce qu'ils savaient. Ils le racontaient d'un ton dolent, en insistant sur les misères : c'est leur instinct. Trait à trait, c'était la jeunesse entière de Robert qu'ils dépeignaient ainsi avec cette naïveté du paysan qui, la première méfiance surmontée, croit volontiers à l'intérêt que l'on donne aux choses parmi lesquelles s'est écoulée son existence.

Le métayer tourna avec effort une grosse clef qui grinça et ouvrit la porte. Charlotte entra dans une grande pièce ; il n'y avait pas d'autres meubles que deux chaises de paille, une couche de bois blanc sans rideaux, une table couverte de livres ; d'autres livres s'étalaient pêle-mêle sur le carreau avec de vieilles armes rouillées ; rien le long des murs de plâtre noircis et écaillés, si ce n'est un portrait suspendu au-dessus de la table, seul ornement de cette pauvreté nue. C'était une figure de femme, délicate et triste, qui s'efforçait de sourire ; il y avait dans les yeux surtout et dans le mouvement des lèvres une ressemblance singulière avec Robert.

— C'est la mère de notre maître, dit le métayer.

— L'avez-vous connue? demanda Charlotte.

— Elle était morte quand nous sommes venus ici. On disait

que le chagrin l'avait minée ; et puis, si elle avait seulement un peu de cœur, elle ne pouvait pas être heureuse avec un homme comme le sien.

Charlotte s'approcha ; elle aperçut un nœud de ruban attaché à la couronne du cadre. La couleur en était bien ternie et l'ouvrage n'avait rien de précieux. Elle n'en pouvait cependant détourner ses regards. On y distinguait encore un chiffre brodé ; c'était le sien. Elle se souvint qu'elle avait eu autrefois un nœud pareil ; elle le portait aux falaises, et il était tombé de ses cheveux quand elle s'était évanouie. Ainsi Robert avait gardé comme un joyau cette pauvre parure perdue. Quelles impressions avait-il donc rapportées de cette journée et quelles mystérieuses rêveries trahissait ce souvenir?

La jeune femme promenait un œil distrait sur les livres étalés sur la table. Il y en avait un qui se trouvait en évidence. Elle l'ouvrit sans savoir pourquoi. Les pages étaient usées, il y avait des notes sur les marges ; c'était le livre sans doute que Robert lisait le plus souvent : *les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Beaucoup de passages étaient soulignés. Charlotte lut celui-ci :

« Il me semblait que la destinée me devait quelque chose qu'elle ne m'avait pas donné. »

Puis ces mots sur une autre page :

« Le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie et la mort. »

Un papier jauni tomba du livre ; Charlotte le releva ; il était couvert d'une écriture à demi effacée ; c'était un fragment de lettre ; ses yeux s'y fixèrent malgré elle. Elle parvint à déchiffrer ces lignes :

Juin 1789.

« Cruelle ! Comment avez-vous pu me laisser croire que vous m'aimiez? Je m'enivre, je m'abuse, je veux espérer encore. Mais, seul avec moi-même, il faut bien que j'ouvre les yeux, que je vois comme est le monde, qui je suis, qui vous êtes et ce qui nous sépare... C'était une distraction, un caprice, n'est-ce pas? Il fallait un cœur pour réchauffer votre ennui. La flamme n'est pas éteinte ; elle brûle, elle me consume. Vous êtes partie... vous oubliez, on vous aime, rien ne vous manque... si vous disiez un mot, mes doutes s'évanouiraient ; mais rien ne les apaise ; ils renaissent, ils me torturent... »

Charlotte rougit, replaça la lettre dans le livre et sortit.

— Si vous avez jamais quelque peine, dit-elle aux métayers, pensez à moi et venez au château.

Ses compagnons ne paraissaient point trop impatients.

Coclès avait mis pied à terre, et, tenant par la bride son cheval et celui de Charlotte, il s'efforçait d'occuper par ses discours Lucette qui l'écoutait avec un intérêt soutenu.

La nuit tombait quand ils rentrèrent à Maslaville. Baptiste les attendait devant la porte ; il était en proie au plus grand émoi.

— Mademoiselle, s'écria-t-il dès qu'il put se faire entendre, si vous saviez ce qui nous arrive !...

Charlotte, assez émue, sauta vivement de son cheval.

— Vous me chasserez, reprit le vieillard ; je ne suis pas coupable cependant. Fallait-il arriver à mon âge et manquer au service pour la première fois !

Sur un geste d'impatience de sa maîtresse, il ajouta :

— Las ! mademoiselle, il est parti, il s'est échappé...

— Morand ! Le brigand ! s'écrièrent à la fois Charlotte et Coclès. Quand cela? comment?

— Je n'y comprends rien, mademoiselle. Je m'étais absenté un instant. Interrogez Mlle Perraut, elle vous expliquera tout.

— Oui, dit la gouvernante qui parut au bas de l'escalier. C'est moi seule qu'il faut accuser. Je prends tout sur mon compte.

Elle s'exprimait avec une véhémence qui indiquait dans sa personne toute une révolution.

— Qu'as-tu fait là, ma pauvre Marianne? dit Charlotte à peine remise de son premier saisissement.

— J'ai fait ce que j'ai dû faire. Je vous ai sauvés tous. Je vous ai arrachés aux mains des scélérats...

— Explique-toi, de grâce ! Tu ne sais pas dans quelle anxiété tu me jettes !

— Devant ce sans-culotte ! dit la gouvernante avec un mouvement d'horreur.

— *Telum imbelle*, dit Coclès. Injurie, vieille, mais parle.

— Soit, reprit la gouvernante. Je n'ai pas à rougir de ma conduite et je n'ai peur de personne. Je parlerai.

Mais il lui fallut un bon moment pour rassembler ses esprits. Enfin, elle commença :

— J'étais outré de tout ce que je voyais depuis hier soir, et la présence de certaines gens me dénonçait une machination ténébreuse de nos ennemis. Vous étiez ensorcelée,

Charlotte, vous refusiez de m'écouter... Je pensais à tout cela en promenant dans le parterre ma pauvre Moussette... J'entendis taper au carreau et je vis l'infortuné Morand que vous aviez emprisonné pendant la nuit. Il m'a suppliée de le venir trouver. Je ne pouvais lui refuser cette consolation. J'étais convaincue d'ailleurs qu'il me ferait les plus graves révélations. J'intimai à Baptiste l'ordre de m'ouvrir la porte, et j'envoyai au village ce vieillard que je soupçonne depuis longtemps d'être acheté par nos ennemis.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Charlotte mourait d'inquiétude. Coclès, ennemi des longues harangues, étirait son grand corps et faisait craquer ses os et s'exhortait intérieurement à la patience. La gouvernante poursuivit :

— Il m'a parlé. Il m'a tout appris. Il est innocent, j'en ai la preuve certaine ; j'en jurerai sur mon salut ; cela est clair comme le jour. Il m'a fait comprendre la grandeur de ma tâche. Alors je l'ai fait descendre avec moi, je l'ai conduit dans mon appartement où je l'ai laissé ; je me suis assuré que les portes étaient libres, je suis revenue le prévenir, il est parti, il nous sauvera...

— Hélas ! dit Charlotte, c'est lui qui nous a trahis ; il veut notre perte. Si j'en avais douté un instant, j'en aurais maintenant la preuve. Qu'a-t-il pu te dire, ma pauvre Marianne, pour te convaincre ainsi !

— Ce qu'il m'a dit...

Mais la gouvernante avait compté sans son asthme. Elle ne pouvait se soutenir au point où elle s'était guindée. Elle eut une crise violente de toux nerveuse. Lucette l'emmena dans sa chambre.

— Cette vieille est folle, dit Coclès. Elle n'en a pas moins mis le feu à la maison et nous brûlons. Le brigand va faire assassiner mon général. Que ne l'ai-je exécuté cette nuit?

Il voulait le poursuivre. Charlotte n'eut pas de peine à le décider à rester. Il ne pouvait d'ailleurs soupçonner toute la gravité de la situation.

— Que mon général revienne, dit-il, et je ne crains plus rien.

— Mais si on l'arrête? dit Charlotte.

— Un général de la République ! C'était bon du temps de la Terreur ; mais maintenant... Du reste, ajouta-t-il, il y a des vivres dans la maison. J'ai vu ici deux métayers qui n'ont pas froid aux yeux. Ce vieillard peut encore faire le coup de feu. Je m'engage à tenir huit jours...

C'était l'avis de Baptiste, aux yeux duquel Coclès grandissait à chaque instant.

Ce n'était point une attaque que Charlotte redoutait plus. Il importait cependant de se mettre en garde. Cocl aidé de Baptiste, barricada les portes et les fenêtres du r de-chaussée. L'Alsacien commandait en chef d'armée, et s enthousiasme se communiquait au vieux doméstique; tc ces événements se confondaient dans l'esprit de celui-ci a la conception nuageuse qu'il se faisait de la grande conspi tion. Il considéra désormais Coclès comme un grand personna caché sous un nom de guerre, et le traita en parfait g tilhomme. Quant à l'Alsacien, les façons du vieux ci-deva n'avaient pas de quoi l'effaroucher. Il en avait vu bien d'aut en Égypte.

***

Charlotte était allée retrouver Mlle Perraut. A sa vue, gouvernante se répandit de nouveau en récriminations. En tement d'esprit faible qui s'acharne dans sa duperie et, u fois poussé hors de son caractère, ne sait point y rentr divague et ne se retrouve plus, Marianne épancha en ce mome toutes les imaginations folles qui, depuis trois années, ha taient son esprit. Elle accabla de reproches la malheureu Charlotte, l'accusa de trahir ses devoirs, son père et le vicon qui l'adorait, pour se livrer à l'horrible jacobin qui l'av enjôlée. Elle répéta enfin, en y mêlant ses propres billevesé toutes les fables de Morand. L'état violent où elle voy sa vieille amie, ce délire puéril et pitoyable à la fois comme u colère d'oiseau couveur, affligeaient Charlotte plus encore q les propos de la bonne dame.

De guerre lasse, celle-ci finit par se taire. Charlotte la lai gémissant sur son aveuglement. Mlle Perraut n'était po de force à supporter de si rudes assauts ; elle y succomba, restée seule, ses perturbations, sans s'apaiser, devinrent p vagues : elle s'endormit.

Charlotte retrouva dans la salle Coclès et Lucette qui l' tendaient pour souper. L'Alsacien venait d'inspecter la pla il était parfaitement tranquille. Le repas achevé — ce qui vite fait — ils se rassemblèrent autour de la cheminée.

Tout au coin, Charlotte, silencieuse et noyée dans l'om se tenait penchée sur le bras de son fauteuil ; Lucette broc auprès de la table ; Coclès, assis en face du foyer, le visage plein éclairé par la flamme, discourait en agitant ses gra bras ; puis, en face de sa maîtresse, à côté de Roland qui s meillait, en rêvant de chasse, le vieux Baptiste, accro les mains tendues vers l'âtre, l'oreille au guet, les yeux d

fermés, écoutait avec recueillement les merveilleux récits de l'Alsacien.

Le bon Coclès voyait que ses hôtes étaient tristes, et il cherchait à les distraire, comme il faisait à l'armée pour ses camarades, la nuit, autour du feu de bivouac. Il parlait de l'Égypte, et avec cette couleur qui n'appartenait qu'à lui, poésie bizarre, comme elle pouvait germer dans un esprit de cette sorte qui tournait tout à l'épopée et avait contemplé l'Orient à travers les brouillards du Rhin. Jamais les rayons de Phœbé égyptienne ne l'avaient enveloppé de lueurs aussi douces que celles qui tombaient des yeux étonnés de la petite Lucette. L'Alsacien s'abandonnait à l'inspiration, et son cœur soulevait peu à peu la roide armure où d'habitude il le tenait enfermé.

Il parlait avec une conviction profonde ; il ne parlait point de lui, et il n'y pensait pas en vérité. Il parlait du vieux pays des dieux, des prodiges de notre armée et du jeune conquérant dont l'image déjà légendaire planait sur tout le récit. Ce n'était pourtant que le cadre. Le vrai héros était Robert. Coclès le montrait tel qu'il l'avait connu et qu'il l'avait aimé, dans l'éclat de la bataille, et de plus près ensuite, pendant les nuits de veille au milieu du désert.

Charlotte s'efforçait d'écouter ; mais les réflexions qui se pressaient dans son esprit détournaient promptement son attention. Avec l'admirable perspicacité des femmes, elle avait deviné toute l'existence de Robert. Elle se représentait cette enfance délaissée, cette jeunesse solitaire, tant de luttes, tant d'amertumes, tant de déceptions peut-être.

« Qui sait, se disait-elle, s'il n'a pas vu comme moi ses illusions détruites, si les chagrins n'ont pas flétri son cœur? Je me rappelle ses paroles d'Avranches et ces soupçons cruels qui me blessaient ; n'était-ce pas le cri de révolte d'une âme profanée? »

Elle songeait alors à cette lettre qu'elle avait lue à la Polleterie ; elle ressentait contre l'inconnue à qui s'adressaient ces plaintes passionnées, une irritation secrète, et il y avait un écho de souffrance qui retentissait jusqu'à son cœur.

« Je ne connais point toutes les douleurs, pensait-elle ; je n'ai point souffert toutes les angoisses ; il y a des blessures que je ne puis sonder. Ai-je le droit de le juger? Cette fièvre d'un jour et ce délire qui l'ont emporté, sais-je quel poison funeste les avait allumés dans son sang? Sa conduite envers moi n'était point d'un cœur impatient de l'infamie... Je le plain-

drais s'il m'aimait, me disais-je autrefois. Il m'a aimée, il s'est repenti ; voilà le secret de sa vie. »

Si Charlotte s'arrêtait un instant sur la pente de sa rêverie, elle entendait encore prononcer auprès d'elle le nom qui remplissait sa pensée ; tout lui parlait de Robert, et dans chaque trait de l'existence de cet homme elle retrouvait l'empreinte de son amour pour elle. Mais aussitôt les doutes la venaient assaillir.

« Si c'est pour le seul amour de moi qu'il a bravé tant de périls, se disait-elle, pourquoi cette agitation dans ma présence, et quelle ardeur le poussait à détruire sous mes yeux l'acte qui nous unit? C'était un dessein arrêté depuis longtemps, je le sais, j'en ai la preuve ; et comme il croyait assurer le bonheur en sauvant mon cousin, il voulait anéantir du même coup les liens qui me retenaient. Il pensait donc en vérité que j'aimais Armand? Que n'ai-je parlé alors? J'ai été lâche, en vérité, j'aurais dû surmonter l'émotion qui me glaçait... Ah ! s'il m'aimait encore, que n'a-t-il pas souffert et que pense-t-il de moi? Je pourrais l'éclairer d'un mot, je voudrais.... Reviendra-t-il? Il y a des sacrifices si grands qu'ils tuent l'amour même qui les inspire. Pour renoncer ainsi, il faut avoir aimé sans doute, mais n'aimer plus peut-être. »

Elle sentait à cette pensée son cœur battre plus vite, son sein se gonfler et un frisson étrange monter jusqu'à sa tête. Elle se soulevait à demi, s'inclinait sur le bras du fauteuil et tournait vers Coclès ses beaux yeux fatigués. Elle écoutait un instant et retombait dans ses méditations.

Comme ses rêves d'autrefois lui semblaient loin maintenant et que l'ancien idéal lui paraissait vulgaire !

L'amour de Robert se présentait à sa pensée avec un éclat d'héroïsme et de tendresse qui dépassait tout ce qu'elle avait conçu. Ce jeune homme à demi sauvage l'arrachant à la mort et gardant, comme la fleur de sa jeunesse désolée, son souvenir caché au plus profond de l'âme ; puis, au milieu des hasards d'une révolution prodigieuse, cette rencontre nouvelle de leurs destinées ; ce cœur indompté lentement soumis par elle, respectant sa douleur, s'élevant à travers les épreuves et lui offrant enfin comme le seul sacrifice capable de la fléchir, une vie entière de gloire et d'abnégation, c'était de quoi toucher une âme noble et fière, et Charlotte en ressentait je ne sais quel chaste orgueil qui la faisait tressaillir.

Dans l'instinct secret qui, parmi tant d'épreuves, l'avait soutenue toujours et préservée de toute chute, elle apercevait la main de Dieu étendue sur sa vie, et ces desseins cachés de

la Providence dont le vieux prêtre d'Avranches parlait au jour des noces. Robert, en vérité, était digne qu'elle l'aimât ; ses sentiments et sa raison s'accordaient maintenant, et c'était dans le devoir qu'il lui était réservé de trouver le bonheur.

Mais au moment où elle entrevoyait ainsi l'apaisement et le repos, des obstacles inattendus se dressaient devant elle et des inquiétudes nouvelles l'envahissaient de tous côtés. Elle songeait aux périls de la traversée, à l'accueil que Robert trouverait à Aurigny, aux embûches de Morand qui l'attendaient au retour ; le reverrait-elle jamais? l'aimerait-il encore?

Suspendue entre la crainte et l'espérance, elle passa la nuit dans les plus cruelles angoisses. Si elle succombait à la fatigue et s'assoupissait un instant, les rafales du vent, qui se relevait de temps à autre, la réveillaient en sursaut ; elle s'élançait hors de son lit, et croyant entendre des bruits de pas dans le parc, elle courait à la fenêtre : la nuit était noire, le bois silencieux, le vent s'éloignait ; elle s'agenouillait alors et demeurait longtemps penchée sur son prie-Dieu.

Le lendemain dès le matin, elle envoya au village. Aucune barque n'avait été signalée. On était, au château, dans les plus vives anxiétés, quand Lucette, toute radieuse, entra dans l'appartement de Charlotte, une lettre à la main.

— Le général est ici, dit-elle. Il parle avec M. Coclès ; il vous prie de prendre connaissance de cette lettre, et il attend vos ordres.

Charlotte saisit la lettre et reconnut l'écriture de son père. Elle brisa le cachet en tremblant, puis elle passa la main sur ses yeux, car les mots miroitaient devant ses regards et elle ne pouvait pas lire.

C'était une lettre de réparation, grave et ferme, mais la plus tendre peut-être que le comte eût écrite de sa vie. Il attribuait ses rigueurs à l'infortune qui l'avait aigri, à la perfidie qui en avait abusé pour le surprendre. Il racontait la conduite de Robert ; il ne cachait point qu'il en avait pénétré le motif, et, prévenant avec une grande délicatesse les scrupules de sa fille, il l'assurait qu'il n'avait point d'arrière-pensée en ratifiant l'union contractée par elle. Il achevait ainsi :

« Cet homme est vraiment digne de vous, ma chère fille. Le ciel qui nous a tant éprouvés, nous gardait cette consolation. Il faut se soumettre entièrement à ses desseins. Grâce

à Dieu, vous êtes restée fidèle à votre devoir. C'était la seule joie que vous puissiez me donner au milieu de nos misères. Puisse la bénédiction que je vous envoie aujourd'hui appeler sur vous le bonheur que vous méritez si bien. »

Comme les vapeurs d'une nuit d'orage se dissipent au matin sous les premiers rayons du soleil d'été, les doutes qui obscurcissaient l'âme de Charlotte s'évanouirent alors ; les chaînes de son cœur étaient tombées. L'impression fut trop forte toutefois et la lumière trop vive. Charlotte fut éblouie. Le choc faillit la tuer ; elle chancela ; Lucette la soutint.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre dans la cour, une troupe de cavaliers arrivait au galop. On frappa violemment à la porte. Mlle Perraut, toute hors d'elle-même, se précipita dans la chambre.

— Voici la justice ! s'écria-t-elle. C'est votre maudit jacobin que l'on vient arrêter. Morand est là, je l'ai parfaitement reconnu, il nous tirera d'affaire.

Charlotte s'était redressée par un effort violent ; sans répondre un mot à la gouvernante, elle courut à l'escalier.

Baptiste l'arrêta.

— N'avancez pas, mademoiselle, s'écria-t-il, on va tirer !

Il tenait deux fusils à la main ; Coclès le suivait avec tout un arsenal, et ils montaient au premier étage.

— Bas les armes ! dit Robert. Ce sont les agents de l'autorité. Il faut ouvrir. Vous n'avez rien à craindre de ces hommes. C'est moi qui les recevrai.

Il tira les verrous. Des gendarmes, le fusil en joue, se tenaient autour de la porte.

— Que voulez-vous, citoyens? dit-il. Je suis général de la République ; où sont les chefs qui vous commandent?

Les gendarmes hésitèrent un instant ; mais, sur un ordre donné d'une voix impérative, quelques-uns se jetèrent sur Robert, tandis que d'autres s'avançaient vers l'escalier. Coclès arma son fusil.

— Ne vous défendez pas ! cria Robert ; il y a ici un malentendu qui s'expliquera tout à l'heure.

L'Alsacien obéit, et Baptiste, assez penaud, suivit son exemple ; on les saisit tous deux et on les entraîna dans la salle où Robert se trouvait déjà.

Charlotte, à demi morte, se soutenait à la rampe ; elle voulait rejoindre le général ; elle n'avait plus de forces. Elle aperçut Morand à quelques pas d'elle, le teint marbré, les yeux sanguinolents ; il y avait dans son attitude de l'effort et de la

fièvre. Il fit un geste en détournant les regards. Un gendarme prit Charlotte par la main.

— Où est votre appartement? dit cet homme.

La porte de la chambre était ouverte, Charlotte la désigna du doigt. Le gendarme l'y entraîna.

— Je reste en faction ici, dit-il ; n'essayez pas de sortir.

Il ferma bruyamment la porte. Mlle Perraut avait tout vu ; elle était suffoquée d'horreur et d'épouvante :

— C'est un monstre, balbutia-t-elle. J'en mourrai, Charlotte, ou j'en deviendrai folle.

La pauvre créature tomba sans connaissance.



Lorsque Robert fut arrêté et après qu'on eut désarmé ses compagnons, les magistrats pénétrèrent dans le château. C'étaient, avec le juge de paix de Beaumont, le directeur du jury d'accusation du département et l'accusateur public au tribunal criminel.

Anciens terroristes tous deux et revenus sur l'eau à la suite de la réaction de fructidor, ils portaient sur leurs traits la suffisance rogue et médiocre qui donnait à leurs pareils l'exercice d'un pouvoir sans contrôle. Duronceret, le directeur du jury, avait une quarantaine d'années ; de haute taille, d'encolure épaisse, la face rouge et le front bas, tout en lui dénotait des instincts brutaux et un esprit borné. Il subissait entièrement l'ascendant de son collègue dont la faconde l'étourdissait. Maigre, nerveux, la tête étroite, le regard mouvant, avec une physionomie qui marquait plus d'astuce que d'intelligence, l'accusateur public se nommait Marlet-Lancry.

Une perquisition minutieuse fut opérée dans le château par les soins de Morand, puis les magistrats se firent ouvrir le salon d'honneur et s'y installèrent. On laissa entrebâillée une porte qui donnait dans une pièce voisine, où se trouvait la bibliothèque. Ce fut là que Morand se plaça. Il pouvait tout entendre sans être vu. Le moment venu d'afficher cyniquement sa honte, le misérable se trouvait écrasé. Il mesurait la hauteur de sa chute, et bien qu'il fût lâche au fond, il eût préféré sans doute l'échafaud de Robespierre à la fange où il se débattait maintenant. Il se sentait condamné à croupir toute sa vie dans les bas-fonds de la politique, et il ne pardonnait pas à ceux que, dans sa conscience sophistique, il accusait de l'avoir poussé là. Il laissait sa convoitise s'aigrir et bouillonner ; il s'enivrait de vengeance, et, trompant les remords

qui l'aiguillonnaient, il se livrait à la rage jalouse qui couvait en lui depuis tant d'années.

On introduisit Robert avec Coclès. Robert avait été fouillé. On avait saisi dans son portefeuille des lettres apportées d'Aurigny ; il ne se dissimulait pas quelles charges apparentes pesaient sur lui, et, sans en pénétrer toute la profondeur, il aperçut le piège où Morand l'avait fait tomber. Dans l'état de découragement absolu où il était, convaincu que Charlotte ne l'aimerait jamais et qu'elle se sacrifiait uniquement au devoir, la vie lui importait peu. Il fallait une crise pour rompre le lien fatal qui les attachait l'un à l'autre. Il se dit que l'heure était venue. Tôt ou tard, qu'importait? Il n'eut qu'une pensée : assumer sur lui toute la responsabilité et sauver, s'il le pouvait, son honneur de soldat.

Il se renferma dans une réserve absolue et refusa de répondre aux questions que lui adressaient les magistrats. Une pareille attitude était trop conforme à ses principes pour que Coclès ne l'imitât point, alors même que la discipline ne l'eût pas conseillé.

On les confronta avec le postillon du courrier qui les remit parfaitement. Un aubergiste chez lequel ils s'étaient arrêtés en se rendant à Maslaville les reconnut aussi, et ajouta que Coclès portait alors un bandeau sur l'œil gauche. Interpellé à ce sujet, le soldat se contenta de lever les épaules, et montrant la cicatrice de son front :

— C'est un stigmate glorieux, dit-il, on ne peut s'en faire un argument contre moi.

Enfin les métayers de la Polleterie, que l'on avait été quérir et qui arrivèrent plus morts que vifs, déclarèrent que Robert était bien Marnier, le maître du bien qu'ils cultivaient.

Alors Marlet-Lancry s'adressant à Robert :

— Tous ces gens vous reconnaissent, dit-il ; les papiers saisis sur vous et adressés à des personnes notoirement suspectes prouvent que vous êtes allé à Aurigny. Que faisiez-vous dans ce pays et comment vous trouviez-vous dans ce château?

— J'étais venu pour régler mes intérêts personnels...

L'accusateur public l'interrompit :

— Il y a trois jours que vous êtes arrivé, et vous n'avez point seulement visité votre maison.

— Soit, reprit Robert. Mes affaires les plus urgentes étaient ailleurs. Vous oubliez que je suis général de la République. Les papiers dont vous parlez ne m'accusent pas davantage qu'ils sont en ce moment dans vos mains.

— Vous prétendez que vous êtes officier? dit Marlet ; c'est justement ce qu'il faudrait prouver. Nous avons de fortes raisons d'en douter.

— Enfin, reprit Robert avec quelque hauteur, de quoi m'accusez-vous?

— Citoyen Marnier, vous êtes accusé d'avoir assassiné dans le courrier de Cherbourg le général Robert, en voyage dans ce département ; de vous être emparé de ses papiers, et, sous le couvert de son nom, d'avoir tramé une conspiration monarchique, de complicité avec la propriétaire de ce château.

— Vous vous trompez, s'écria Robert, cette femme est innocente.

— Le jury appréciera, dit Duronceret.

Et Marlet reprit :

— Qu'avez-vous à répondre?

Robert protesta de nouveau, mais des lèvres seulement. Il se sentait condamné. La trame l'étreignait. Il connaissait les procédés sommaires de la justice de l'époque. On le mettrait au secret ; il n'aurait ni le temps ni les moyens d'agir. S'il essayait d'écrire, Morand intercepterait ses lettres. On le ferait passer pour mort et on le jugerait sous ce nom de Marnier qui n'était plus le sien... A quoi bon lutter d'ailleurs? Il ne pouvait plus rien pour Charlotte. La vie se retirait de lui et l'honneur au moins resterait sauf. C'était le destin. Impassible en apparence, il attendit la décision des magistrats.

— Qu'on l'emmène, dit Duronceret ; puis se tournant vers Coclès :

— Et vous, qu'avez-vous à dire?

— J'ai toujours suivi mon général ; je le suivrai partout.

Ils partirent. L'accusateur public s'assura que le représentant du citoyen Fouché était satisfait de lui ; puis on amena Charlotte.

Après l'avoir longuement questionnée sur le séjour de M. de Septmesnil au château, Marlet-Lancry lui demanda si elle connaissait l'homme que l'on venait d'arrêter chez elle.

— C'est mon mari, répondit simplement la jeune femme.

Le directeur du jury parut déconcerté et Marlet lui-même eut besoin d'un instant de réflexion pour se soumettre. Il reprit :

— Que venait-il faire ici? Il conspirait avec vous?

— Il ne conspirait pas, répliqua Charlotte avec une dignité calme. Je vous ai dit qu'il était mon mari. Il arrivait d'Égypte et il me venait voir.

— Vous ne portiez pas son nom, en tout cas, dit l'accusateur public.

Et coupant la parole à Charlotte, il ajouta :

— Vous prétendez aussi que cet homme est général?

— Sans doute.

— C'est votre système et je vois que vous vous entendez. Mais vos assertions ne peuvent se soutenir devant les faits. Cet homme s'appelle Marnier, il est né ici près, à la Polleterie, et les papiers saisis sur lui appartiennent au général Robert, qu'il a assassiné dans la nuit du 19.

Charlotte chancela ; mais recouvrant aussitôt son sang-froid.

— Le général et Robert Marnier sont le même homme, dit-elle. J'ai ici notre acte de mariage qui le prouvera. Laissez-moi libre un instant. Je le mettrai sous vos yeux.

Les magistrats se consultèrent. Duronceret semblait fort ébranlé ; l'accusateur public voyait s'écrouler, sous ce coup inattendu, tout l'échafaudage de la prévention. Il se leva, sortit un instant, puis s'adressant de nouveau à Charlotte :

— Ces révélations sont bien tardives, dit-il ; néanmoins, la justice ne doit rien négliger de ce qui peut l'éclairer. Vous allez être conduite où vous désirez.

Un officier et un gendarme accompagnèrent Charlotte. Cependant l'obscurité commençait à envahir la salle, et l'on ne pouvait distinguer derrière la porte entr'ouverte de la bibliothèque l'ombre d'un homme qui se tenait là, tout haletant, et attendait.

L'attente ne fut pas longue. L'officier de gendarmerie revint ; il était seul.

— J'ai mené cette citoyenne dans son appartement, dit-il. Elle a ouvert son secrétaire et en a tiré une cassette qui renfermait, autant que j'ai pu le voir, un certain nombre de lettres, elle les a répandues devant elle, puis elle a poussé un grand cri et s'est évanouie. Il faut croire qu'elle n'a point trouvé ce qu'elle cherchait.

Morand entra ; il se redressait ; pour la première fois depuis deux jours, il respirait à l'aise et il y avait je ne sais quoi de cynique et d'effroyable dans le ricanement qui contractait ses lèvres. La machination la plus audacieuse qu'il eût conçue avait réussi au delà de ses espérances ; ses adversaires se perdaient eux-mêmes, et sa perfidie passait sous le couvert de la légalité.

— Vous voyez, dit-il à Duronceret, que je ne vous avais pas trompé. Vous avez mis la main sur une nichée de conspirateurs. Ils se sont livrés eux-mêmes. Ces gens-là n'ont que de l'audace, et il suffit de tenir bon pour les dépister. Cette affaire vous fera le plus grand honneur, citoyens, ajouta-t-il.

— Nous l'expédierons rapidement, dit Duronceret. Les preuves abondent ; après l'attentat du bois de Valognes, il faut un exemple terrible. Les attaques sur les grands chemins se multiplient. Le gouvernement nous prescrit la plus grande sévérité.

— D'ailleurs, reprit Morand, on ne saurait trop se hâter avec ces aristocrates. Sans quoi ils font jouer des influences et vous échappent des mains.

— Je le sais, dit Marlet-Lancry, et je ne leur en laisserai pas le temps. Le Directoire n'est pas ce qu'il devrait être ; il lâche trop la bride et certaines gens, je le tiens de source sûre, tripotent ouvertement avec les ci-devant nobles. Tout cela ne peut pas durer... Citoyen Morand, ajouta-t-il, je m'en remets à vous pour la garde des prisonniers.

— Soyez tranquille. J'ai fait enfermer la citoyenne Traynières dans une chambre grillée sous les combles, Marnier dans la tourelle, l'Alsacien dans une salle basse. Les deux autres femmes sont enfermées dans leur appartement. Il est impossible qu'ils communiquent entre eux.

— Maintenant, dit Duronceret, allons souper !

***

L'enquête avait rempli toute la journée. Les magistrats, arrivés en toute diligence, ne pouvaient songer à repartir le soir. Ils décidèrent de passer la nuit au château.

Baptiste, le pistolet sur la gorge, tira les meilleurs vins de la cave, alluma un bon feu et disposa dans la salle une table pour les magistrats et les officiers. Les gendarmes s'accommodèrent de la cuisine. Ainsi le voulait la hiérarchie, mère de l'égalité.

Mlle Perraut habitait une grande chambre, située à côté de celle de Charlotte et Lucette couchait dans un cabinet qui servait de communication entre les deux appartements. On les avait enfermées ensemble. Les idées de la gouvernante avaient été bouleversées tant de fois depuis trois jours, qu'elle était comme étourdie et ne se retrouvait plus. Elle s'indignait et se lamentait tour à tour ; elle se voyait déjà montant les degrés de l'échafaud.

— Lucette, dit-elle, il faut nous préparer à faire une fin chrétienne. Je suis vieille sans en avoir l'air ; mais toi, mais Charlotte... Il faudra donc quitter tout cela, ajouta-t-elle en parcourant de l'œil tous les chers colifichets qui encombraient l'appartement... et ma pauvre Moussette qui dort comme si de

rien n'était... Les bêtes sont bien heureuses : elles n'ont pas de révolution !

Lucette consolait sa tante de son mieux ; elle allait aux fenêtres, écoutait aux portes, et devenait toute pensive. Elle se creusait la tête, cherchant un moyen de secourir Charlotte ; elle ne trouvait rien et s'en désolait.

On entendait monter d'en bas le bruit du souper qui dégénérait en orgie. Les vociférations patriotiques se confondaient avec les flonflons graveleux.

— Les scélérats se gorgent de nos vins, disait Mlle Perraut. Ils vont tout mettre à sac. La Terreur recommence. Je les ai vus à Paris. Lucette, ma fille, cela s'appelle des sans-culottides. Et toi, pauvre Moussette, ils te rôtiront vive, nous finirons ainsi.

La nuit s'avançait. Lucette s'étendit sur le sofa et s'assoupit. Mlle Perraut ne pouvait dormir, elle avait trop peur. Les remords agitaient horriblement son esprit ; elle avait froid, elle fit du feu, disposa la lampe de nuit sur sa ménagère et s'assit auprès de la cheminée. Elle eut alors recours à son grand remède et prit un livre. Son imagination fugitive se laissait vite captiver. L'ouvrage, du reste, était bien fait pour distraire à la fois et relever ses esprits : c'était *le Doyen de Killerine.* Une heure passa, puis une autre. Le bruit cessa peu à peu dans la maison et le feu s'éteignit.

Les paupières de la bonne dame s'étaient fermées, ses mains ne tournaient plus les feuilles, et, dans son sommeil, troublé par quelque horrible cauchemar, elle poussait de longs soupirs et de petits cris d'effroi.

Tout à coup, des masses de suie tombèrent dans le foyer. La gouvernante se réveilla en sursaut. Elle entendit dans la cheminée un crépitement singulier ; le bruit approcha ; elle resta glacée de terreur.

Tandis que le mur même résonnait sous un long frottement, elle vit je ne sais quoi d'étrange et de noir sortir de la cheminée et s'allonger sur le parquet en bousculant les chenets.

La chienne épouvantée commença d'aboyer ; Lucette se leva, on distinguait maintenant deux jambes d'une longueur extraordinaire ; le torse suivit, deux mains maigres et noires s'étendirent sur le sol ; Moussette aboyait toujours, sans bouger toutefois du coussin où elle tremblait aux pieds de sa maîtresse. Une des mains la saisit, et, tandis qu'elle râlait, l'être fantastique acheva de se développer ; on aperçut quelque chose qui ressemblait à une tête ; puis une forme sombre et gigantesque se dressa sur le parquet.

— Silence, bête incivile, dit une voix qui n'avait rien de surhumain. Les oies ont sauvé le Capitole, mais nous ne sommes point à Rome. Et vous, femme, cessez de trembler. Je suis Coclès. Béni soit l'Être suprême ! je ne m'étais pas trompé, et j'arrive bien chez vous.

La harangue était nécessaire. La gouvernante se pâmait déjà.

— Vous venez nous sauver ! s'écria Lucette.

— Lâchez donc cette pauvre bête, dit Mlle Perraut dès qu'elle put retrouver la parole. Elle n'aboiera plus ; je vous le promets. C'est un ami, Moussette, ajouta-t-elle en caressant la doguine à demi étranglée que Coclès lui rendit.

— Parlons peu, reprit-il ; j'étais enfermé là-dessous ; je me suis orienté ; je vois cette cheminée ; j'y monte ; j'aperçois de la lumière et me voilà ! Que la beauté me soit indulgente sous la suie qui me recouvre ; il fallait sauver le général.

— J'y avais pensé, dit Lucette, mais seule je ne pouvais rien.

L'Alsacien la regarda avec admiration ; il poursuivit :

— Il est possible de les délivrer. Voici mon plan. Je vais à Paris, je trouve Bonaparte, je lui explique l'affaire, et il arrange tout.

Les deux femmes approuvèrent. Coclès continua :

— Je dois sortir d'abord, et il me faut un cheval.

— Chut ! dit Lucette.

Elle courut à la porte. Le silence était complet.

— Ils sont ivres, reprit-elle, ils dorment bien, car le bruit que vous avez fait ne les a pas réveillés. Pouvez-vous soulever cette porte?

Coclès s'assura que le gond serait aisément déchaussé.

— C'est bien, dit la fillette. Vous allez ouvrir. La sentinelle ne bouge pas, je descendrai. Je ferai moins de bruit que vous, et si l'on me prend, vous pourrez essayer d'un autre moyen.

— C'est cela, murmura l'Alsacien.

— Je pense bien, reprit Lucette, qu'ils n'ont point songé à garder la petite porte qui donne de la laiterie sur le jardin. Je sortirai par là, je vous ferai signe et vous descendrez par la fenêtre. Nous longerons le mur de la maison et nous atteindrons l'écurie en passant sous la tourelle...

Coclès cherchait dans ses souvenirs quelque héroïne antique à qui la comparer. La mémoire lui fit défaut ; il ne put que saisir la main de la fillette et la serrer de toutes ses forces.

Avec les pinces de la cheminée, il souleva la porte ; le bois craqua, mais personne ne remua dans l'antichambre.

La porte n'était plus gardée ; la sentinelle était allée ailleurs cuver son vin. Lucette s'élança sur la pointe du pied.

— Bonne petite ! s'écria Mlle Perraut ; je ne l'aurais jamais crue si brave.

— En latin, vertu veut dire courage, répliqua l'Alsacien.

— Ah ! monsieur Coclès, tirez-nous de là, je vous en prie.

Le sans-culotte semblait alors à la gouvernante le plus aimable des hommes. Il lui imposa silence, arracha du lit un des draps qu'il tordit ; puis, avec les plus grandes précautions, il ouvrit la fenêtre. La nuit était noire et le jardin silencieux. Un bruit léger se fit entendre :

— Ils dorment tous, dit Lucette. Venez vite.

Coclès noua le drap autour du balcon et descendit ; puis, tous deux, se glissant le long des murs, gagnèrent le passage de la tourelle. Un quart d'heure après, l'Alsacien franchissait la barrière du château.

***

Le lendemain, vers neuf heures du matin, les gens de justice étaient réunis dans la cour au milieu d'un rassemblement nombreux de paysans des environs. L'attitude de ces gens n'était rien moins que sympathique ; mais la force armée les tenait en respect, et ils se contentaient de regarder les juges de travers en murmurant à l'écart.

Marlet-Lancry méditait déjà son réquisitoire. Quant à Duronceret, son visage plus coloré que de coutume témoignait des excès de la nuit. Il donna l'ordre d'amener les prisonniers.

Robert parut d'abord ; il était fier et calme ; il promena autour de lui un rapide regard ; et, n'apercevant point Charlotte, il alla se placer entre deux gendarmes. On ne trouvait pas Coclès ; Morand, qui était monté à cheval et tenait la tête de l'escorte, mit pied à terre et courut au château ; il chancelait un peu, il avait la sueur au front et le visage horriblement pâle. Les recherches se prolongeant, il en résulta une certaine confusion.

Robert ne soupçonnait point la vérité ; les yeux fixés sur les fenêtres de l'appartement de Charlotte, il cherchait à deviner le sort de la jeune femme, et, tout en gardant ferme contenance, il tremblait secrètement de la voir paraître.

Il se fit tout à coup, parmi les paysans groupés dans l'avenue, un mouvement singulier. Un instant après, on vit déboucher un cavalier qui éperonnait des deux talons un cheval couvert d'écume.

C'était Coclès.

— Halte ! cria-t-il d'aussi loin qu'on put l'entendre. Message de la République pour le général Robert !

Ce fut tout ce qu'il put dire. Cheval et cavalier étaient hors d'haleine. Les gendarmes et les paysans l'entourèrent.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Duronceret. Cet homme n'est-il point un de nos prisonniers?

— C'est bien lui, dit Morand qui accourut au château.

— Oui, c'est lui, brigand ! s'écria Coclès encore haletant. Cette fois, je te tiens, et je ne te lâche plus.

Il lui sauta à la gorge et l'étreignit de ses mains osseuses. Morand tomba en râlant.

— Qu'on l'arrête, dit Marlet-Lancry d'une voix rauque.

La rage l'étranglait et il commençait à avoir peur.

Les gendarmes s'avancèrent.

— Respectez la loi ! dit Coclès. Arrêtez-moi si vous voulez ; cela m'est égal maintenant.

En ce moment même, une fanfare de cavalerie éclata à l'entrée de l'avenue. Toutes les têtes se retournèrent.

— Nous allons bien rire, dit Coclès d'un air tragique.

Une compagnie de hussards débouchait sur la pelouse. Un jeune officier la précédait ; il portait l'uniforme d'adjudant général. Robert reconnut Saint-Renaud. Les gendarmes présentèrent les armes. Saint-Renaud descendit de cheval et s'avança vers Robert le chapeau à la main :

— Mon général, dit-il, le gouvernement de la République m'a chargé de vous remettre ces dépêches. Coclès m'a rencontré en route et m'a conduit ici.

Les magistrats décontenancés s'écartèrent et le silence le plus complet s'établit alentour.

— Mon cher Saint-Renaud, répondit Robert, tu vois l'état où je suis. Il m'est impossible de prendre connaissance du message.

— Les mains liées ! s'écria Saint-Renaud. Un général de l'armée d'Égypte ! Que veut dire cette comédie?

— La justice a été surprise, balbutia Duronceret.

Il se précipitait à bas de son cheval. Le général était délivré déjà.

— Faites mettre en liberté les autres prisonniers, dit le directeur du jury à l'officier de gendarmerie, qui se rendit au château.

Marlet fronça le sourcil ; mais il se tut. Robert avait brisé les cachets. Le pli contenait plusieurs lettres ; il les parcourut rapidement et devint un peu plus pâle encore. Puis, se retournant vers le magistrat :

— Il vous fallait, messieurs, des preuves bien fortes pour vous convaincre. Elles sont venues ; vous allez voir si je vous avais trompé. Voici la dépêche que je reçois du général Bonaparte.

Il lut ce qui suit :

Quartier général de Paris, le 20 brumaire, an VIII.

« Citoyen général, vous prendrez immédiatement la direction des troupes qui se trouvent dans l'Orne, le Calvados et la Manche, et proclamerez l'état de siège dans ces trois départements.

« Je vous envoie un adjudant général de confiance pour vous faire connaître les événements qui ont eu lieu et ce que j'attends de vous. Employez toute votre activité à prévenir le débarquement que l'on médite à Aurigny. Nous n'avons rien à en redouter ; mais l'arrestation de certains personnages amènerait des complications qu'il importe d'éviter.

« *Signé :* BONAPARTE. »

Duronceret était atterré. L'accusateur public mordit ses lèvres minces.

— Le général Bonaparte n'est pas le gouvernement, murmura-t-il.

— Il a tous les pouvoirs en main, répondit Saint-Renaud. Le Directoire est renversé. Le règne est fini. La liberté va renaître.

— Vive la République ! s'écria Coclès, toujours prêt à s'exalter sur tous les sophismes.

— Lisez ceci, poursuivit Saint-Renaud en tirant de son portefeuille un imprimé qu'il présenta aux magistrats.

C'était la proclamation de Bonaparte au peuple français. En quelques mots, l'adjudant général eut expliqué l'état des choses.

Duronceret et son acolyte étaient des terroristes trop convaincus pour s'offusquer d'un coup d'État. L'accusateur public prit son parti et vint platement faire ses excuses. Robert l'écarta avec une dignité où perçait son mépris.

Il entraîna Saint-Renaud à l'écart.

— J'étais instruit, dit-il, de cette folle équipée des royalistes, et j'ai prévenu de ce côté les instructions de Bonaparte. Puisse-t-il juger toujours aussi sagement de ces choses !

Il réfléchit un instant et reprit :

— Je m'explique maintenant pourquoi il m'a si aisément laissé partir. Il savait qu'à Paris je n'aurais pu le seconder dans l'exécution de ses desseins.

Saint-Renaud fit un geste de surprise : il partageait l'enthousiasme et l'aveuglement de la plupart de ses contemporains.

— Eh ! quoi ! s'écria-t-il, Bonaparte n'a-t-il pas sauvé la République.

— Dieu le veuille, dit Robert.

Il poursuivit avec une nuance d'amertume :

— Prends-y garde, Saint-Renaud, les peuples qui ont besoin d'un sauveur sont bien près de se donner un maître.

N'oublions jamais ceci : nous n'appartenons qu'à la patrie, nous ne devons servir qu'elle.

Puis, il ajouta d'une voix plus basse et comme se parlant à lui-même :

— C'est la dernière illusion. Faudra-t-il aussi la perdre?

En ce moment, quelqu'un le pressa légèrement sur le bras. Il se retourna et vit Lucette.

— On vous supplie de venir au château, dit-elle.

Robert sentit son cœur se serrer et un frisson passait sur son visage.

— Débarrassez-nous de ces gens, dit-il à Saint-Renaud.

Il lui serra la main avec émotion. Ses regards avaient une étrange expression de mélancolie. Il s'éloigna. Le jeune officier le suivait des yeux avec étonnement. Marlet-Lancry se rapprocha :

— C'est ce misérable qui nous a trompés, dit-il en désignant Morand.

— Quel est cet homme? demanda Saint-Renaud.

— Un homme à fusiller, mon adjudant général, répondit Coclès ; et, poussant Morand devant lui : Avance à l'ordre ! ajouta-t-il.

Morand avait relevé la tête.

— J'étais ici en mission, dit-il avec cynisme. J'exécutais mes instructions.

— Voyons cela, reprit Saint-Renaud.

Morand exhiba sa carte de service signée par Fouché.

L'officier la lut d'un bout à l'autre ; puis, avec un air de mépris ironique, il la lui rendit, et, se tournant vers les hussards :

— C'est un espion, dit-il, il faut le laisser passer.

Les soldats s'écartèrent et Morand s'enfuit au milieu des huées.

— C'est bon, dit Coclès en levant les épaules, la prochaine fois, je n'attendrai point que l'on te fasse ton compte.

***

Pâle et frémissante, Charlotte attendait le général sur le seuil de sa chambre.

— Vous êtes sauvée, dit Robert ; et il ajouta : Votre amie m'a tout raconté ; vous vous étiez perdue pour moi.

— Je voulais vous suivre jusqu'au bout, répondit-elle.

Une suffocation légère l'arrêta. Sa voix semblait glacée comme autrefois. Robert ne se sentait pas le courage de lever les yeux vers elle.

— Le hasard, cette fois encore, a conservé ma vie, reprit-il avec agitation. Je ne puis cependant demeurer dans l'état où nous sommes. Il est intolérable et au-dessus de nos forces à tous les deux ; j'ai été cruellement puni, sachez-le bien ; si j'ai flétri votre jeunesse, j'ai détruit du même coup le repos de mon existence. J'ai cru quelque temps que mon repentir vous toucherait. Je me trompais : votre cœur est trop élevé ; je n'y pouvais atteindre, et la blessure que j'avais faite, je me sentais incapable de la guérir. J'ai renoncé à vous, madame. Vous ne saurez jamais ce que j'en ai souffert. Je m'étais promis de réparer le passé aux dépens même de ma vie. Je croyais en vérité assurer votre bonheur en sauvant votre cousin.

— Je ne l'aimais pas, dit Charlotte.

Robert la considéra quelques instants. Jamais elle ne lui avait paru aussi chastement belle. Ses yeux se remplirent de larmes et son cœur éclata.

— Ah ! plût au ciel, dit-il, que vous l'eussiez aimé, j'aurais pu du moins vous pardonner, Charlotte, et par le sacrifice absolu de moi-même, vous montrer à quel point je vous aimais. Vous êtes généreuse, vous m'auriez oublié. Jamais, je vous le jure, mon nom n'aurait troublé votre repos. Je serais parti, j'aurais disparu, heureux peut-être à mon tour, car je n'aurais plus traîné ce remords qui me tue, de voir enchaînée à moi, et par moi misérable, celle dont le bonheur serait le seul prix de mon existence. Qu'ai-je à faire maintenant? dites-le, je vous en supplie ! vous voyez bien que je ne puis plus vivre ainsi et qu'il faut que vous daigniez avoir pitié de moi.

Il était à ses genoux. Avec un mouvement de grâce infinie, Charlotte lui prit les mains et le releva.

— Si vous m'aimez encore, dit-elle, vous ne m'abandonnerez pas. Que deviendrais-je sans vous?

Ravi, hors de lui-même, et comme ébloui par une vision du ciel, Robert n'osa en croire ses sens. Il contenait la joie qui débordait en lui, et ses regards interrogeaient Charlotte avec une anxiété ardente.

— Je vous ai donné ma vie, murmura-t-elle, ma vie et toute mon âme...

Et, tandis que ses yeux s'éclairaient de la flamme divine de l'amour qui se confie, elle lui présenta son front à baiser et se laissa tomber en tremblant sur son cœur.



FIN

APPENDICE

Après avoir activement contribué à la pacification définitive des départements de l'ouest, le général Robert fut choisi par Moreau pour commander un des corps de son armée. Blessé grièvement à Hohenlinden, il cessa d'être employé après la paix de Lunéville : ses opinions libérales lui avaient attiré la disgrâce de Bonaparte. En 1804, il donna sa démission qui fut acceptée ; il redemanda du service en 1814 et prit une part glorieuse à la campagne de France. La Restauration lui offrit une inspection générale et plus tard la pairie. Il n'accepta point, et passa le reste de son existence dans la retraite, au milieu de sa famille. Il est mort au château de Maslaville (Manche), le 13 août 1842. Il a laissé, dit-on, en manuscrit, de curieux mémoires sur sa vie. Il avait épousé Mlle Charlotte de Traynières, fille unique du comte de Traynières, député de la noblesse de Normandie aux États généraux, et mort pair de France en 1815.

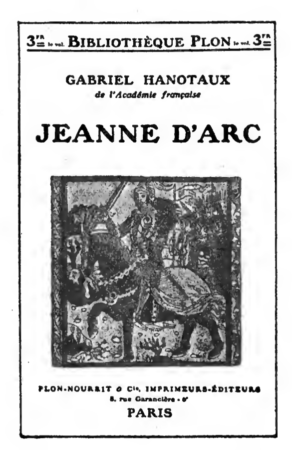
(*Bibliographie générale.*)

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25005.

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE LIVRE DU JOUR :



Au moment où l'univers catholique tout entier invoque comme une sainte notre héroïne nationale, la BIBLIOTHÈQUE PLON se devait d'offrir au grand public l'*Histoire de Jeanne d'Arc* de Gabriel HANOTAUX, ce monument de piété française, dont on ne possédait jusqu'ici qu'une édition de luxe. Jamais encore cette si belle histoire, cette incomparable légende qui est la simple vérité, n'avait été aussi heureusement évoquée dans le cadre politique et l'atmosphère morale de son temps.

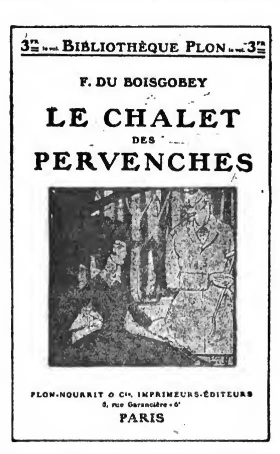
LA CHÈVRE D'OR



Combien de fois les plus fins lettrés de ce temps, un Anatole France, un Charles Maurras, n'ont-ils pas exprimé le regret qu'on méconnût le génie charmant de Paul Arène et qu'on ne réimprimât point *la Chèvre d'or* ? La BIBLIOTHÈQUE PLON, dont c'est le but de répandre les œuvres modernes qui attestent le goût français, se devait de réparer un oubli si injuste et de nous restituer cette histoire passionnée, pleine de grâce sauvage, qui se déroule dans le cadre ensoleillé d'un petit village de la Provence orientale, un des plus purs joyaux de notre prose.

LE

CHALET DES PERVENCHES



L'histoire d'un mystérieux assassinat, l'amour d'un galant homme pour une charmante jeune fille, et la passion intempestive d'une grande dame profondément corrompue qui vient se jeter en travers de cette idylle : tel est le fond de ce roman, un des plus émouvants parmi ceux de l'œuvre de Fortuné du Boisgobey, pour laquelle le public a toujours montré une si grande ferveur.

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE PETIT ROI

Par André LICHTENBERGER

Le Petit Roi, d'André Lichtenberger, que la BIBLIOTHÈQUE PLON vient d'éditer, est une des œuvres les plus émouvantes du subtil romancier de l'enfant. Après avoir décrit les enfances bourgeoises et choyées du *Petit Trott* et de *la Petite Sœur de Trott,* après s'être plu à évoquer le cadre familial où elles se déroulent protégées et heureuses, André Lichtenberger a songé à ce que pouvait être celle de ces enfants royaux qui, à l'âge des jeux, n'ont d'autres compagnons que des courtisans suspects ou des ministres valétudinaires. Et c'est ainsi qu'il nous conte la vie comprimée et triste du petit roi Michel, descendant des Kaïnof, entre les hauts murs de sa résidence, muette et sombre, dans l'atmosphère alourdie de cette cour traversée de haines et de crimes. Le pauvre petit! La vérité terrible, effroyable, c'est qu'il n'est pas un enfant comme les autres. Quand tout se tait, quand il regarde en lui, ce qu'il entend, ce ne sont pas les voix simples et douces qui, dans les consciences des autres petits enfants, parlent comme les voix des mères penchées sur les berceaux. Autour de lui, ce ne sont que haines, convoitises, ambitions. De toutes parts, de furieux assauts sont dirigés contre le trône antique où il est appelé à tenir la place des despotes d'autrefois. Pauvre enfant! Un dur destin l'attend. Hélas! peut-être que tout ce qui se débat et s'entre-déchire autour de Michel est peu de chose à côté de tout ce qui s'agite dans son âme. Il y a en lui des lueurs exquises, le désir d'être bon, des intuitions délicates, adorables — et il y a l'hérédité effroyable et maudite dont il est issu. Il y a tous les Kaïnof, jusqu'au dernier : la brute sanguinaire que fut le roi Borgus son père. Il y a sa mère, poupée frivole et tendre qui l'abandonna. C'est de tout cela que Michel est pétri : c'est contre tout ce legs qu'il a à lutter. Rien de plus pathétique que l'angoisse du Petit Roi, qui voulant le bien fera peut-être le mal et dans tous les cas est voué à la souffrance.

Cette enfance malheureuse, qu'éclairent les douces figures de Barbara et de Nelly, la vision de Lillie, lumineuse et légère, a inspiré à André Lichtenberger une œuvre sensible et romanesque de la plus délicate qualité littéraire.

BIBLIOTHÈQUE PLON

FRÉDÉRIC MISTRAL

MES ORIGINES

Mémoires et Récits

Ces *Mémoires* de Frédéric Mistral sont un véritable roman qui ont pour sujet la vie du poète de *Mireille,* et cette vie même ne fut-elle pas un chef-d'œuvre? C'est dans ses origines que Mistral puisa la substance de ses poèmes immortels, et dans les récits qui composent ce livre nous trouvons la version originale, la réalité vivante qu'il transposa ensuite dans son œuvre poétique et, par exemple, nous assistons à l'éclosion de *Mireille.* Rien de plus émouvant que de revivre avec Mistral les mœurs d'une simplicité virgilienne, d'une grandeur biblique qui encadrèrent son enfance, la nourrirent de beauté. Le livre est une suite de contes pleins de soleil où passent les légendes, les facéties du terroir : toute la tradition, toute la gaieté, tout l'esprit de la Provence et de sa race heureuse sont serrés dans ce beau recueil d'histoires. Des récits comme *le Tonneau du loup, le Siège de Caderousse, l'Amour dans les cyprès, Alarde la folle,* nous font songer aux meilleures *Lettres de mon moulin.* Un roman, un poème continu, voilà ce que sont les *Mémoires* de Mistral. Ils ont la bienséance de la vérité, ils plaisent, ils émeuvent, ils éblouissent comme un éclat de lumière.

ROMANS

pouvant être mis entre toutes les mains

CARTONNAGE TOILE — FERS ARTISTIQUES
Médaillon en couleurs dessiné par PIERRE BRISSAUD
TÊTE DE COULEUR — CHAQUE VOLUME : **7 fr. 50**

ALANIC.. .. .. .. LES ROSES REFLEURISSENT.

ARDEL. .. .. SEULE.

BOURGET (Paul).. .. .. LAURENCE ALBANI.
de l'Académie française.

DELLY.. .. .. ENTRE DEUX AMES.

— ESCLAVE... OU REINE ?

— LA FIN D'UNE WALKYRIE.

GRÉVILLE... .. .. LA FILLE DE DOSIA.

LE MAIRE.. .. .. .. LE CŒUR ET LA TÊTE

PRAVIEUX.. .. .. OH ! LES HOMMES.




BIBLIOTECA